SÉRIE ÉMERAUDE 7

H. DE VERE STACPOOLE

LA CONQUE DE NACRE

JEAN BERNARD

ROMANS D'ACTION

Prochains volumes à paraître
dans

LE MASQUE
(ROMANS POLICIERS)

DINER D'ANNIVERSAIRE

par

PHILLIPS OPPENHEIM

LE DRAGEOIR D'OR

par

VALENTIN WILLIAMS

CHAQUE VOLUME :
7 francs.

LIBRAIRIE
DES CHAMPS-ÉLYSÉES
2 bis, RUE DE MARIGNAN
PARIS

SERIE EMERAUDE

H. DE VERE STACPOOLE

LA CONQUE DE NACRE

ROMANS D'ACTION

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
(Série Émeraude)
créée et dirigée par
ALBERT PIGASSE

LA CONQUE DE NACRE

H. DE VERE STACPOOLE

LA CONQUE DE NACRE

(The Chank shell.)

TEXTE FRANÇAIS DE LOUIS POSTIF

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
2 BIS, RUE DE MARIGNAN, 2 BIS.

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

L'OR DU PACIFIQUE,

roman, traduit de l'anglais par Louis POSTIF.

Copyright by LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1938.
Tous droits de traduction, reproduction, adaptation et représentation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

LA CONQUE DE NACRE

PREMIERE PARTIE

LA PLAGE DE SANDABAR

CHAPITRE PREMIER

LA CONQUE DE NACRE

A Sandabar, ville située sur la côte sud-ouest de Sumatra, les longues vagues de l'Océan Indien viennent se briser sur une grève désolée et couverte de coquillages, dans un débordement de couleurs, de bruits et d'aromes marins.

Derrière la grève s'étendent des bosquets de palmiers, de bombax et de grands arbres d'où les bandes d'oiseaux à teintes vives s'enlèvent à l'aurore vers les bois étagés sur les montagnes du nord, survolant la ville avec son port et son môle ; au-dessus de tout cela, pend le drapeau hollandais, comparable à une langue indolente qui lécherait le vent tiède.

Avec trente brasses d'eau dans le port, les gros navires de la ligne « Nederland et Oast Azie » peuvent charger et décharger le long du môle leurs ballots de tabac et de marchandises de toutes sortes. Mais la plage qui s'étend sur plusieurs milles de part et d'autre du port ignore tout commerce maritime ou autre, sauf les transactions des pêcheurs malais dont les bateaux brillamment peinturlurés, échoués sur le sable ou flottant sur la mer azurée, fourniraient un splendide sujet de tableau à un artiste, — si jamais un artiste s'aventurait dans ces parages.

La présence de Cray sur les sables, ce matin-là, s'expliquait par le fait qu'il venait de passer la nuit à la salle

de jeux Van Tell : les fumées du pétrole, du genièvre et des cigares hollandais, furies de bas étage, s'accrochaient à son âme depuis le réveil.

Il avait envie de cracher, et la plage s'offrait.

En outre, elle lui montrait des curiosités qui l'attiraient l'une après l'autre : d'abord, une grosse poutre en bois de teck provenant du *Malabar*, vieille goélette à trois mâts brisée par la mer sur les récifs de Tropaz. Ce naufrage date d'une trentaine d'années, mais les épaves subsistent dans le sable qui les recouvre et les découvre tour à tour, et, à certaines phases de la marée, on aperçoit l'écueil à l'ouest, sous forme d'un jaillissement d'écume ou d'un éclatement d'obus dans le ciel bleu.

Plus loin, l'épée d'un espadon restait plantée dans le sable jusqu'à la garde, et, en regardant bien, on pouvait distinguer le trou creusé par le ver rongeur qui, pénétrant jusqu'à la cervelle du monstre, l'avait poussé à la folie et à sa propre destruction, fatalité assez fréquente chez les poissons de ce genre. Il découvrait partout des carapaces vides de crabes, des os de seiche, des dents de requin, annales tragiques qu'effacent le vent et les pieds nus des pêcheurs malais.

Quelques-uns de ceux-ci halaient une seine, et Cray s'arrêtait un instant pour les regarder. Puis, son attention fut attirée par un canot à la mode d'Occident, autour duquel s'affairait un homme de race blanche, et il se dirigea de ce côté.

L'homme réparait effectivement le plancher. Il avait enlevé et posé sur le sable les ais du fond, et les remettait en place au moment où Cray s'arrêta près de lui.

Maigre, bronzé, vêtu d'une culotte courte et d'un gilet à mailles, le batelier se dressait en contraste étrange avec le plein soleil, les palmiers et l'éblouissante désolation de cette grève.

Sa tête ne cadrait pas avec le tableau ; elle appartenait à Montmartre : visage d'artiste, empreint d'une libre insouciance et d'une vivacité indiquant la jeunesse, mais au passé.

Cray jugea qu'il frisait tout au moins la cinquantaine, et apprit dès les premiers mots de leur conversation qu'il se nommait Carnahan.

— Moi, camper ? Jamais de la vie ! dit Carnahan. J'ai mon bateau dans le port. Vous pouvez en apercevoir le mât tout près de la cheminée du remorqueur, de l'autre côté du môle. Je suis allé faire un tour là-bas vers la Pointe Peirss pour voir l'emplacement des pêcheries d'éponges... Vous êtes ici depuis longtemps ?

— Non, répondit Cray. Débarqué avant-hier de la *Princess-Juliana*, presque sans le sou, j'ai gagné cette nuit quelques centaines de florins au tripot de la rue Hooft, et suis venu sur la plage pour voir le temps qu'il fait.

Après avoir donné cette indication gratuite, il se mit à rire et alluma une cigarette.

Carnahan en accepta une autre et l'enflamma à la même allumette, puis il s'appuya contre le bateau et observa Cray. Le vieux renard se méfiait des gens qui fournissent trop de renseignements sur leur propre compte, surtout au début d'une nouvelle connaissance. Il examina Cray sans vouvoir le ranger dans aucune catégorie. Propre, assez joli garçon, et évidemment nouveau venu en Orient, le jeune homme ne produisait pas l'effet d'un noceur rompu aux roueries du monde.

— Qu'est-ce qui a bien pu vous amener ici ? demanda Carnahan.

— Moi-même, dit l'autre. Oh ! l'histoire est simple. Engagé dans la Marine royale, sous-lieutenant, après avoir pris part à la bataille du Jutland, mis au rancart sans gratification, j'ai trouvé un emploi en Orient et n'ai pu y tenir. Je ne récrimine pas... Mais puisque vous m'avez demandé ce que je faisais, que fabriquez-vous ici, vous-même ?

— Rien, dit Carnahan. J'ai relâché ici pour me radouber. J'habite l'île Chales et compte repartir demain ou après-demain. Voilà trente ans que je cours. J'ai d'abord commercé à Manoa, puis j'y ai renoncé : le Pacifique est fini ; d'ailleurs, on n'y a jamais fait grand'-chose. Depuis lors, j'ai opéré des recherches minières, j'ai trouvé quelques bons filons, mais j'ai trébuché dessus, toujours par la faute d'autrui. Dites-moi, au cours de tous vos voyages, avez-vous jamais rencontré un honnête homme ?

— Si, j'en ai rencontré un seul : je ne me souviens plus de lui, répondit Cray. Néanmoins, je ne me rappelle pas qu'aucun homme m'ait positivement mis dedans.

— Essayez les pêcheries de perles, fit Carnahan. Vous pourriez chercher de l'or, ou monter une entreprise d'étain... avec un associé.

A demi assis sur le bordage, Carnahan demeura un moment silencieux, jouant avec une cigarette. Cray s'assit sur un bout de bois flotté. La mer se mit à bavarder et un goéland jeta son mot en passant, porté par le vent vers Sandabar et la côte au delà.

— Je suis venu par le détroit de Torrès en 1908, dit Carnahan, et depuis je suis resté de ce côté-ci de la porte. Je crois qu'il n'y a pas un mille carré dans ces parages, depuis les Paracèles jusqu'à Timor, où je n'aie bourlingué un jour ou l'autre. L'ennui, c'est que les Hollandais et les Chinois en faisaient autant : épaves, perles, corail, bêche-de-mer, or et étain, voilà les filons à exploiter si vous pouvez y mettre un doigt avant d'être devancé par la poigne d'un Hollandais ou de quelque Chinois possesseur d'un titre de priorité et tout prêt à vous poursuivre devant les tribunaux.

— Et le copra ?

— Au diable le copra ! Je ne parle pas de faire du commerce ni des plantations. Caoutchouc, tabac, copra et santal, tout cela demande du temps et de l'argent pour pousser, et ensuite un bon vieux cyclone arrache vos arbres et les étale de tout leur long en quinze secondes ; ou bien les pucerons se mettent dans vos plants de tabac, ou encore le prix du caoutchouc se dégonfle, et après dix ans de travail aux champs ou dans votre bureau, vous vous trouvez menacé de banqueroute, tandis qu'avec les mains libres et les poumons au grand air... eh bien, un homme vit, même s'il ne fait pas sa fortune ; et il y a toujours une chance pour qu'il la fasse.

Cray alluma une autre cigarette. Carnahan l'intéressait. Il sentait d'instinct et tout de suite qu'il avait affaire à un type d'homme totalement différent de ceux qu'on rencontre d'ordinaire en Orient : fonctionnaires, négociants, boutiquiers, voyageurs — voilà les quatres classes entre lesquelles on pouvait répartir tous les gens de ces

pays, — excepté Carnahan. Car il n'était même pas un de ces touristes qui parcourent le monde : il se contentait de vagabonder à sa fantaisie.

La créature qui lui ressemblait le plus était sans doute ce goéland qui venait de raser la plage, l'œil brillant et attentif aux trouvailles.

Oui, une sorte de bohémien, vivant peut-être hors la loi. Mais comment s'y prenait-il ? Que faisait-il ici sans même un compagnon ? Avait-il un équipage pour ce bateau dont le mât apparaissait par-dessus le môle ?

Quel genre d'homme était-ce, enfin ?

Cray se surprit à se poser cette question comme si elle lui tenait à cœur. Cet individu ne représentait pour lui qu'une rencontre de hasard ; il ne le reverrait sans doute jamais ; qu'importait qu'il fût bon ou mauvais, aimable ou repoussant ? Néanmoins Carnahan possédait une telle personnalité que la curisosité s'imposait.

Quand la nature d'un parfait étranger vous tracasse à ce point, soyez certain qu'il vaut la peine d'être connu ou évité.

Cray n'aurait su dire s'il éprouvait pour cet homme de la sympathie ou de l'aversion. Peu lui importait, en définitive : et malgré tout, assis sur son billot de bois en achevant une cigarette, il ne pouvait s'empêcher de suivre avec intérêt tous les mouvements de Carnahan.

Celui-ci venait de jeter sa cigarette et de se remettre à l'œuvre sur son canot : après avoir replacé les planches du fond il prit une vieille caisse de fer-blanc servant à mettre les appâts, qu'il lava à l'eau de mer et déposa dans le caisson d'arrière ; puis il alla nettoyer l'avant et vida sur le sable les rebuts, entre autres un coquillage

C'était une conque minuscule, irisée de brillantes couleurs. Cray la ramassa, la tourna entre ses doigts pour l'admirer, puis la mit dans sa poche.

CHAPITRE II

LA JEUNE FILLE

Une jeune fille venait de sortir des bosquets en bordure de la plage, portant un sac sur le dos.

Elle s'arrêta un instant, s'abritant les yeux de la main contre le flamboiement du soleil, puis se dirigea vers le canot. Toute jeune, quatorze ou quinze ans au plus, elle marchait nu-jambes, et son vêtement se réduisait à un mètre environ de cotonnade bleue suspendue à ses épaules.

Arrivée au canot, elle lança son paquet sur le banc d'arrière, un grand filet bondé de fruits et légumes, que Carnahan, après un coup d'œil jeté sur le contenu, arrima à l'avant.

La jeune fille, debout, le regarda faire, puis, sans adresser un mot ni un regard à Cray, elle aida à redresser le canot sur sa quille et à le pousser à l'eau.

Cray se leva et prêta la main à la manœuvre.

Le lancement ne présentait aucune difficulté, car la marée commençait à descendre et les vagues diminuaient. Carnahan monta dans l'embarcation et la repoussa de la rive à l'aide d'un aviron, en faisant à Cray un signe d'adieu.

— Eh bien, bonne chance ! cria-t-il.

— Bonne chance ! répondit Cray en agitant la main.

Puis il resta à les regarder ramer parallèlement à la côte dans la direction du port.

Il se sentait un peu dérouté. La façon dont Carnahan venait de le quitter presque sans dire un mot ni manifester le désir de faire plus ample connaissance lui semblait légèrement cavalière.

Après tout, entre hommes parlant anglais en pays étranger à tous deux, l'autre aurait au moins pu lui dire : « Au plaisir de vous revoir ! », étant donné que

son bateau se trouvait dans le port. Au lieu de quoi il avait formulé un souhait qui revenait à dire : « Je ne tiens nullement à vous revoir. »

Il se rassit sur son billot, suivant des yeux le canot rapetissé et à demi invisible dans l'éblouissement de la mer. Depuis longtemps les pêcheurs malais avaient rentré et étendu leur filet ; deux d'entre eux s'éloignaient dans le sable en direction de la ville, pliant le dos sous leur charge de poissons pris dans la matinée. Puis ses regards furent attirés au-dessus du fort, où le drapeau hollandais continuait patiemment à lécher la brise tiède.

Peut-être la vue de ce drapeau soulignait-elle sa condition d'étranger, à moins que ce ne fût la façon dont Carnahan venait de prendre congé de lui, mais Cray se sentait à l'heure actuelle bien dépaysé, déprimé et de piètre humeur, sans rien d'agréable où accrocher sa pensée, sinon à la jeune personne qu'il venait de voir.

L'impression de cette forme vêtue de bleu, et en profil sur le bleu de la mer et du ciel, s'était gravée dans son esprit. comme découpée à l'emporte-pièce.

Ce n'était pas une indigène : rien ne l'attachait aux Malais, aux Chinois, aux Bornéens, aux Papous ni aux Indiens ; cependant, elle n'appartenait pas à une race purement européenne.

Exactement comme dans le cas de Carnahan, sa tête ne cadrait pas dans ce milieu. C'était une tête petite, délicatement modelée, avec une chevelure noire coupée court et comme luisante d'huile de camélia.

Le contraste de cette petite tête bien soignée avec le reste de sa personne suffisait à retenir la mémoire aussi bien que l'œil.

Elle ne portait aucun chapeau, pas plus que Carnahan. Il est vrai que le soleil n'avait pas encore atteint toute sa puissance. Néanmoins, le couple produisait sur l'esprit l'impression de deux goélands indifférents au soleil comme aux vents et tempêtes.

Ils étaient évidemment venus là ce matin dans l'intention de s'approvisionner de fruits. Carnahan prétendait être venu voir la pêche aux éponges ; peut-être disait-il vrai, mais les fruits et les légumes représentaient des faits concrets. Un marché de fruits se tenait à

Sandabar : s'il en achetait, pourquoi pas là ? La fillette allait-elle à la maraude, obtenant sans bourse délier ce dont elle avait besoin ? Cela se pouvait.

L'idée vint à Cray que tout était possible dans le domaine du sans-gêne de la part de Carnahan et de la jeune fille.

Il se leva et retourna vers la ville en suivant le bord de la mer.

Le dernier des Malais avait disparu et la plage était déserte : il n'y restait que les bateaux vides et le filet étendu au soleil.

Au-dessus du fort, le drapeau léchait toujours le vent et avait l'air de dire : « Tu as flemmardé toute la matinée sur la grève, ce n'est pas ce genre d'occupation qui te fera vivre. Tu as une vieille valise à l'Hôtel Hooft et quelques centaines de florins en poche : cela ne durera pas longtemps. Il faut trouver du travail, essayer d'obtenir un emploi ici, parmi tous ces Hollandais, si tu peux. Allons, viens, finissons-en ! »

CHAPITRE III

LA CONQUE PARLE

Voilà quarante ans, Sandabar était un village indigène, un semis de huttes de pêcheurs sans autre débarcadère que la plage.

Aujourd'hui, c'est une des plus grandes villes des Indes Néerlandaises.

La rue Hooft mesure plus d'un kilomètre : l'effigie de Ruyter s'y dresse face à la mer. La rue Tromp — il ne faut jamais dire Van Tromp — la coupe vers le milieu, formant un square où s'élève la statue de Tromp. La rue de Will court de l'est à l'ouest, longue avenue de palmiers bordée de bungalows et jardins de gens riches.

Les Hollandais aiment leurs grands hommes et ne se lassent jamais de graver leurs noms, leurs formes et

leurs visages en tous endroits disponibles, depuis un coin de rue jusqu'à la façade de l'Hôtel de Ville.

Les Hollandais, en fait, n'ont qu'un défaut : c'est d'être Hollandais.

Trouver un emploi à Sandabar, par exemple, n'est pas facile à un Anglais ou à un Français, et il lui est aussi difficile de le conserver après l'avoir trouvé. Ces marchands et négociants largement charpentés ont fixé pour leurs employés un étalon d'efficacité fort élevé, à la hauteur duquel il faut dire qu'eux-mêmes conforment leur façon de vivre.

Cray n'avait pas mis longtemps à découvrir cette vérité. Le Hooft constitue un centre d'éducation à sa manière.

C'est un grand hôtel, le second de Sandabar, avec une vaste véranda donnant sur la rue Tromp, une véranda où l'on croise des capitaines de navires marchands, des commissaires et des seconds de paquebots-courriers, des commis voyageurs hollandais, des prospecteurs américains, des hommes de partout et de nulle part dont Dieu seul sait l'emploi.

Dès l'arrivée de Cray, la véranda l'informa qu'il n'y avait rien à faire à Sandabar. « Ce que les Hollandais n'ont pas pris ne vaut pas la peine de l'être, » lui dit un Yankee. « Chercher quelque chose ici, c'est comme si l'on cherchait des violettes en enfer ; il faut être Chinois ou vieux renard pour gagner son pain à Sandabar, et vous pouvez m'en croire. » C'était ce même Yankee, un nommé Tharl, qui avait mené Cray dans une maison de jeux la veille au soir ; et, aujourd'hui, après le goûter, il se retrouvait assis sur la véranda dans un fauteuil d'osier, suçant un cigare non allumé.

Cray s'assit à côté de lui.

— Comment va votre tête ? demanda Tharl.

— Oh ! je vais très bien. Je suis allé respirer le grand air sur la plage. Et vous, qu'avez-vous fait ?

— Moi ? J'ai causé avec un vieux malin nommé Van Buren, qui s'intéresse à l'étain, comme moi. Nous avons bavardé pendant une heure vingt, et nous bavarderions encore si je n'étais parti. Autant parler de psychothérapie chrétienne avec une huître : je n'ai pu insérer nulle

part la lame du couteau, rien à faire ni à entreprendre. Je prends le bateau demain pour Macassar ; vous feriez bien d'en faire autant.

— Non, dit Cray, de toute façon je reste ici quelque temps ; on ne sait jamais ce que la chance vous réserve.

Il tira son mouchoir de la poche de son veston et fit tomber en même temps la conque que Carnahan avait jetée de son canot et que lui-même avait ramassée sur le sable.

Tharl se baissa pour recueillir l'objet, mais ne le rendit pas tout de suite à son compagnon : il examinait minutieusement le coquillage en forme de toupie et le faisait tourner entre ses doigts.

— Tiens ! dit-il, voici une conque gauchère.

— Une quoi ?

— Une conque dont les spires tournent à gauche au lieu de tourner à droite. Je m'y connais, ayant passé deux ans à Madras dans le commerce des perles et de la nacre. En outre, c'est une conque naine, et d'autant plus rare... je n'en ai jamais vu de si petite. On considère les gauchères comme des porte-bonheur à cause de leur rareté. Ma foi, celle-ci vaudrait une centaine de livres sterling sur le marché de Madras ; demandez à n'importe quel connaisseur en coquillages... non, je vous assure, je ne plaisante pas. Je parle affaires et je vous en donnerais deux cents dollars demain, seulement je vais droit à New-York après avoir touché Macassar. Il n'y a pas de marché à New-York pour les conques grandes ou petites.

Cray reprit son bien. En effet, le coquillage s'enroulait à gauche tandis que la nature dans sa grande usine fait tourner ses pareils à droite. Pas un sur cent mille ne désobéit à cette loi dont l'ordonnance et la violation constituent deux des grands mystères de la vie.

Là-bas, sous la mer bleue de la côte de Sandabar, voilà vingt ans peut-être, ce coquillage était venu au monde, anormal de taille et de forme, et ce fait était destiné à modifier complètement la vie de trois hommes et d'une jeune fille, à retarder une mort et révéler une fortune.

Cray ajouta foi à ce que lui disait Tharl.

Cet homme n'avait aucun intérêt à mentir et connaissait évidemment ce dont il parlait.

Néanmoins, comme tous les hommes, il écartait l'intervention possible de la chance.

— Un type qui nettoyait un vieux canot sur la grève a jeté ce coquillage et je l'ai ramassé, dit-il. A en juger d'après sa mine et sa façon de parler, il ne semblait pas particulièrement veinard.

— Peut-être n'avait-il pas porté l'objet sur lui, répondit Tharl, et de toute façon il l'a jeté. Ce n'est pas que je croie aveuglément à la chance. C'est de la pure blague... mais cela fait monter le prix des coquillages à Madras.

Il appela le serviteur en turban de la véranda et lui montra son verre vide sur la table :

— *Macham taddy*, commanda-t-il.

Ce qui veut dire : Renouvelez la consommation.

CHAPITRE IV

LA SALLE DE JEUX

La salle de jeux de Van Tell, discrète et guignée par la police, se trouve derrière la rue Hooft ; on y accède par un passage resserré entre le magasin de cigares de Van Aran et le bar à cocktails de Peliti. On se faufile dans cette allée, on découvre une porte à droite et l'on est chez Van Tell.

On y joue à la roulette, gros jeu parfois, et les femmes y viennent comme les hommes. Hollandais, Chinois, Français, tous ceux qui échouent à Sandabar avec la bourse plate et le goût du jeu dénichent l'adresse de Van Tell ; bien que de grosses sommes y changent de mains et malgré le mélange de nationalités de la clientèle, les querelles sont assez rares, sinon inconnues, dans cet établissement d'une haute respectabilité. Tout homme naît joueur, et Cray n'était qu'un homme : néanmoins,

il possédait cette salutaire prudence qui tient en échec la passion du jeu.

La veille au soir, il était venu chez Van Tell et en était sorti avec un peu d'argent de poche. Aujourd'hui, après dîner, il fit un tour sous les étoiles et ne songea au jeu que débouchant dans la rue Hooft.

Ce fut là, au coin de la boutique à cigares de Van Aran, que la conque se mit à clamer du fond de sa poche avec une voix rappelant celle de Tharl :

— Eh bien ! qu'en penses-tu ? demanda la conque.

— Que pensé-je de quoi ? interrogea Cray.

— De la veine ? Si je te porte chance... et pourquoi pas ?... un tour de roulette te le dira.

Il entra chez Van Aran acheter un cigare, puis se glissa dans l'allée et pénétra dans le tripot.

La salle, éclairée à l'électricité, était vaste et bondée. A la table verte du milieu, sous le dôme des ventilateurs, trônait le croupier, un Belge.

On n'improvise pas un croupier, on l'obtient par l'élevage, et Van Tell s'était procuré ce spécimen, à grands frais, dans un des terrains d'élevage de l'Europe continentale.

A une table de coin, un individu présidait à la vente des jetons, les gros blancs, rouges, bleus et les petits en aluminium. Du bar, par la porte ouverte, parvenait un cliquetis de verres.

Cray regarda la foule ambiante, puis acheta un jeton rouge de cent florins. Il le tenait à la main, debout près du croupier, quand il aperçut, de l'autre côté de la table, Carnahan avec la jeune fille derrière lui.

Carnahan semblait vêtu de façon plus respectable, et la jeune personne, autant que put voir Cray, portait une sorte de toilette grise ; mais il retrouvait dans toute sa perfection la petite tête à cheveux courts qu'il avait admirée ce matin sur la grève, nue et attirant l'œil par la splendeur de ses reflets.

Evidemment, ces deux romanichels de la mer s'étaient mis en grand tralala pour cette fugue sur le plancher des vaches : et Carnahan, à en juger par la petite pile de jetons d'aluminium placée devant lui, avait gagné, tout en risquant de faibles enjeux. La bille tourna, la rouge

sortit, et Carnahan, perdant, se leva de table, se dirigea vers le bureau du Chinois, régla son compte et s'en alla, suivi de la jeune fille.

Il n'avait pas aperçu Cray, ou, le voyant, n'avait pas fait semblant de le voir.

Cray s'assit et plaça son jeton rouge ; il paraissait distrait et absent pendant que le croupier mettait la roue en mouvement et lançait la bille. La jeune fille ne lui avait pas accordé le moindre regard ; ce matin, sur la plage, si elle lui avait lancé un coup d'œil, elle ne lui en avait certainement pas lancé deux ; néanmoins, elle s'était emparé de son esprit et, après l'avoir accompagné toute la journée comme une ombre, elle venait de reparaître un instant pour s'évanouir aussitôt. Pour lui elle n'était rien et ne pouvait rien être, et pourtant... clic ! La bille, après des girations éperdues, venait de tomber dans une case, et le croupier poussait vers lui un jeton rouge. Il avait gagné.

Cela le rappela à la raison. En une seconde, la jeune fille fut oubliée, provisoirement. Il ramassa ses deux jetons, puis, pendant que se préparait le nouveau tour de roue, il se pencha et en plaça un sur le n° 3.

Il avait choisi ce numéro au hasard, mais avec le sentiment que la chance le favoriserait et qu'il gagnerait à coup sûr.

Il ne se trompait pas

Le n° 3 sortit. Il alla changer ses jetons, mit l'argent dans sa poche, puis entra dans le bar pour se reposer un instant, se rafraîchir et ruminer un peu les événements, avant de retourner tenter la chance.

CHAPITRE V

L' « ITANG »

Trois mille six cents florins gagnés d'un tour de roue, voilà de la chance !

Pas une fortune, pourtant : juste assez pour mettre un joueur en appétit, surtout un joueur qui tient un fétiche en poche.

Mais, chose assez étrange, la conque ne disait plus rien : l'envie de jouer venait de s'évanouir chez son possesseur : pour le moment, accoudé au comptoir et regardant le garçon en turban mélanger la boisson, il ne songeait déjà plus au gros paquet de billets de banque hollandais enfouis dans sa poche, ou n'y pensait qu'en rapport avec Carnahan et la jeune fille.

Si Carnahan n'eût pas jeté ce coquillage sur le sable, lui, Cray, ne l'aurait pas ramassé ni mis dans sa poche, et ne serait pas venu ici ce soir essayer sa veine.

Cette amulette méritait-elle le nom de porte-bonheur ? Tel semblait bien le cas ; mais, chose encore plus sûre, elle lui fournirait, et sur-le-champ, un moyen de faire plus ample connaissance avec Carnahan et la jeune fille.

Ils avaient sans doute regagné leur bateau à cette heure : quoi de plus facile que de descendre sur le quai, de se faire conduire en canot à l'*Itang* et d'offrir à Carnahan une participation à son gain ? Il lui raconterait tous les renseignements donnés par Tharl au sujet de cette mascotte et la chance dont il lui était redevable. Et il lui offrirait vingt pour cent.

Carnahan possédait quelque chose d'aussi remarquable que sa tête : c'était sa réserve, sa sauvagerie, pourrait-on dire ; il manquait absolument de liant. Après avoir causé sur la plage et raconté un peu ses affaires, il se refermait et s'éclipsait sans même dire adieu. Impossible de rouvrir une si frêle accointance sans prétexte valable.

— Et ne t'en ai-je pas fourni un ? demanda la conque.

Cray vide son verre, allume un cigare et consulte sa montre : dix heures passées. Sa résolution prise, la chose lui paraît facile, sans danger ni rebuffade. Au pis aller, Carnahan ne pourra que refuser : son acceptation resserrera sans doute leur connaissance. Oui, rien de plus aisé, et pourtant quelque chose retient Cray un instant, mais un instant seulement.

— Menteur ! vient de dire la petite voix, indistincte, mais facile à comprendre, la voix de sa conscience.

Oui, il mentait en abordant l'*Itang* et en offrant à Carnahan une partie de son gain sous prétexte d'honnêteté et de bonne camaraderie.

Il ne désirait rien d'autre que de revoir la jeune fille.

Se rapprocher d'elle, lui adresser la parole, lier peut-être connaissance avec elle ! Après tout, même s'il devait mentir dans ce dessein, où serait le mal ?

Chassant cette pensée, il tourna le dos au comptoir et passa dans la salle de jeu, sans s'arrêter devant le tapis vert : perdre son gain serait perdre sa carte d'entrée dans l'établissement. Il quitta le tripot, descendit l'allée et se retrouva dans la rue.

La nuit était chaude : la nouvelle lune venait de disparaître derrière les montagnes occidentales, laissant dans le désert du ciel un fourmillement d'étoiles ; les tramways ne parcouraient plus l'avenue de Ruyter, où les palmiers frémissaient à peine au vent tiède de la mer ; et quand il arriva au port, le quai semblait abandonné.

Pas de gros navires, à l'exception d'un cargo amarré à la jetée ouest : on distinguait une petit trois-mâts-goélette le long du môle oriental et, près de lui, sur l'eau éclairée par son fanal d'avant, se profilait un ketch.

C'était l'*Itang*.

Carnahan avait prononcé son nom et expliqué la nature de son gréement, et ces détails restaient gravés dans la mémoire de Cray.

Oui, c'était bien cela : aucun navire du port ne lui ressemblait comme gréement ni jaugeage et, d'ailleurs, un youyou se balançait à son portemanteau, indiquant que Carnahan était rentré à bord. Aucun canot n'atten-

dait au bas des marches du quai, sauf un sampan dans lequel se trouvait un homme replié sur lui-même et évidemment assoupi.

Cray descendit les marches, imprima du pied un balancement au sampan et cria pour réveiller le dormeur ; celui-ci, à la vue d'un client, s'empressa de haler l'amarre et de ranger son bateau le long du quai.

— *Itang !* prononça Cray en désignant le ketch du doigt.

Il entra dans le sampan et ils démarrèrent.

A mesure qu'ils avançaient, la lumière d'un petit hublot se découpa dans la coque du ketch et une faible lueur sur le pont indiqua le châssis vitré.

Carnahan se trouvait évidemment à bord ; à l'approche du sampan, une forme humaine surgit du panneau d'avant, trop petite pour appartenir à Carnahan, et la voix qui répondit à l'appel de Cray était celle d'un indigène.

— Ohé de l'*Itang !*

— Ohé du sampan !

Avant que Cray pût ajouter un mot, la voix de Carnahan lui parvint. Il venait de sortir de la cabine par le trou du timonier.

— Ohé là ! Qui nous hèle ? Que voulez-vous ?

— Monter à bord, répondit Cray, tout près maintenant. Nous nous sommes rencontrés ce matin sur la plage et j'ai quelque chose à vous dire.

Silence mortel de Carnahan. Puis :

— Attention à la peinture... restez là. Eh bien ! qu'y a-t-il ? Ne pouvez-vous pas le dire du canot ?

— Impossible !

— Ça ne peut pas se garder jusqu'à demain ?

— Impossible !

— Piroli ! (Carnahan adressa quelques paroles à l'homme sur le pont, puis se retourna vers Cray.) Montez, en ce cas !

Il l'aida à franchir le bordage puis le conduisit par le trou du timonier à la cabine.

La cabine de l'*Itang*, éclairée par une suspension, était pauvrement meublée : une table au milieu et, de chaque côté, des divans pouvant servir de couchettes ;

au-dessus se trouvaient des filets remplis de bricoles : un fusil Winchester accroché par des courroies au-dessus de la couchette de tribord, un axiomètre fixé à la poutre d'avant, et voilà tout.

Assise sur la couchette au-dessous du fusil, la jeune fille portait encore le vêtement gris échancré sur la gorge, et une écharpe floconneuse de même couleur, à demi rejetée, restait suspendue à son épaule gauche. Son costume ne coûtait peut-être pas dix dollars, mais il contrastait étrangement avec celui sous lequel elle lui était apparue ce matin, chargée de fruits et de légumes, tandis que Carnahan finissait de raccommoder son canot.

Elle leva la tête au moment où Cray fit son entrée.

Pour la première fois, il la voyait face à face et cette rencontre lui fit presque l'effet d'un choc.

Elle paraissait tout autre : non pas moins belle, mais différente ; et cette nuance la distinguait à ses yeux de toutes les femmes connues antérieurement.

Ce regard lointain ou cette façon de regarder sans voir, ce je ne sais quoi d'oriental en train de se révéler, toute cette nouveauté inattendue retint Cray un instant comme sur le bord d'un précipice subitement entr'ouvert, l'arrêta et le repoussa presque.

Il entendit, par-dessus son épaule, la voix de Carnahan :

— Maya, ce monsieur désire me parler.

Elle se leva, ouvrit la porte de la cabine avant et la referma derrière elle.

Cray entrevit à peine cette autre cabine éclairée, puis s'asseyant sur l'invitation de Carnahan, tira la conque de sa poche et la posa sur la table.

— Vous souvenez-vous que ce matin, en nettoyant votre canot, vous avez jeté ce coquillage sur le sable et que je l'ai ramassé ?

— Ma foi, non, dit Carnahan, je ne m'en souviens pas.

— Vous l'aviez pourtant balayé, en même temps que des rebuts de coton et autres ordures, dans une boîte de fer-blanc percée que vous avez ensuite vidée sur le sable.

— Eh bien !

— C'est une conque naine, de dimension anormale.

— Et après ?

— En outre, c'est une conque gauchère, dont les spires tournent à gauche au lieu de tourner à droite. Je ne l'ai su que cet après-midi en la montrant à un Américain. Cette particularité la rend précieuse. Le Yankee m'a dit qu'elle vaudrait cent livres sur le marché de Madras. Car on prétend que c'est un porte-bonheur.

— Alors ?

— J'ai voulu l'essayer ce soir même et l'ai emportée sur moi au tripot de la rue Hooft. J'ai collé un jeton de cent florins sur la rouge et j'ai gagné ; j'en ai mis un autre sur le n° 3 et j'ai gagné ; j'ai gagné trois mille six cents florins en deux tours de roue, et j'en suis resté là. Puis en réfléchissant que je ne serais pas allé jouer sans cette coquille, et que je la tenais de vous, l'idée m'est venue que je devais vous offrir une part, un tant pour cent sur mon gain.

— Je vous demande pardon, dit Carnahan, prétendez-vous me faire entendre que, sachant pertinemment que je n'ai aucune réclamation à formuler, aucun droit à faire valoir contre vous, vous venez de votre plein gré m'offrir une part, un tant pour cent sur ce que vous avez gagné à la roulette ?

— Ma foi, c'est à peu près cela.

— Il y a dans la rue Hooft, outre le tripot, un musée où l'on devrait vous exposer comme l'unique spécimen d'honnête homme existant dans les Indes Néerlandaises.

Il éclata de rire, prit sa blague et son papier et se mit à rouler une cigarette.

Cray le regardait faire, se demandant ce qu'il dirait s'il devinait la vérité au sujet de la jeune fille. Il accomplissait en ce moment une sorte de pénitence bénigne, car la jeune personne qui l'avait fasciné sur la plage et chez Van Tell ne le tirait plus par les mêmes fils. Il ne la reconnaissait plus pour le même être, l'entrevue face à face ayant oblitéré ses premières impressions : elle se posait désormais en point d'interrogation ; il se

demandait si cette nouvelle personnalité l'attirait ou le repoussait, ou même s'il désirait jamais la revoir.

En outre, pendant qu'il regardait Carnahan rouler sa cigarette, il sentait sourdre en lui-même un vague sentiment de malaise, comme si une ombre d'immatérialité sinistre lui obnubilait tant soit peu l'esprit.

La mesquinerie de cette cabine, ce fusil dans ses courroies, les craquement des poutres aux légères ondulations de l'eau, la figure de Carnahan penché sur sa futile occupation, tout cela concourait sans doute à son vague désir de s'en aller.

— Oui, dit Carnahan en humectant et collant le papier de soie. Vous feriez une attraction de premier ordre, mais je vous remercie tout de même. Non, je ne veux pas accepter un pourcentage de votre gain, mais mon cerveau fonctionne très vite et vous venez d'éveiller une pensée dans ma tête... Si je crois à la chance ?... Assurément !

Il frotta une allumette. Cray ne lui avait point demandé s'il croyait à la chance, mais il garda le silence, devinant que l'esprit de Carnahan s'emballait sur une idée.

— Assurément... Voyons ce coquillage ! (Il le prit sur la table et le retourna en tous sens, le regardant par transparence à la lumière de la lampe, sans cesser de fumer.) Oui, que ce soit veine ou déveine, ce machin-là est tordu à l'envers, et de plus je l'ai jeté... ce qui constitue une preuve certaine. Vous l'avez ramassé, il vous a rapporté plein un chapeau de florins, et vous me l'apportez à bord juste à cette minute particulière. Oui, monsieur, c'est un coquillage porte-veine ; reprenez-le : il ne peut me servir à rien ; mais peut-être nous rendra-t-il des services à tous deux.

Il lui rendit le coquillage.

— Je suis entré ce soir dans ce tripot pour essayer de convertir deux cents florins en huit cent cinquante. L'*Itang* est retenu ici pour cette malheureuse somme dont je suis redevable à Kerdeman, cet imbécile fournisseur de la marine. J'ai perdu mes deux cents florins, sauf quelques pièces de nickel.

« Je devais partir pour tenter une aventure.

« En venant dans le Sud, voilà trois mois, j'ai relâché à un endroit — peu importe où ! — et j'y ai trouvé des indices — peu importe de quelle nature ! — suffisants pour montrer qu'il y avait gros à gagner. Je suis venu ici pour réparer mon gréement et me réapprovisionner en vivres. Je me trouve à court de huit cent cinquante florins parce que Werdman m'a présenté une vieille facture que j'avais omis de régler à son associé établi à Batavia.

« J'ignorais que ces bougres-là étaient associés. Il m'a sauté à la gorge hier avant que j'aie eu le temps de prendre la porte. Ce matin, j'étais là-bas sur la plage avec ma fille pour nous procurer des fruits et des légumes à bon compte — d'après le système D, vous comprenez — quand je vous ai rencontré. Vous avez ramassé ce vieux coquillage et vous vous êtes mis dans la tête que c'était un porte-bonheur. Vous êtes allé de l'avant avec cette idée et vous avez raflé la galette. Puis vous prenez un sampan et venez ici m'offrir une part de votre gain. Non, monsieur, je ne veux pas ébrécher votre magot, mais vous arrivez chez un homme réduit à l'impuissance faute de huit cent cinquante malheureux florins. Je vais donc vous proposer un marché. Mettez mille florins dans l'affaire et prenez part à mon entreprise hasardeuse. Vous pourriez m'accompagner jusqu'à la cachette et m'aider à emporter ce qu'il y aura à prendre, si toutefois il y a quelque chose.

Pendant un moment, Cray demeura assis sans dire un mot. Il ne pensait plus à la jeune fille, mais s'étonnait de la tournure que prenaient les événements. Oui, jusqu'ici la conque lui avait porté bonheur. Voici maintenant qu'on lui suggérait un jeu de hasard beaucoup plus important que toutes les parties organisées chez Van Tell : et en dépit du vague sentiment qui venait de jeter une ombre sur son esprit, de ce je ne sais quoi qui tout à l'heure avait failli, le repousser de Carnahan et de l'*Itang*, une voix déjà connue lui murmura :

— Voici la chance unique de ta vie. Je suis la veine, je t'accompagne. Accepte !

Carnahan intervint :

— Demain fera l'affaire. Réfléchissez-y, revenez

demain matin me rendre réponse, et sur votre parole je vous mettrai au courant de toute la combinaison.

Puis il ajouta en riant :

— Vous viendrez... je le pressens... mais pour l'amour de Dieu ne perdez pas ce coquillage !

Ils remontèrent. Carnahan l'aida à franchir le bordage. Et tandis que le sampan se dirigeait vers les marches du quai, Cray regardait l'*Itang* où les faibles lueurs du châssis vitré et du hublot semblaient lui faire des clins d'yeux d'une amitié douteuse sous la poussière argentée des étoiles.

CHAPITRE VI

L'HISTOIRE DU NAVIRE

Le lendemain, il s'éveilla de bonne heure.

Les brouillards et nuages ne manquent pas dans les Indes Néerlandaises, mais aujourd'hui comme hier il faisait un temps clair, et le port, quand il y arriva, reflétait le ciel bleu comme un miroir.

Un grand vapeur des Pays-Bas mugissait en passant devant le fort avec une mortelle lenteur, et de nombreux sampans pagayaient tout autour comme des goélands. Cray distinguait les passagers sur le pont, entendait les coups de gong du déjeuner et voyait en imagination le grand salon encombré de tables aux blanches nappes, les garçons de couleur s'empressant avec le café et les plats, et les passagers en train de s'asseoir devant leur dernier repas à bord.

C'était le *Jan-Pieterszoon-Coen*. C'était le dernier cri de la civilisation, en contraste étrange avec le pauvre petit *Itang* ancré là-bas et dansant dans les vagues produites sur son passage.

Il n'avait pas encore vu l'*Itang* au grand jour et il ne le trouvait pas bien beau ; ce pouvait être un bon bateau à la mer, mais il semblait trapu dans sa constitution, rongé par l'eau salée, boursouflé par le soleil

et... qu'est-ce qui donne à un navire sa personnalité ? Nul ne pourrait le dire ; cependant, à la pleine et impitoyable lumière du jour, l'*Ilang* racontait bien des choses mais ne soufflait mot de la respectabilité.

Cray s'assit un moment sur une borne d'amarrage, alluma une cigarette et contempla le ketch, qui l'attirait et le repoussait à la fois. C'était l'aventure, c'était la délivrance des notes d'hôtel et des ennuis terriens, et c'était peut-être l'argent. D'autre part, c'était l'inconnu. Un pressentiment l'avertissait que le fait d'unir sa destinée à celles de ce Carnahan, de cette fille étrange et de cet aide malais, influerait de façon décisive sur son avenir, moins sûrement peut-être pour son bien. Jamais encore il n'avait affronté le véritable inconnu. Il connaissait l'Orient par ouï-dire ou d'après les livres, mais il ignorait absolument les projets de Carnahan.

Devait-il poursuivre l'aventure ou la laisser tomber et rentrer à l'hôtel ?

Il discutait la chose en lui-même quand une silhouette humaine apparut sur le pont du ketch, puis une autre, celle de Carnahan ; presque aussitôt un canot quitta le navire et, de plus près, Cray aperçut le rameur Piroli, l'aide indigène.

Cray quitta sa borne et avança au bord du quai. Evidemment, Carnahan l'avait reconnu et envoyait le canot pour l'amener. Irait-il, oui ou non ?

Il se serait peut-être décidé pour la négative si l'idée ne lui fût venue que cette promenade ne l'engageait en rien et le laisserait libre de prendre une décision après avoir entendu les propositions de Carnahan. Pourquoi n'irait-il pas à bord se mettre au courant de l'affaire, voir de quoi il s'agissait, la discuter à fond, l'examiner sous plusieurs faces, et, si elle ne lui plaisait plus, la refuser ? Il gardait les mains libres et ne s'engagerait que pleinement satisfait.

Il se trouva au bas des marches à l'instant précis où le canot rasait le bord. Piroli, après avoir rentré ses avirons et accroché la gaffe à un anneau de quai, lui fit un signe de tête. Cray enjamba le bord, prit place à l'arrière, et le canot repartit.

Piroli, natif de Java, n'était pas un pur Javanais : ses traits portaient bien l'empreinte de la douceur javanaise, mais relevée d'un assaisonnement malais ; de fait, il descendait d'un grand-père malais et cette veine héréditaire transparaissait non seulement dans son expression, mais aussi dans sa nature, comme l'aurait pu dire Carnahan. Aux yeux de Cray, complètement ignorant des qualités ou défauts de cet homme et du rôle qu'il jouerait dans le drame de sa vie, c'était simplement un indigène d'assez bonne mine sous son air étrange et ses façons réservées, et ne manquant pas de pittoresque avec sa tête enveloppée d'un turban qui lui donnait l'apparence d'une guêpe et dont la couleur jaunâtre contrastait avec l'azur du ciel.

Carnahan héla le canot à son approche, puis lança la petite échelle ; au moment où Cray franchissait le bordage, Maya surgit comme une sirène de l'écoutille du gaillard d'avant : elle jeta à peine un coup d'œil sur le pont à une besogne quelconque, tandis que Piroli attachait le canot et que Carnahan conduisait son invité dans la petite cabine.

— Eh bien ! vous voilà ? dit Carnahan.

— Oui, répondit l'autre, me voilà.

Il s'assit sur la couchette à tribord et posa son chapeau sur la table.

Carnahan prit place en face de lui, de l'autre côté de la table, et se mit à rouler une cigarette.

— Je pensais bien que vous viendriez, commença-t-il, et pourtant je craignais de ne pas vous avoir suffisamment expliqué la situation pour vous intéresser. Il faut être prudent quand on entreprend une grosse affaire. Je me disais en moi-même : « Ce garçon-là est parti et ne reviendra sans doute jamais : il est capable de bavarder sans mauvaise intention, mais assez pour me nuire. » Eh bien ! ne parlons plus de tout cela ; et, maintenant, voici en deux mots de quoi il s'agit. En revenant de Mindoro, comme je vous le disais hier soir, je suis tombé sur quelque chose qui pourrait être une riche trouvaille. Peut-être ne connaissez-vous pas la mer de Soulou : elle s'étend depuis le sud de Mindoro jusqu'au nord de Bornéo, avec Palaouan d'un côté, et de

l'autre, à l'est, les Philippines. Au nord des îles Soulou se trouve une grande île sauvage, toute en baies et falaises, remplie d'oiseaux de mer qui font leurs nids dans les cavernes dont certaines sont aussi grandes que celles de Bornéo ; les marées n'y viennent pas et les Chinois s'en écartent à cause des récifs, et surtout parce que ces cavernes ont une mauvaise réputation : on les suppose hantées par des dragons. On a peine à croire pareille chose de nos jours, mais c'est comme cela, et ces abrutis-là se débarrasseraient plus facilement de leur peau que de leurs superstitions ; et c'est très bien ainsi, car autrement je n'y serais pas allé voir. Il y a aussi les gens de Bornéo, qui s'en éloignent tant qu'ils peuvent et qui lui ont donné le nom d'île des Femmes Perdues, Je suppose que c'est à cause des mouettes : il y a là une espèce de mouettes qui bâtissent leurs nids dans ces cavernes et qui poussent des cris à vous faire dresser les cheveux sur la tête quand on ne sait pas ce que c'est. On jurerait des femmes qui se lamentent et font un boucan du diable, et cela vous porte sur les nerfs tant qu'on n'y est pas habitué.

« Eh bien ! c'est là l'endroit, et en venant, comme je vous le disais, je prie mes jumelles et distinguai les grottes et les mouettes. Je me suis demandé s'il n'y aurait pas quelque chose à faire avec les nids d'oiseaux. Ce fut Piroli qui me donna le nom de l'île et m'expliqua que les Chinois l'évitaient à cause des dragons et tout ce qui s'ensuit. Comme je connaissais le prix des nids d'oiseaux sur le marché de Canton, il me sembla que ce serait peut-être une bonne affaire d'établir une ligne à cet endroit, d'obtenir une concession, de fonder un syndicat pour fournir un peu d'argent et de faire exploiter l'endroit par un équipage d'indigènes de Sandabar qui se fichent des dragons et des femmes perdues.

« J'y relâchai. Il existe un bon chenal à travers les récifs et un excellent ancrage à l'intérieur, quinze brasses d'eau et vingt par endroits, une grève, des bois qui poussent jusqu'au bord du sable, des falaises percées de nombreuses cavernes : et j'avais raison : des nids partout, et on peut gagner de l'argent avec, mais

il y a encore mieux que cela. (Carnahan se pencha sur la table.) Mieux peut-être que tous les nids d'ici à Shanghaï. Je vais vous dire quoi. Il y a une caverne de mer avec une ouverture de vingt mètres de haut. J'y suis entré avec mon canot : on mesure vingt brasses de fond à l'ouverture, et sur un des côtés court un rebord de dix pieds de largeur, un véritable quai ; on pourrait y amarrer un navire.

« Or, un navire y est amarré.

Il s'arrêta un moment pour rouler une autre cigarette. La marée montante soulevait l'*Itang*, faisait grincer la lampe sur son cadran. Cray entendit le craquement du mât et des cordages, ainsi que les voix de la jeune fille et de Piroli sur le pont.

Il ne dit rien, et Carnahan poursuivit :

« On ne peut le voir avant d'être entré assez profondément dans la caverne et alors on le sent plus qu'on ne le voit, dans le noir ; mais il est là, un navire de pas plus de deux cents tonnes peut-être, avec une grosse poupe très haute. Il se trouve juste au delà de l'endroit où l'eau, de verte, devient noire. On ne distingue rien avant d'avoir bien dépassé l'ouverture de la caverne, et tout à coup, en l'apercevant, on est tenté de fuir à force de rames en criant vers ses dieux si l'on est un sauvage, car il est éclairé par les eaux vertes tout juste assez pour apparaître comme une espèce de fantôme. Il présente l'arrière à l'ouverture et n'est pas amarré : aucun câble ne le retient contre ce rebord, on doit l'avoir amené là à marée haute, probablement démuni de ses mâts de hune, et il me semble qu'il a dû s'enfoncer sur une pointe d'écueil et rester piqué là. L'amplitude de la marée ne dépasse pas six pieds dans cette caverne, et les récifs arrêtent les grosses vagues, de sorte que rien ne le dérange ni ne le dérangera jusqu'au jugement dernier, excepté nous.

— Etes-vous monté à bord ?

— Je vous crois ! L'ennui, c'est qu'il faisait noir : on ne peut guère visiter un navire à la lueur des allumettes. Nous avons fait une petite flambée sur le rebord de pierre, mais la fumée nous empoisonnait, sans parler du danger d'y mettre le feu. Cependant, nous en avons

vu assez pour donner des renseignements. Le grand panneau est fermé et les barres des fermetures couvertes de rouille et de guano. Il faudra le défoncer à coups de hache. A l'arrière, le pont est surélevé de deux ou trois marches, et sur ce gaillard il y a un habitacle et une roue de gouvernail juste devant la porte d'un rouf. Cette porte est bloquée par une vergue tombée. Voilà la situation. Sans y voir, je n'ai pu pousser plus loin mes recherches, mais il est facile de se procurer de la lumière : trois ou quatre bonnes lampes de poche suffiront à nous montrer ce qu'il a dans le ventre. En les employant l'une après l'autre, nous aurons le temps d'ouvrir le grand panneau pour nous assurer de la nature de la cargaison et d'entrer dans le rouf arrière pour voir ce qu'il contient. La vergue qui obstrue la porte n'est pas un sérieux obstacle ; elle est pourrie et facile à couper.

— Je comprends, dit Cray.

Il se sentait un peu désappointé. Si intéressante que fût la découverte, il ne paraissait guère probable qu'aucun objet de valeur subsistât dans cette épave antique : une cargaison, peut-être, mais sûrement gâtée à l'heure actuelle.

Il exprima sa pensée.

Carnahan se mit à rire.

— C'est possible, dit-il, mais ne croyez-vous pas que le plaisir d'y aller voir vaille bien mille florins ?

— Peut-être, répondit l'autre. Et s'il y a quelque chose, quelle sera ma part ?

— Cinquante pour cent, déclara Carnahan sans hésiter un instant.

L'idée vint tout de suite à Cray que Carnahan doutait de l'affaire autant que lui-même, et, chose étrange, cela ne le rebuta point. Le caractère incertain de l'entreprise faisait appel au joueur latent dans sa nature : plus les chances étaient minimes, plus semblait grandir l'attrait d'une réussite possible.

— En supposant que vous remboursiez à ce Werdeman ses huit cent cinquante florins, dit-il, comment vous arrangerez-vous pour les provisions ?

— Je les ai, fit Carnahan. Je ne vous ai pas expliqué

hier soir que j'avais obtenu des approvisionnements pour trois mois de M. Blohm, cet autre fournisseur de la marine, au moment où Werdeman me présenta sa note et m'empêcha de partir. J'avais pris mes dispositions pour que Blohm me fournît une lampe de poche et une lampe à acétylène, comptant les prendre à crédit, mais si vous aportez mille florins, je puis les payer en même temps que rembourser Werdeman.

Cray enfonça la sonde :

— Vous n'avez pas d'argent à bord ? demanda-t-il.

— Pas un radis, dit Carnahan en riant. Excepté cinq ou six florins sauvés de chez Van Tell.

Or, il est impossible de parcourir les sept mers sans argent dans sa poche : il y a toutes sortes de dépenses à prévoir, sans parler des droits de port ; et le fait que l'*Itang* resterait à peu près sans le sou, même une fois Werdeman payé, soulignait dans l'esprit de Cray son interprétation du caractère de Carnahan bien plus, il accentuait la nature du voyage qu'on lui demandait d'entreprendre... un voyage où l'on pouvait se passer d'argent de bord, où leur lieu de destination, dépourvu de capitaine de port, ne possédait d'autres habitants que des oiseaux de mer.

Il était déjà décidé à l'entreprendre.

Tandis que Carnahan s'égarait dans de menus détails au sujet des caisses à eau et autres choses de ce genre, les regards de Cray, qui se promenaient de tous côtés dans la cabine, se posèrent sur un petit tableau accroché à l'une des cloisons. Il représentait un coucher de soleil sur le Pacifique, avec un palmier sur un récif et une frégate planant dans le ciel : c'était peint grossièrement, mais beau et plein de lumière.

— C'est vous qui avez fait cela ? demanda-t-il.

Carnahan tourna la tête :

— Oh ! une croûte ! dit-il.

CHAPITRE VII

LES LAMPES

Peut-être Carnahan naviguait-il dans ces mers depuis vingt ans, mais Cray se sentit sûr qu'il n'avait pas toujours été marin Le tableautin pendu au mur confirmait les indices de sa personnalité.

C'était un artiste, et non de dernier ordre. Quel événement l'avait poussé à changer de vie, à fuir ses camarades, à chercher son pain sur mer et dans les endroits les plus invraisemblables du monde ? Impossible de le dire.

Cette question, aussi troublante que les éventualités qu'elle suggérait, ne modifia cependant point sa décision.

— Je m'embarque avec vous, déclara-t-il.

— Très bien, répondit Carnahan. Et, maintenant, si vous voulez descendre à terre avec moi, nous allons régler tout cela. Sortons par le panneau d'avant pour que vous voyiez le bateau et sa disposition.

Ils passèrent de la cabine-arrière dans celle d'avant, évidemment réservée à la jeune fille. En avant de cette seconde cabine et du côté tribord se trouvait un petit lavabo avec un robinet d'eau douce provenant d'un réservoir minuscule, de sorte qu'on pouvait se laver sans se servir de savon pour eau de mer.

Carnahan semblait fier de cette innovation.

— Je suis un fervent du confort et de la bienséance, dit-il, et avec quelque jugeote on peut rendre un petit navire tout aussi confortable et convenable qu'un grand. Voici la cuisine.

La cuisine était relativement petite, mais d'une propreté scrupuleuse : les pots et les poêles brillaient comme à l'état de neuf.

— C'est Piroli qui fait la cuisine, continua-t-il. Il est maître-queux de naissance, et parfois je lui donne un

coup de main. J'aime ça. Maya ne vaut rien pour la popote, en quoi elle ressemble à sa mère. Sa mère était une indigène de Salong, dont j'ai fait ma femme.

Il se mit à rire, prit un bol de cuivre, le retourna comme pour en passer l'inspection, et le remit en place.

— Il existe un préjugé contre ces sortes d'union, mais je suis né sans préjugés, et quelle différence y a-t-il, sous la peau, entre une femme blanche et une femme bronzée ? En tout cas, elle est morte et immergée dans la mer de Banda... et voici le gaillard d'avant, le domaine de Piroli. Montons sur le pont.

Sur le côté bâbord, une échelle de quelques marches venait à l'ouverture circulaire du panneau d'avant. Ils montèrent sur le pont, où se trouvaient Piroli et la jeune fille ; celle-ci, munie d'une paumelle et d'une aiguille, réparait une voile carrée étendue devant elle, et Piroli astiquait les cuivres. Il interrompit son occupation pour les conduire à terre.

Le magasin de Werdeman est situé dans Hooft Street. Carnahan, après avoir reçu les mille florins de Cray, y entra et paya sa dette, arrachant ainsi l'*Itang* aux griffes de la loi. Puis ils allèrent chez Blohm.

Blohm vend toutes sortes de choses, depuis des citronnades jusqu'à du saumon en boîte, depuis du chanvre de Manille jusqu'à des ancres de rechange. Pour quatre-vingts florins, ils se procurèrent deux grosses lampes à acétylène avec assez de carbure pour les recharger plusieurs fois, une lampe électrique de poche, outre des vis de ridage pour le gréement et divers bibelots. Tout payé, il restait deux ou trois florins de l'argent de Gray : Carnahan les empocha et passa un bras sous celui de son compagnon.

— Allons prendre un verre, dit-il.

Dans la véranda du Hooft où ils entrèrent pour boire, Carnahan, assis à l'ombre du store, attirait les regards par sa tête nue et son profil de saint Jean-Baptiste, son éternelle cigarette aux lèvres et son grand verre de breuvage rafraîchissant à côté de son coude posé sur la table. Il eût fait sensation dans n'importe quel milieu avec ses espadrilles sans chaussettes, son costume de coutil bien coupé mais réduit à une pelure par de fré-

quents blanchissages, sa chemise échancrée sur le cou, sa longue main nerveuse ornée d'un anneau d'or pâle fabriqué avec une pièce d'une livre australienne, toute sa personne bronzée et durcie par la mer, le vent et le soleil.

Cependant, le Carnahan d'aujourd'hui différait entièrement du personnage réservé et distant de la veille. Epanoui tout de suite sous la magie de la formule prononcée par Cray : « Je pars avec vous ! », il s'était mis à lui raconter l'histoire de Maya et de sa mère indigène, et, maintenant, allongé dans son fauteuil d'osier, il se déboutonnait encore plus, donnait son opinion sur choses et gens, sautait à pieds joints du présent dans l'avenir, esquissait des projets pour le cas où ils se tireraient de l'aventure actuelle avec les poches bourrées d'argent.

— Là-bas, disait-il en parlant de l'archipel Pomotou, on ne peut rien entreprendre qui en vaille la peine, à cause des Français : ils possèdent tout le groupe et ont donné aux Canaques tous les droits sur la pêche aux perles ; naturellement, vous pouvez acheter des perles aux indigènes, mais ils ont fait monter les prix à tel point qu'il ne reste guère de bénéfices, et il faut lutter contre toutes sortes de Juifs et de trafiquants, sans parler des Chinois. Non, certes, on n'y peut rien faire d'honnête ; mais il existe un petit atoll au sud-ouest de Thari où l'on pourrait faire un bon coup de filet avec un bateau muni d'un moteur auxiliaire, et un scaphandre ou deux. On ne compte guère qu'une trentaine de Canaques dans ces parages, et il serait facile de les mater. La loi... ce n'est rien, à moins que ne survienne un de ces croiseurs français de pacotille, auquel cas vous auriez de la loi par-dessus la tête... Le diable les emporte !

Il semblait avoir une réserve d'amertume contre les Français. Cray s'en étonnait.

— Connaissez-vous Paris ? demanda-t-il.

Carnahan parut tiquer sur la question, puis répondit :

— Oui, je connais Paris... ou du moins je le connaissais autrefois.

Il changea le sujet de conversation, puis refusa une

autre consommation, et ne tarda pas à prendre congé après avoir convenu que Gray viendrait à bord le lendemain de bon matin, le départ étant fixé pour sept heures.

C'était une affaire réglée, et Cray se trouvait engagé, advienne que pourra !

Il passa le reste de la journée à préparer son départ, à écrire quelques lettres et faire diverses emplettes, entre autres celle d'un pistolet automatique Webley avec cinquante cartouches.

CHAPITRE VIII

EN ROUTE !

Le matin apparut brumeux et sans le moindre souffle. De la fenêtre de sa chambre d'hôtel, Cray, pardessus les toits et les palmiers, apercevait l'océan Indien. Une jonque immobilisée par le calme plat se profilait sur une gaze azurée qui ne promettait rien de bon pour un départ, car l'*Itang* ne possédait pas de moteur auxiliaire pour sortir du port.

Quand il arriva au quai, précédé du boy javanais qui portait son bagage, la sirène du *Jan-Pieterszoon-Coen* faisait résonner les échos de la ville ; et pendant que Piroli ramait pour le mener à bord, l'énorme navire commença de culer, accompagné par les incantations d'une ronde de goélands, tandis que sur le pont quelques passagers matinaux jetaient un regard d'adieu à la ville de Sandabar.

Sur le pont du ketch attendaient Carnahan et sa fille : ils aidèrent Cray à monter, puis le canot fut hissé à bord.

— Vous n'avez pas oublié cette conque, j'espère ? dit Carnahan.

Cray se mit à rire et porta la main à sa poche.

— Fichtre non ! Je souhaite seulement qu'elle nous amène du vent.

— Oh ! le vent va venir, répondit l'autre ; et maintenant, descendez, si bon vous semble, arrimer votre fardage ; vous pouvez enfermer tout ce que vous voudrez dans les placards de tribord : ils sont vides. Appelez-moi si vous avez besoin d'un coup de main.

— Ça va ! dit Cray.

La jeune fille vint l'aider à descendre son bagage, revêtue de ses hardes de mer : une combinaison bleue retroussée au-dessus des genoux et une veste de cotonnade échancrée à la gorge.

D'en bas, il entendit virer sur l'ancre, et comme il remontait, Carnahan lui montra au-dessus du fort le pavillon hollandais en train de se tordre et détordre sous la caresse du vent qui venait de se lever et soufflait paresseusement de la côte.

— Il me semble que cette vieille conque est à l'œuvre, fit-il. Cette brise est assez forte pour nous faire sortir. Maintenant, si vous voulez prêter un coup de main aux drisses, je prendrai le gouvernail.

Sur l'ordre de Carnahan, le foc déplié s'éleva en claquant à la brise, puis la grand'voile se déploya en laissant crier la vergue, tandis que Piroli et Maya levaient l'ancre au cabestan.

Ils étaient en route.

Le fort bondit à leur rencontre, l'ouverture du port s'élargit, et les goélands, désertant le gros bateau, s'empressèrent autour du petit. Bientôt la brise du large, aromatisée par les odeurs de la plage, s'empara d'eux, fit virer le gui à bâbord et entonna la chanson de la proue au bercement de la houle.

— Une belle et bonne brise, dit Carnahan, et puisse la veine venir avec elle !

Il semblait soulevé au-dessus de lui-même, exalté comme un prédestiné, en contraste avec les autres, avec cette jeune fille éternellement silencieuse et réservée, avec ce Piroli d'aspect sombre et tranquille, vivant apparemment dans l'éloignement d'un monde étranger au nôtre.

Ce fut alors, à trois milles au large, devant cette côte qui fuyait à bâbord en étageant vers l'azur les montagnes lointaines et les forêts derrière lesquelles se

cache Bencoolen, que Cray connut de ces instants où la vie vaut la peine d'être vécue, où l'on se sent heureux d'être venu au monde.

Détaché de tout, il se laissait bercer au vent avec le peu qu'il possédait encore enfermé dans la cabine, sans autre destination qu'une vague possibilité de fortune.

Folle situation au point de vue pratique : c'était probablement ce qui en faisait le charme.

Il se trouvait pour ainsi dire sans le sou, sans emploi sur lequel se rabattre au cas où échouerait l'expédition ; son unique crochet de suspension était Carnahan, et Carnahan n'était guère qu'un joueur de hasard et un bohème de la mer ; mais tout cela constituait ce piment de danger faute de quoi la vie peut être facile mais n'est jamais intense.

— Voilà la pointe d'Indrapoura, dit la jeune fille en réponse à une question de lui.

C'était la première fois qu'elle lui parlait. Elle continua :

— Plus loin là-bas nous passerons devant Bencoolen et Loubou Lintang.

Elle montrait un point en avant. Puis elle se dirigea vers la proue, où Piroli venait de l'appeler pour l'aider à assujettir l'ancre.

Sa voix lui fit l'effet d'une nouveauté. Il l'avait entendue causer avec Carnahan, mais en simples monosyllabes et en réponse à ce qu'il disait. Cette voix, maintenant qu'il l'entendait pleinement et s'adressant à sa personne, lui parut aussi bizarre que la jeune fille elle-même, charmante d'intonation et avec un accent étranger, mais indifférente, comme si, de même que Piroli, elle appartenait à un autre monde, non pas ennemi du sien, mais différent.

Carnahan, toujours au gouvernail, mais devenu soudain communicatif, reprit la conversation au point où elle l'avait laissée :

— Toutes ces montagnes appartiennent à la chaîne du Barisan depuis Achin jusqu'à Lampong. Sumatra, de ce côté, est tout en collines et montagnes, et tout en plaines de l'autre côté : le long de la côte orientale on

ne rencontre pas une éminence plus haute que mon genou.

Pendant quelques instants, il gouverna en silence ; puis il darde un regard vers l'ouest, où un navire à deux cheminées laissait traîner sa fumée sur l'horizon.

— C'est le même paquebot-poste de Padang-Batavia : la distance par mer entre ces deux villes est de six cents milles, et je crois qu'il en a fait quatre cents. Vous n'êtes jamais allé à Java ? Eh bien, Batavia n'est pas un mauvais endroit, et on s'y trouve diantrement mieux qu'à Sandabar. Tenez, prenez le gouvernail.

Il l'installa à la roue et se mit à rouler une cigarette.

CHAPITRE IX

LES OISEAUX

Le lendemain, ils franchirent le détroit de la Sonde et aperçurent la mer de Java dans un coucher de soleil flamboyant, laissant à l'arrière le mont Kouram, cette sentinelle de la grande île.

Cray, en pensant à Carnaban, était arrivé à la conclusion qu'il avait débuté dans la vie comme artiste. Ce tableau dans la cabine, sa familiarité avec Paris et son évidente répugnance à en parler, tout s'accordait à donner l'idée d'un peintre qui avait abandonné sa carrière et pris la mer pour une raison ou pour une autre qu'il valait mieux ne pas chercher à approfondir.

Son antipathie contre les Français n'infirmait en rien cette hypothèse.

Quoi qu'il en fût, la mer était évidemment sa véritable vocation. La personnalité d'un maître s'affirme dans son bateau et dans sa façon de le conduire. L'*Itang*, naviguant avec l'aise et la sûreté d'un goéland, c'était Carnahan ; la jeune fille et Piroli, avec leur instinct de créatures nées sur mer, étaient ses aides habiles ; Cray ne cadrait pas dans le tableau.

Bien que bon marin, il était habitué à la vapeur et au pétrole, aux règlements et à la discipline. Ici, tout marchait à l'aise et sans contrainte, sans autre règlement que la nécessité de prendre la barre à tour de rôle. Carnahan était le navigateur.

Traversant le détroit de Gasper, ils laissèrent Banka derrière eux : gouvernant à l'est du récif Céleste, ils dépassèrent l'île de la Direction, et, par la passe d'Apia, avec la côte de Bornéo à tribord, entrèrent dans la mer de Chine en se tenant bien à l'écart des récifs de Laconia. Au bout de plusieurs jours, après avoir subi un terrible grain, ils aperçurent le cap Sampanmangio sous un arc-en-ciel, puis, franchissant le détroit de Balabac, ils virent miroiter devant eux la mer de Soulou.

— Nous y voici ! dit Carnahan.

Il parlait comme s'il les eût amenés dans un endroit connu de lui seul, et non sans quelque raison ; car la mer de Soulou, qui s'étend de Palaouan à Sibouguey et du nord de Bornéo aux Philippines, est peu fréquentée : bien des gens la connaissent, mais bien peu viennent affronter ses vents et ses vagues et braver ses récifs. Elle n'a pas sa pareille au monde, avec sa profondeur moyenne de plus de cent brasses sur une longueur de six cents milles et une largeur de quatre cents, presque complètement entourée d'îles de hauts-fonds et de récifs: Quelques-unes de ces îles sont vastes, comme Mindanao et Palaouan, d'autres minuscules comme les Basilan ou Couyos.

Il n'y a pas lieu de s'étonner si ces parages sont abandonnés autant que possible aux dieux de la mer et aux hommes de cœur intrépide, sauf sur la route suivie par les vapeurs des lignes de Hong-Kong à Port-Darwin et de Manille à l'île de Pâques, qui y entrent par le détroit de Mindoro et en sortent par le détroit de Basilan.

L'*Itang*, après y avoir pénétré, modifia sa route et mit le cap au Sud-Est, incommodé par des vents légers et variables, mais avançant régulièrement vers l'archipel de Soulou, où se trouvait censément l'île en question, île réelle ou enfantée par l'imagination de Carnahan.

En tout cas, l'île du destin : car peut-être ne contenait-elle rien, ou peut-être y trouverait-on l'unique matière sans laquelle la vie matérielle n'est qu'un séjour désolé : l'or !

Chaque mille de ce voyage faisait mieux comprendre à Cray sa situation dans le monde, sans argent et sans moyen d'en gagner. Jamais il ne s'en était rendu compte aussi pleinement qu'à l'heure actuelle, où s'effaçait l'agréable sensation du début.

A Sandabar, il se trouvait à sec, mais de façon ou d'autre, peut-être par suite des indices de la richesse et de l'activité ambiantes, il n'y éprouvait pas d'angoisse : d'un moment à l'autre, un emploi pouvait s'offrir, une voie s'ouvrir devant lui ; il se sentait entouré de chances éventuelles. Mais ici, dans ce petit bateau avec ces étranges compagnons, la mer, le vent et la désolation de cette lumière qui inondait le monde d'un horizon à l'autre semblaient prendre voix et lui demander : « Et après ? »

Certes, sa situation paraissait mauvaise à tous les points de vue, mais il n'en était pas responsable. Il représentait une planche assez solide des épaves de la guerre, de ce grand navire d'affaires qui s'est brisé dans l'ouragan mondial et dont les débris sont partis en dérive jusqu'aux îles du Pacifique et aux Indes Néerlandaises.

Il avait agi de son mieux, mais cela ne changeait rien et sa misère morale se trouvait plutôt accentuée par cette vague éventualité d'une fortune à découvrir. Si cette île représentait un bon atout ! Si ce n'était pas une fausse piste ou une fiction née dans l'imagination de Carnahan ! S'il y avait de l'or, un trésor ou n'importe quoi au monde pouvant se convertir en argent !

Il osait à peine penser maintenant qu'approchait la minute fatale, et pourtant son esprit ne pouvait se détourner de cette idée ni repousser les possibilités d'échec que lui prodiguait le sens commun. Probablement Carnahan ne reconnaîtrait-il plus la caverne si elle existait réellement : s'il la retrouvait, y retrouverait-il le navire, et, dans l'affirmative, celui-ci contiendrait-

il quelque chose de valeur ? Après tout le temps écoulé, la cargaison serait sûrement détériorée ou détruite.

Une seule chose le rassurait un peu, une chose absurde et insignifiante au point de vue du sens commun : la conque de nacre. Ce talisman lui avait fait prendre part à cette expédition et lui avait amené la veine jusqu'à l'heure actuelle. Carnahan y croyait, c'était visible. Pourquoi n'y ajouterait-il pas foi, lui aussi ?

Telles étaient ses pensées le soir où Carnahan déclara qu'ils apercevraient Ashaura le lendemain ; elles lui revinrent à la mémoire à l'aube, lorsqu'en montant sur le pont pour prendre son tour au gouvernail, il distingua l'île à grande distance sous un ciel gris et nuageux.

La jeune fille tenait la barre : Piroli venait de sortir du poste d'équipage et s'accroupissait à l'avant ; Carnahan était encore en bas.

— Est-ce bien ici ? demanda Cray.

— Oui, dit-elle, c'est Ashaura.

Elle lui passa la roue et ajouta :

— Maintenez la route tout droit. D'ici longtemps vous ne verrez pas les récifs, et partout ici nous sommes en eau libre.

Elle s'attarda un moment en silence, les yeux fixés sur la côte.

Piroli s'était à demi retourné et les observait. Son visage éclairé par la lumière grandissante exprimait sa mauvaise humeur.

Depuis le départ de Sandabar, il se tenait à l'écart de Cray : poli et nullement agressif, il ne répondait cependant à aucune de ses avances : une ou deux fois, quand Cray adressait la parole à la jeune fille, Piroli les avait regardés avec la même expression qu'en ce moment. Cray s'apercevait bien que cet homme de bronze éprouvait quelque ressentiment de le voir entrer en rapport avec Maya, mais cela ne l'inquiétait guère : au mépris du blanc pour l'indigène se mêlait une indifférence inspirée par la jeune fille elle-même.

Elle l'avait fasciné au premier abord et le fascinait encore en un certain sens, mais maintenant elle n'exer-

çait presque plus d'attrait féminin sur lui. Son peu d'empressement à son égard, le fait qu'elle était sa camarade de bord et la fille de Carnahan creusaient un abîme entre eux deux.

Néanmoins, c'était une femme, et de toute évidence Piroli la considérait comme telle. Cray tenait la roue depuis dix minutes tout au plus lorsque Carnahan fit son apparition. La jeune fille était descendue et son père, après un regard jeté vers la terre, déclara :

— Je vais gouverner moi-même.

Cray lui céda la roue sans regret, d'autant plus qu'il venait de voir à tribord un jaillissement d'écume provoqué par un écueil submergé.

— Ce n'est pas grave, dit Carnahan en regardant dans la direction indiquée. C'est bel et bien un écueil à tribord et il ne devrait pas y être. J'ai une carte de Van Buren pour tous ces parages, et à part les récifs côtiers que vous apercevrez dans une minute, nous devrions être partout ici en eau profonde. Quelque secousse volcanique a dû soulever une pointe de rocher. C'est ce qui rend la navigation hasardeuse dans ces mers.

Il sifflotait en gouvernant et jetait les yeux de temps à autre dans la direction de l'endroit dangereux. La tache blanche avait disparu, mais quelques oiseaux de mer tournoyaient au-dessus et faisaient de rapides plongeons. C'était évidemment un lieu de rendez-vous pour les poissons.

A mesure qu'ils approchaient, la côte de l'île apparaissait plus distincte. Cray prit les jumelles dans leur étui pendu au mât et aperçut nettement les arbres, les falaises et la ligne blanche des récifs.

L'intérieur semblait très boisé et, dans les intervalles entre les falaises vers le sud, les arbres descendaient jusqu'au bord de l'eau. Sur les murailles de basalte, hautes de deux ou trois cents pieds, se détachaient des points blancs en mouvement, des oiseaux de mer, et des taches sombres de place en place indiquaient les cavernes.

Le vent fraîchit à mesure que s'avançait la journée et l'*Itang* donna de la bande. Bientôt, aux craquements

du mât et des poulies et au sifflement de la vague de proue, se mêlèrent les cris des goélands qui survolaient les récifs.

Au nord, au sud, les récifs, partout les récifs, sans le moindre indice de brèche. Rien d'étonnant si les navires passaient à bonne distance.

Cependant, de plus près, des ouvertures se montrèrent.

— Il existe trois passes, dit Carnahan, et je prends celle du milieu ; elle a six brasses de profondeur à marée basse, mais pas plus de trente pieds de largeur. Quand on entre là dedans, je vous le déclare, c'est comme si on mettait sa tête dans la gueule d'un requin.

Il sembla à Cray que les récifs se refermaient sur eux. A leur approche, les goélands s'envolèrent et un oiseau de proie gigantesque plana au-dessus du mât en les hélant d'un cri monotone : « Han ! Han ! Han ! »

La jeune fille monta sur le pont et rejoignit Piroli près de l'ancre pendant qu'ils franchissaient la passe et que l'arrière du bateau se soulevait à la houle. En sûreté à l'intérieur et privé de vent, l'*Itang* glissa majestueusement sur la surface glacée du lagon et jeta l'ancre par quinze brasses à deux encâblures du rivage.

Le grondement de la chaîne d'ancre se répercuta en écho sur les falaises et dans les bois.

L'endroit étrange, lointain et solitaire, proclamait sa désolation. Aucun navire ne venait ici, aucun n'avait besoin d'accoster une île où rien ne pouvait tenter ni patron ni propriétaire.

La mer lavait la base des falaises basaltiques ; vers le sud, où elles s'interrompaient, la forêt descendait regarder la mer par-dessus une grève de galets. D'énormes arbres se dressaient, d'espèce inconnue, quelques-uns analogues à des séquoias ; des palmes frissonnaient au vent qui venait de tourner et soufflait en plein du sud. Par endroits, des lianes aux tiges serpentines et couvertes de fleurs laissaient entrevoir dans la pénombre leurs torsades et spirales suspendues de branche en branche.

A peine l'*Itang* avait-il présenté son avant à la marée que le brouillard gris se dissipa dans l'est, cédant la

place au plein soleil et à la chaude humidité des tropiques.

Piroli descendit s'occuper du déjeuner et Cray se tourna vers Carnahan :

— Et ces oiseaux ? demanda-t-il.

— Quels oiseaux ?

— Vous parliez d'oiseaux dont les cris ressemblent à des sanglots de femmes.

— Oh ! ceux-là ! dit Carnahan avec un sourire bizarre, ils ne sont pas encore venus ; peut-être sont-ils encore à la pêche ; mais soyez tranquille, vous en aurez assez de les entendre d'ici notre départ. En tout cas, nous voici arrivés, et nous avons fait une traversée rapide, sans calmes plats, ni vents debout, ni mauvais temps. Il me semble que cette conque travaille à merveille. Vous l'avez toujours, hein ?

— Oui, dit Cray, portant la main à sa poche. Mais je crois que nous devons remercier vos talents de navigateur plutôt que mon coquillage.

Carnahan ne répondit pas tout de suite. Le compliment ne semblait pas lui plaire. Puis il déclara :

— Il ne faut jamais médire d'une mascotte : il faut aider ses vertus en y ajoutant foi. Si vous n'y croyez pas, j'y crois, et cela rétablira peut-être l'équilibre. Mais c'est une double sottise de la porter sur vous si vous n'y croyez pas.

— Ma foi, fit Cray, si vous estimez que je gâte les qualités du talisman et si vous y croyez plus que moi, pourquoi ne pas le porter vous-même ? Vous pouvez le prendre.

Mais l'autre hocha la tête :

— Il ne servirait à rien. Je l'ai jeté et vous l'avez ramassé ; j'estime qu'il nous portera bonheur lors même que vous n'y croyez pas. Descendons déjeuner.

CHAPITRE X

DANS LE NOIR

Il était dix heures quand ils descendirent le youyou et s'éloignèrent, laissant à Piroli la garde du bateau.

Le ciel s'était débarbouillé du brouillard et des nuages. Sous un soleil ardent, la mer bleue de Soulou s'étendait par delà les récifs, vierge de toute voile, à peine ridée par une brise légère.

Aux yeux de Cray, l'expédition atteignait en ce moment son point culminant. La fortune les regardait de là-haut, en équilibre sur la falaise, prête à s'envoler avec leurs espérances ou leur faciliter, tout le reste de la vie, à remplir leurs poches d'or ou leurs esprits de déception.

Debout dans le canot, tandis que Carnahan lui passait des grosses lampes à acétylène, une hache, une scie et un rouleau de corde, il supputait les chances de réussite ou d'insuccès. Le navire pouvait ne plus être là ; s'il y était, peut-être ne possédait-il de valeur que comme curiosité ; ses craintes se résumaient à cette alternative, et, chose curieuse, l'hypothèse la plus vraisemblable l'inquiétait moins que l'autre.

Il était très probable, si Carnahan n'était un menteur ou un dément, que le navire se trouvait là ; mais on n'y découvrirait certainement pas quelque chose de fameux. La cargaison devait être détruite, à moins qu'une partie n'en fût impérissable.

De l'or ? Qui pourrait l'indiquer ? Rien, sans doute. Et Cray redoutait moins cette éventualité que l'absence du navire. Dans quelques minutes, il saurait à quoi s'en tenir. Maya prit l'aviron d'arrière, Cray celui d'avant et Carnahan le gouvernail.

La jeune fille semblait indifférente. Déjà venue en cet endroit, elle n'attachait vraisemblablement aucune importance au trésor. C'était un des jeux de hasard de

Carnahan, voilà tout ; bien d'autres lubies de son père avaient sans doute réclamé son aide ou provoqué sa souffrance : mais le flegme de Maya donnait à penser que bien peu, sinon aucun, n'avaient apporté aux joueurs autre chose qu'une pénible besogne.

Ils approchèrent des falaises et les longèrent de près dans la direction du Nord.

Ces vastes surfaces de pierre ne ressemblaient à rien de ce qu'avait pu voir Cray. A la différence des autres roches, le balsalte présente les indices d'un dessein préconçu. Quel constructeur gigantesque, à l'aurore des temps, avait espacé et rangé ces remparts blanchis à la base par l'écume des vagues et plus haut par la fiente des oiseaux, puis essayé sa main novice à couronner ces bastions de tourelles et de créneaux démantelés par la tempête au cours des siècles ?

Le bruit de leurs avirons se répercutait sur ces murailles : ils passèrent devant une grotte à motié submergée, puis devant une autre entre-bâillée au-dessus des plus hautes marches, et enfin s'ouvrit devant eux — Cray comprit sur-le-champ qu'ils arrivaient à leur destination — une vaste caverne semblable à la porte d'une cathédrale de géants, contre les piliers de laquelle l'eau verte se soulevait et s'abaissait doucement avant d'entrer se perdre dans la pénombre.

En passant de la lumière du jour à cet antre de mystère, on croyait pénétrer dans un nouveau monde. Le rebord de rocher que Carnahan comparait à un quai leur apparut très nettement à tribord, mais après quelques coups d'aviron le crépuscule l'avala et ils se trouvèrent dans une obscurité où ils ne distinguaient plus rien que l'entrée de la grotte, pareille à une vague fenêtre garnie de vitres bleues.

Alors s'éleva la voix de Carnahan :

— C'est bien comme cela : rentrez les avirons et laissez courir le canot sur son erre.

A peine les échos avaient-ils répété cet ordre qu'une lueur jaillit. Il venait d'allumer la lampe à acétylène.

L'éclatement d'une bombe n'eût pas produit plus d'effet. Des chauves-souris s'élancèrent par centaines de la voûte et des parois, poussant d'aigres criailleries,

tournoyant et zigzaguant, éventant l'air en tous sens, en danger incessant de collision avec les visiteurs qu'elles effleuraient presque de leurs ailes.

Mais au bout d'une seconde Cray n'y pensa plus. Le navire était là. Tout près d'eux se dressait sa haute poupe : elle portait des traces de sculptures, une lanterne d'arrière ou plutôt sa carcasse, les vitres étant brisées ; au-dessus, une rambarde en bois et, plus haut, les mâts et des vestiges de gréement s'esquissaient dans l'ombre.

Sur les flancs de la nef blottie contre le quai se déroulaient des rubans d'algues de six pieds de long, car la mer était basse.

Elle avait dû s'encastrer là comme un rocher, crevée probablement au-dessous de la ligne de flottaison, immobilisée depuis des années et des années, tandis que les marées montaient et descendaient le long de ses flancs.

— Voilà l'épave, dit Carnahan.

L'écho de la voix résonna parmi les battements d'ailes et les cris aigus des chauves-souris ; dans leur ruée éperdue elles se heurtaient parfois au mât du navire invisible qui depuis si longtemps leur tenait compagnie. Il éleva la lampe et la promena de côté et d'autre. A peine restait-il du gouvernail quelques pièces de bois retenues par les aiguillots. Les fenêtres du gaillard d'arrière apparurent, évidemment vitrées ; mais le verre rongé et encrassé par l'air salin ne reflétait plus la lumière. Oui, c'était un navire d'une autre époque : ces moulures et sculptures, ces fenêtres du gaillard d'arrière, ces lanternes et ces rambardes en bois, tout cela appartenait au passé.

La jeune fille venait de saisir la gaffe et de repousser le canot que la légère ondulation avait presque amené en contact avec ce bordage couvert d'algues. Cray donna un coup de rame pour l'aider. A parler franc, il n'eût pas été fâché de s'en éloigner pour tout de bon et de quitter l'endroit, car de ce vaisseau d'ombre, de ce fantôme révélé de façon soudaine se dégageait je ne sais quelle influence dramatique qui lui donnait envie de s'en écarter comme du bord d'un précipice.

Mais Carnahan n'avait pas l'intention de s'en aller. Il dirigea le canot vers la paroi de rocher et chercha quelque chose en s'aidant de sa lampe. C'était un anneau d'amarrage énorme et couvert de rouille, près duquel Cray aperçut quelques marches grossièrement taillées conduisant au rebord. Carnahan avait probablement oublié de faire mention de cet anneau et de cet escalier : ils étaient là pourtant, témoignant que dans le passé cette caverne servait de havre secret.

Après avoir amarré le bateau, il éclaira les autres pendant qu'ils montaient les marches, puis les suivit la lampe à la main. Les chauves-souris ne piaillaient plus, réfugiées sans doute dans les profondeurs les plus sombres de la caverne.

Quand ils s'arrêtèrent un moment au haut de l'escalier, ils n'entendaient plus rien qu'un léger clapotis du flot sur les algues collées au basalte, bruit analogue à celui d'un chien qui se lècherait doucement les poils.

La marée montait.

CHAPITRE XI

LE NAVIRE

Du point où ils se trouvaient, le vaisseau-fantôme étageait par le travers la rangée de ses ponts depuis la poupe surélevée jusqu'au beaupré poignardant l'ombre, avec ses mâts toujours debout, divers agrès et le feston funèbre d'une voile suspendue à sa vergue de misaine.

Presque toutes les rambardes manquaient sur ce flanc tribord, collé si étroitement au rocher qu'il y semblait retenu par des mortaises.

A part l'absence de bornes et de câbles, on aurait dit un navire à quai, mais si près qu'il n'y avait pas besoin de passerelle pour monter sur le pont.

Maya avait pris la lampe pendant que les deux hommes s'y aventuraient. Aucun obstacle ne les en empê-

chait : un ou deux balustres restaient debout ; mais du côté bâbord et sur le couronnement, la rampe demeurait presque au complet, bien que probablement pourrie.

Carnahan n'avait donné du pont qu'une description sommaire. En voici à peu près la disposition : du pont principal et en arrière du grand mât, trois ou quatre marches aboutissaient à un court gaillard d'arrière menant à une poupe surélevée : le rouf d'arrière, formé par cette poupe, se trouvait juste à l'arrière du mât d'artimon, avec une seule porte du côté bâbord, arrangement borgne que nécessitait la proximité du mât.

Cette porte, comme l'avait dit Carnahan, était obstruée par une vergue tombée là et coincée entre le mât et le devant du rouf d'arrière ; trop lourde pour être soulevée, il faudrait la scier pour enfoncer la porte.

A l'avant du mât on voyait la roue du gouvernail et l'habitacle.

Or, pour un archéologue de marine, cette roue permettait de déterminer, vaguement tout au moins, l'époque de construction du navire, l'usage de la roue du gouvernail s'étant introduit entre 1703 et 1747.

Carnahan, cependant, ne se souciait guère de ce détail. Il les précéda sur le pont principal et les mena à l'écoutille, puis les conduisit au gaillard d'avant.

Là gisait un chaos de cordes tombées et pourries, d'espars brisés, de poutrelles (vestiges d'un canot, apparemment) et de barils, entre lesquels bâillait comme une bouche d'ombre l'ouverture du panneau d'avant.

Ici également avait dû se dresser un rouf, la cambuse peut-être, mais quelque désastre l'avait démolie. Carnahan en montra les débris, puis leur indiqua l'ouverture du panneau.

— Je ne suis pas descendu là dedans, dit-il. Sans doute n'y a-t-il rien à trouver que du vieux fardage laissé là par l'équipage ; néanmoins, nous ferons bien d'y jeter un coup d'œil, le temps ne nous manque pas, et il n'y a rien de tel que de faire les choses minutieusement.

Il tint la lampe au-dessus de l'ouverture, et une échelle apparut. Lumière en main, il descendit, et les autres le suivirent.

C'était un vrai gaillard d'avant du XVIIIe siècle. Sur les flancs du navire on apercevait la charpente à nu. Sous leurs pieds, le plancher craquait par endroits, et la lampe leur en montra la cause : de menus ossements et des squelettes de rats.

Ces rongeurs étaient morts de faim peut-être, ou plus probablement d'une épidémie, car ils auraient pu quitter le navire par le rebord, bien que, comme le fit remarquer Carnahan, en balançant la lampe de-ci, de-là, au-dessus de leurs têtes, le rebord les eût seulement conduits à la face extérieure de la falaise. Mais ils ne s'arrêtèrent pas à spéculer sur cette éventualité, car le gaillard d'avant contenait des objets plus importants.

Evidemment, des hamacs avaient été suspendus pour l'équipage, car ils aperçurent des bouts de coton pourri accrochés encore aux taquets : un coutelas et un reste de courroie gisaient sur le plancher au-dessous d'un des hamacs, et à une poutre était suspendu un crucifix d'ivoire.

Divers autres objets avaient été abandonnés par l'équipage, mais aucun de valeur ni d'intérêt, et ils ne trouvèrent nulle part la moindre trace d'écriture ni indication du nom du navire.

Ils montèrent sur le pont. Deux endroits seulement restaient à explorer, la cale et la superstructure d'arrière qui, peut-être, communiquait avec un salon, mais que Carnahan en doutait, vu l'absence de châssis.

Cette visite leur prendrait peut-être plusieurs journées, étant donné le travail à faire et les difficultés dues à un éclairage défectueux ; et Carnahan décréta qu'ayant commencé par le gaillard d'avant, ils continueraient vers l'arrière en explorant d'abord la cale.

— Il n'y a rien de tel que la méthode, dit-il.

CHAPITRE XII

LA CALE

Eclairé par Maya et aidé par Cray, Carnahan s'attaqua à la barre de fer qui retenait le panneau. Si jadis un prélart le recouvrait, il n'en restait aucune trace. Mais Cray, agenouillé près de Carnahan, ne tarda pas à découvrir qu'il n'y avait jamais eu de prélart, au cours du dernier voyage tout au moins.

— Tenez, regardez, dit-il en indiquant l'endroit où sa main, appuyée un instant, venait de produire une dépression grande comme une pièce de cinq shillings. Le couvercle est percé.

Une pousse de champignons et une couche de fiente d'oiseaux avaient formé une croûte sur le panneau criblé de trous : le fait s'avéra au bout de quelques minutes d'exploration avec une lame de couteau.

— C'est plutôt une écumoire qu'un couvercle de panneau, fit Carnahan.

— Je partage cet avis, dit Cray, et me demande pourquoi, diantre ! il en est ainsi. Quelle espèce de cargaison peut-il y avoir là dedans ?

— Dieu le sait ! Mais nous le verrons bientôt.

La pointe du couteau venait de lui montrer que le panneau était non seulement percé, mais pourri.

Pourquoi s'inquiéter de la barre de fer ?

Il pria Maya de lui apporter la hache, et Cray prit la lampe.

Les échos de la caverne répercutèrent les coups, mais faiblement, car le bois moisi volait en éclats. Ils s'attaquaient moins à du bois qu'à une pourriture séculaire, et aux oreilles de Cray, parfois très sensitif, ce bruit semblait sinistre et de mauvais augure.

Dix minutes de travail suffirent à dégager l'ouverture. Quelques fragments du panneau étaient tombés dans la cale et d'autres avaient volé sur le pont, et maintenant

Carnahan, agenouillé et tenant la lampe, se penchait pour voir.

Une échelle conduisait au pont inférieur, et les premiers barreaux en étaient visibles à la clarté de la lampe. Pour voir plus bas, il aurait fallu suspendre celle-ci au bout d'une corde. Carnahan préféra descendre lui-même.

Cray le suivit, mais Maya demeura sur le pont. Longtemps après, quand s'évanouiraient le silence et l'indifférence qui régnaient entre eux et qu'ils causeraient de cet épisode, elle lui avouerait que quelque chose l'avait retenue de descendre.

— Une mauvaise influence montait de là dedans et me repoussait, dirait-elle. Il me semblait entendre et voir des monstres, mais maintenant tout cela n'est qu'un rêve dont je me souviens à peine.

Elle resta donc sur le pont pendant que les autres inspectaient l'intérieur de ce navire dont le genre de commerce avait dû être bien étrange. Ici, l'on ne voyait pas comme dans le gaillard d'avant la charpente du navire à nu : un revêtement le cachait, recouvert lui-même de draperies de velours jadis somptueuses, mais maintenant piquées et rongées par les rats.

De larges couchettes en forme de divans couraient de chaque côté de l'avant à l'arrière. A l'avant du panneau était suspendue une lampe de métal à cinq pointes et cinq autres, accrochées à des appliques à bâbord et tribord, montraient que cette salle avait dû être, sinon gaie du moins brillamment éclairée.

— Le diable emporte ce lumignon ! s'écria Carnahan d'une voix épaisse et dénonçant une colère contenue. Il nous faudrait une lampe à arc électrique pour bien voir tout ceci.

Il projetait de part et d'autre les rayons de la lampe sur les ossements épars sur les divans et, comme dans le gaillard d'avant, à même le plancher.

Mais ceux-ci n'étaient pas des os de rats. La clarté tombait sur des squelettes humains tout entiers, dont l'intégralité et l'attitude démontraient que depuis tant d'années écoulées le navire n'avait pas bougé ni roulé.

Les uns gisaient sur le dos, les autres sur le côté, d'autres encore la face en dessous ; mais aucun n'était

dérangé et rien n'indiquait chez aucun la lutte pour la vie ni des contorsions antérieures à la mort.

Cet ordre si parfait dans un endroit où avait dû certainement se produire du désordre était précisément ce qui rendait ce spectacle si troublant.

— Pour l'amour de Dieu, remontons sur le pont ! dit Cray. Rien à faire ici, en tout cas, jusqu'à ce que nous y voyions plus clair.

Carnahan venait de ramasser un objet parmi les débris couvrant le plancher. C'était une pantoufle de femme, rongée par les rats et ornée d'une boucle de bronze.

— Attendez une minute, fit-il.

Il se mit à passer en revue les squelettes, allant de l'un à l'autre, se penchant sur eux et les palpant.

Enfin, il se redressa, promena une dernière fois la lumière tout autour de lui et revint à l'échelle. Cray le suivit sur le pont et ils virent Maya qui, sortie du navire, se tenait sur le rebord de pierre.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

Ce fut Cray qui lui répondit :

— Je suis content que vous ne soyez pas descendue. Il n'y a là dedans que des ossements humains et c'est un triste spectacle qui vous a été épargné.

Elle le regarda. Bien que la zone lumineuse n'atteignît pas sa figure, le reflet suffit à lui faire entrevoir le regard qu'elle lui jeta. Il put y lire sa surprise de constater qu'il avait pensé à elle. Carnahan demeurait là, absolument indifférent. Un pied posé sur le rebord de pierre, il semblait se demander s'il devait continuer immédiatement ses recherches ou retourner à l'*Itang* avec les autres.

Enfin, il déclara :

— Il ne nous reste plus que l'intérieur de ce rouf à visiter. Ce sera toute une affaire d'enlever cette vergue de devant la porte : il nous faudra l'aide de Piroli, et toi, Maya, tu pourras garder l'*Itang*. Retournons-y maintenant ; demain, nous entreprendrons cette grosse besogne.

Il les précéda sur le rebord jusqu'aux marches.

Le soleil faillit les aveugler au sortir de la caverne et,

pendant qu'ils ramaient, Carnahan, assis à l'arrière, paraissait plongé dans ses réflexions.

Cray se sentit déprimé. La sombre tristesse de l'endroit qu'ils venaient de quitter semblait s'attacher à lui, et il reconnaissait l'insuccès, jusqu'ici évident, de l'aventure.

CHAPITRE XIII

LES OISEAUX SE FONT ENTENDRE

Piroli les attendait quand le canot se rangea le long du bord.

Carnahan, monté sur le pont à la suite de Cray, prit celui-ci par le bras.

— Descendons une minute, dit-il.

Dans la cabine, il se mit à rouler une cigarette.

— Eh bien ! voilà un drôle d'intermède. Qu'en dites-vous ?

— Je partage entièrement votre avis.

— Etrange cargaison, hein ? Avez-vous remarqué quelque particularité au sujet de ces ossements ?

— Aucune.

— Je vais vous en dire une. Je ne suis pas docteur, mais j'ai étudié l'anatomie humaine au point de vue des beaux-arts. Tous ces squelettes proviennent de femmes.

— De femmes ! Comment le savez-vous ?

— Si vous aviez ouvert un manuel élémentaire d'anatomie, vous ne poseriez pas cette question. C'est un fait. Maintenant, représentez-vous cette cale ; rappelez-vous son ameublement ; songez à ce panneau percé de trous pour donner de l'air et de la lumière, et il devait aussi y avoir des hublots, je suppose, mais ils ont été aveuglés par les plaules marines. Enfin, pensez à ces lampes.

« Ce devait être une cargaison de femmes esclaves qu'on emmenait je ne sais où, peut-être aussi — l'idée me vient à l'instant — le harem d'un sultan de Soulou.

Voilà quelque temps, j'ai mis le nez dans l'histoire de ce pays, un vieux bouquin ramassé dans le bar de l'hôtel Ching-Sous à Macao. Il n'était question que de Soulou et des Espagnols toujours en guerre avec le sultan. Un de ces sultans vendit les cavernes à nids d'oiseaux de Bornéo aux Hollandais, je crois. En tout cas, ces potentats étaient aussi riches que Rockefeller.

Il alluma une cigarette et souffla un nuage de fumée qu'il contempla un instant, puis continua :

Ce navire peut avoir été un transport de femmes esclaves, ou bien encore ce que nous appelons maintenant un yacht de plaisance. Peut-être aussi un navire équipé en grande hâte pour un gros personnage qui voulait s'enfuir et emmener son harem avec lui.

« Sans doute fut-il forcé de venir là pour se mettre à l'abri, qui sait ? De toute façon, il me semble qu'en pénétrant dans ce rouf d'arrière nous pourrions y trouver quelque chose qui en vaille la peine. Le grand seigneur a dû transporter et dissimuler ses objets de valeur, et c'est là la cachette la plus probable.

— Un instant, dit Cray. Admettons l'existence d'un homme, comme vous dites. Eh bien ! en abandonnant son bateau, n'aurait-il pas emporté toutes ses richesses ?

— Voici comment je vois la chose. S'il avait abandonné son navire, aurait-il laissé ses femmes enfermées pour mourir de faim ? C'est possible, mais il me semble beaucoup plus vraisemblable qu'il dut être tué, en surprise, par les hommes de son équipage, car *eux* n'ont pas laissé de reliques : vous avez dû remarquer que le gaillard d'avant est assez bien nettoyé. Nous n'avons même pas trouvé un couteau à gaine oublié par quelque matelot espagnol, sans parler d'un anneau d'oreille. Non, vous pouvez m'en croire : l'équipage a quitté le navire de son plein gré et en toute liberté ; les matelots ont emporté leurs sacs, ce qui indique une mutinerie, un pillage et peut-être un meurtre.

– Après tout, c'est possible, admit Cray.

Il suivait le raisonnement de l'autre et en comprenait le bien-fondé, mais cela le laissait froid. Si le possesseur de ce navire, sultan, marchand, prince ou quel qu'il pût être, avait succombé au cours d'une mutinerie, où les

menait cette hypothèse ? Les révoltés n'auraient-ils pas emporté les objets précieux s'il y en avait à bord ?

Il exprima sa pensée :

— Vous avez raison, répondit Carnahan, si la mutinerie avait pour but le pillage et si les mutins connaissaient la cachette, mais les mutineries peuvent avoir d'autres causes que le désir du pillage.

Cray le reconnut. Assis, le menton entre les mains, et tout en suivant le raisonnement de Carnahan, il ne pouvait chasser de son esprit le spectacle de cette cale convertie en un salon macabre et tenu par la Mort.

Elles avaient dû mourir de faim et de soif, ces pauvres créatures enfermées comme des souris dans une souricière. Il formula cette idée.

— Sûrement, dit Carnahan.

La chose ne semblait pas l'affecter le moins du monde, et, à cette minute précise, Cray ressentit tout à coup et pour la première fois, un vague dégoût de son compagnon.

Son esprit demeurait bouleversé de ce qu'il venait de voir, et ce fait, autant que l'indifférence de Carnahan, contribuait sans doute à cette répugnance soudaine.

Il n'avait jamais éprouvé d'affinité mentale avec Carnahan : cet artiste devenu marin et presque indigène passait un peu sa compréhension ; mais sa répulsion actuelle, qui, d'ailleurs, ne dura guère, l'étonna pour sa nouveauté.

Carnahan poursuivit, après une pause :

— Eh bien ! le bateau est là, et demain ou après-demain ce jeu de pile ou face nous dira si nous sommes des hommes ou des rats, et peut-être moins encore. Peut-être cela ne vaut-il pas mieux que trente-cinq contre un à la roulette quand la veine vous favorise. Vous portez toujours la conque sur vous ?

— Oui, dit Cray.

La superstition de l'autre aurait pu le divertir sans cette tristesse cramponnée à son esprit, car lui-même n'en était pas exempt.

Le vent venait d'expirer et la chaleur de croître ; par delà les récifs, la mer de Soulou s'étendait comme une étoffe de satin : les récifs même chantaient à peine, les

goélands et autres oiseaux de mer avaient perdu la voix, oppressés par la chaleur et le calme général. La grosse boule d'or du soleil s'enfonça ce soir-là dans un bain d'or en fusion dont le reflet emplissait le ciel entier ; puis, comme l'aile d'un oiseau noir, la nuit, traversant l'espace, transforma tout cet or en un clair semis d'étoiles argenté.

Carnahan s'était couché. Piroli s'occupait en bas et Cray se trouvait sur le pont seul avec la jeune fille. Il était debout près du bordage et elle s'approcha. C'était la première fois qu'elle le recherchait de sa propre initiative ; maintenant près de lui, elle regardait la terre sans mot dire, attirée là par le désir de causer.

Il le comprit et garda quelque temps le silence. Ce fut elle qui le questionna :

— Vous venez de loin ? demanda-t-elle.

Ainsi Carnahan n'avait jamais parlé de lui avec elle, ni même dit qu'il venait d'Angleterre.

— Oui, de très loin... Je viens de l'autre côté du monde.

Ils bavardèrent quelques minutes, échangeant des remarques insignifiantes sur l'ancrage actuel et le temps probable pour le lendemain ; puis elle gagna l'avant, et Cray, en la regardant, s'aperçut qu'il s'intéressait, sur l'*Itang*, à quelque chose de nouveau.

Cette nouvelle phase datait sans doute de la veille, lorsque sur le rebord de pierre il avait adressé à Maya quelques paroles au sujet de la cale du mystérieux navire. Elle ne représentait plus pour lui une étrangère.

Son indifférence absolue envers lui, les incidents du voyage et l'importance absorbante du but à atteindre conspiraient jusqu'ici à la repousser au second plan. Hier encore, elle lui paraissait aussi dénuée d'intérêt que Piroli et — chose prodigieuse ! — une légère avance de sa part à elle venait de tout changer.

Il la regardait maintenant sous la clarté des étoiles : à demi penché, elle semblait s'occuper à quelque détail de l'amarrage de l'ancre, puis soudain elle se releva.

Un appel venait de passer sur l'eau, un cri humain, une voix de femme pleurant et se lamentant quelque part sur la falaise ou dans les bois situés vers le Sud. Une

autre voix lui répondit des falaises du Nord, du côté où se trouvait la grande caverne.

Il comprit tout de suite que ces cris provenaient des oiseaux dont Carnahan avait parlé.

La jeune fille revint du bout du pont et s'arrêta près de lui.

— Des oiseaux ? demanda-t-il.

Elle fit un signe affirmatif, puis montra du doigt les falaises du Nord, au-dessus desquelles semblait flotter quelque chose comme une graine de chardon ou un grand oiseau blanc s'abandonnant au vent, sauf qu'il ne faisait pas de vent ; c'est à peine si une brise imperceptible soufflait du Midi. L'oiseau plongea vers l'eau et disparut à leurs yeux dans l'ombre de la falaise, tandis que vers le Sud d'autres formes blanches tournoyaient, s'abattaient et remontaient, poussant des sanglots brusquement interrompus, se profilant un instant pour s'évanouir aussitôt dans la nuit silencieuse et criblée d'étoiles.

Jamais il n'avait entendu des voix d'oiseaux pareilles, si parfaitement humaines, à tel point débordantes de désespoir tragique. Rien d'étonnant si Malais et Chinois croyaient l'endroit hanté et passaient à distance.

Cray regarda un moment vers le Sud puis se retourna. La jeune fille était descendue sans bruit.

Ces voix supra-terrestres l'effrayaient-elle, bien qu'elle ne les entendît pas pour la première fois ? Peut-être.

Les lamentations et la blancheur de ces mystérieux oiseaux produisaient sur lui-même une impression jamais éprouvée antérieurement.

Il attendait aux aguets, et les cris recommencèrent, venant du nord cette fois. Une touffe blanche se profila sur la falaise et s'évanouit parmi les étoiles ; puis elle reparut plus près, plongeant obliquement pour traverser le lagon.

Elle se dirigeait vers l'*Itang*. Il distinguait le mouvement de ses ailes Puis elle vola en décrivant une courbe, les ailes étendues.

Piroli venait de sortir par le panneau et regardait l'oiseau, une main appuyée au mât. En voyant appro-

cher cette créature ailée, il replongea dans l'intérieur du navire.

Elle passa à une demi-encâblure puis s'éloigna sur l'autre arc de sa courbe, se montrant ainsi sous toutes ses faces. C'était un oiseau aussi lourd qu'un hibou, dont il possédait également l'essor silencieux, mais différent de tous les oiseaux que Cray eût jamais vus : un oiseau qui donnait l'impression d'un fantôme.

Il descendit se coucher. Dans des eaux comme celles-si, l'*Itang* se dispensait de vigie et se passait même de fanal, se conformant aux habitudes des mouettes et pétrels.

CHAPITRE XIV

LE ROUF ARRIÈRE

Le lendemain matin, Cray ne souffla mot des oiseaux. A vrai dire, il ne se souciait pas d'en parler. Il en conservait une impression rien de moins qu'agréable. Pas plus superstitieux ni sensitif que la moyenne des gens, plutôt même un peu esprit fort, il s'était senti aussi affecté que la jeune fille et Piroli par ces créatures, aussi innocentes sans doute que cette Mère-de-la-lune qui remplit de ses cris les forêts de l'Amazone.

D'ailleurs, la besogne les attendait : aujourd'hui ou demain, au plus tard, ils sauraient si l'expédition valait la peine d'être entreprise.

Le déjeuner terminé, Carnahan et les autres se préparaient à lancer le canot lorsque Cray, se souvenant d'avoir oublié sa blague à tabac dans la cabine, descendit la chercher.

Piroli avait enlevé les ustensiles du déjeuner. Sur le plancher, juste au-dessous d'un petit placard fermé à clé où Carnahan tenait le journal de bord et quelques bibelots personnels, gisait un papier plié et couvert d'écriture.

Cray le ramassa négligemment et y jeta un coup

d'œil. L'écriture paraissait petite et très lisible. Oubliant qu'il commettait peut-être une indiscrétion, il se mit à lire.

Les premiers mots le fascinèrent et l'obligèrent à poursuivre :

« Le vaisseau est échoué dans une des cavernes de l'île Ashaura. — Suivaient la longitude et la latitude. — Il appartenait au sultan : quand l'équipage l'eut amené là, après s'être mutiné à l'instigation de Fernandez et s'être débarrassé du maître d'équipage ainsi que du subrécargue Abou Beck, les prahous de guerre du sultan furent signalés au nord-est, et les mutinés pris de panique quittèrent le navire sans avoir touché à sa précieuse cargaison, sachant que le pal était le mode de punition favori du sultan. La nuit tombait, ils échappèrent aux prahous et voguaient vers le Sud lorsqu'un gros orage les surprit qui détruisit leurs bateaux, si bien qu'un seul marin survécut, nommé Perrira, jouvenceau de dix-huit ans qui, lassé de l'affaire, n'en souffla mot, mais s'engagea comme matelot sur les navires hollandais et rendit l'âme à Macassar à l'âge de quatre-vingt ans. Toutefois, avant d'expirer, il raconta les faits à un certain Ahrens, matelot venant de Bencoulen, et lui communiqua de sa bouche la latitude et la longitude. Ce fut Ahrens qui me renseigna. L'histoire est curieuse, mais inutile après tant d'années, et il serait mal avisé de mettre de l'argent dans une... »

Le manuscrit s'arrêtait là. Cette feuille avait été évidemment arraché d'un calepin.

Cray la plia, la mit dans sa poche et monta sur le pont.

Ce fragment d'écriture avait sans aucun doute lancé Carnahan dans cette affaire.

Pourquoi mentait-il, en disant qu'il avait découvert la caverne par hasard ?

Il se rappelait l'hypothèse émise par Carnahan au sujet du sultan : elle se basait certainement sur ce bout de papier. Rien de mieux, mais pourquoi ne pas le dire ?

Le seul motif possible ou du moins plausible, c'est qu'il avait dû entrer en possession de ce document par

quelque moyen qu'il ne se souciait pas de faire connaître. Avait-il commis un crime ?

En regardant Carnahan assis à l'arrière du canot, son éternelle cigarette aux lèvres, Cray sentit revenir l'aversion provoquée la veille par la dureté de cœur de son compagnon.

Cette tête originale, cette tête d'artiste ou de modèle d'artiste, que contenait-elle en fait de morale ou d'immoralité ?

Question importante, grosse de conséquences pour plus tard, mais que l'avenir seul pouvait résoudre.

L'affaire prenait une tournure déplaisante, bien que compensée par des relations plus amicales entre la jeune fille et lui. En tout cas, Cray prit la résolution de ne point parler de ce papier, que la Providence lui envoyait peut-être pour le mettre sur ses gardes.

Quand ils plongèrent dans l'obscurité de la caverne et allumèrent la lampe, les chauves-souris recommencèrent leur sarabande de la veille, remplissant les airs de leur agitation et de leur odeur fade, puis allant se blottir au plus profond de la nuit.

Aujourd'hui Carnahan avait apporté deux lampes. Il les fixa de façon à bien éclairer le rouf d'arrière et la vergue en travers de la porte.

Cette vergue tombée en diagonale semblait à première vue difficile à couper ; mais la hache, aiguisée avec soin par Piroli et maniée par Carnahan, eut bientôt raison de l'obstacle. Le bois, rendu spongieux jusqu'aux deux tiers de son épaisseur, fut réduit en fragments au bout de dix minutes. Carnahan repoussa du pied les débris, puis s'attaqua à la porte et s'aperçut qu'elle était simplement fermée au loquet. Un coup de pied la fit tourner sur ses gonds, et un instant après la lampe éclaira ce corps de garde de l'arrière : des fenêtres de poupe, des couchettes de chaque côté, une lampe suspendue à une chaîne, au fond une table portant des bouteilles, deux verres en forme de tulipe debout et un autre brisé, plus un lourd pistolet et une petite corne à poudre.

Au-dessus de la table, entre les deux fenêtres, était suspendue une longue-vue d'ancien modèle : au-dessous,

un râtelier contenait des papiers roulés, évidemment des cartes marines.

Au milieu du parquet veillait le squelette d'un chien.

Il n'y avait pas à se tromper sur la nature ni la position de ces ossements.

Ici, jadis un chien avait été mis de garde, un molosse, à en juger par la dimension de ses os. Les os iliaques gisaient à plat, mais les côtes demeuraient en cerceau ; le crâne reposait entre les os des pattes écartées.

On revoyait la bête allongée, le museau entre les pattes, veillant, attendant, gardant cette chambre où il n'y avait personne et dont le maître ne reviendrait jamais.

Carnahan, debout, une lampe à la main, promenait les yeux de côté et d'autre, et ne trouvait partout que vide et désappointement.

L'endroit proclamait aussi clairement qu'en paroles : « Il n'y a rien ici, il n'y a jamais rien eu qu'un ou deux pouilleux d'Espagnols incapables de garder le commandement de ce navire, bons à rien autre qu'aux feux d'artifices et fandangos... Quant au trésor, cherche-le ! »

— Au diable ! dit Carnahan en donnant au squelette du chien un coup de pied qui en dispersa les os de droite et de gauche ; puis, approchant de la table, il saisit un des verres en forme de tulipe et le brisa sur le plancher : enfin, il éclata :

— Pas un placard ! Absolument rien !... Les couchettes ? Des saletés à ne pas mettre en loterie, bonnes tout au plus à jeter par-dessus bord !

Il avait raison : de la literie sentant abominablement le moisi, de vieux habits tombant en morceaux, des bottes de mer ; sur l'une des couchettes un ancien coutelas et une ceinture avec pochette contenant quelques pièces d'argent noircies par le temps... voilà tout ce qu'ils découvrirent.

Un coup d'œil avait suffi à Carnahan pour constater qu'il n'existait ni placards ni cachettes d'aucune sorte. Cependant, ils tapotèrent légèrement sur les parois, qui, partout, rendirent un son mat de charpente solide. Puis ils s'assirent avec lassitude au bord des deux couchettes.

Ils demeuraient là, bredouilles, comme on revient

généralement de la chasse au trésor, et l'idée vint à Cray qu'il n'avait jamais sérieusement compté sur le succès, que la réussite de leur entreprise l'eût profondément surpris ; pourtant, il avait accompli un long voyage, peiné et travaillé... pourquoi ?

Demandez-le au joueur latent dans tout homme, au joueur dont la croyance à la veine se résout en espoir vivifié par la cupidité.

Le désappointement n'en subsistait pas moins, ou plutôt ce sentiment de vide total qu'on éprouve à la suite d'une perte de sang ou d'un épuisement complet.

Son avenir se résolvait en néant. Carnahan s'en tirerait indemne, du moins sa situation dans le monde resterait la même : il possédait l'*Itang*, et, sans doute, malgré toutes ses dénégations, quelque argent caché ; mais pour Cray tout allait de travers : son argent presque dépensé, son temps gaspillé. Il était sans métier ni profession pour se débrouiller.

Il était assis là depuis un moment, le menton dans ses mains, envisageant cette sombre perspective, les yeux fixés sur le plancher, lorsqu'un détail le frappa.

Ce plancher, en bois de teck, était tellement noirci et usé par les ans que les jointures des planches s'apercevaient à peine. Il était goujonné comme celui d'un pont, mais ici les goujons n'apparaissaient pas du tout. Néanmoins, les rayons directs de la lampe permettaient de distinguer les joints, et Cray, en s'amusant à les suivre, constata qu'une ligne à angle droit interrompait quatre des jointures centrales. Son regard parcourut celles-ci sur une longueur d'un mètre environ et rencontra une autre ligne transversale. Sûrement, une trappe existait à cet endroit.

C'était l'évidence même, et la chose entre toutes qu'ils auraient dû chercher. Ils avaient bouleversé les couchettes, fouillé les placards, sondé les murs... et oublié le plancher.

Non seulement il existait une trappe dans celui-ci, mais elle se trouvait à la place même où tout à l'heure encore le chien montait la garde.

— Carnahan ! appela Cray.

— Eh bien ? répondit Carnahan en relevant la tête.

— Regardez le plancher devant vous.

Carnahan obéit.

— Examinez les planches.

Les yeux de Carnahan suivirent les joints, et il se leva d'un bond.

— Tonnerre ! s'écria-t-il, une trappe !

Il s'agenouilla pour mieux voir.

CHAPITRE XV

LE TRÉSOR

Pendant tout ce temps, la jeune fille se tenait debout en dehors de la porte, à moitié visible à la lumière de la lampe. Elle apparaissait presque de flanc, tournant la tête pour regarder les deux hommes dans la chambre, apparemment indifférente à ce qu'ils faisaient.

— Et il n'y a rien dessous, déclara Carnahan, toujours à genoux et en train de passer l'ongle du pouce sur les lignes de démarcation. Sûrement il n'y a rien, pas même trace d'anneau et de charnière.

L'esprit de Cray fonctionnait à haute pression et se révolta soudain contre ce Carnahan que tout contribuait à rendre antipathique, surtout le coup de pied donné au squelette de ce chien préposé à la garde d'un secret échappé tout d'abord à leurs yeux aveugles.

— Vous n'êtes qu'un sot ! s'écria-t-il. Quelque chose est caché là-dessous, sans quoi ce chien n'eût pas été couché dessus. Allons, ôtez-vous de là et laissez-moi voir.

Et il repoussa Carnahan.

Mais il ne réussit pas mieux que lui. La présence d'une trappe s'avérait par son contour, mais rien n'indiquait la manière de l'ouvrir et elle ne cédait pas d'une ligne sous la plus forte pression. Ce chef-d'œuvre d'ébénisterie en bois de teck défia tous les efforts de Cray, qui se releva en demandant la hache.

Maya ramassa l'outil apporté par eux et le leur tendit. Carnahan s'en empara :

— Débarrassez-moi le chemin ! cria-t-il.

Le coup de hache déclencha quelque ressort caché, la trappe s'ouvrit violemment au bruit d'une détonation et une demi-douzaine de balles ovoïdes s'inscrustèrent dans le plafond.

— Voilà un sale tour de cochons ! s'exclama Carnahan à demi-étouffé par les fumées du salpètre. Tenez, voici la gueule du canon !

Il abaissa la lampe à travers la fumée qui se dissipait, et ils aperçurent l'embouchure évasée d'une espingole vissée sur une traverse et actionnée par un fil de métal attaché à la détente. Ils pouvaient maintenant voir ce fil raidi, qui semblait traverser un ballot de laine.

Carnahan, insouciant désormais des conséquences éventuelles, plongea le bras dans l'ouverture, saisit la traverse, la brisa d'un furieux effort et, attirant l'arme, la lança sur le plancher. Un faible parfum de roses se répandit dans l'air actuellement purifié de la fumée. Ils auraient pu croire qu'ils venaient d'ouvrir la porte d'une roseraie au lieu d'une trappe pratiquée dans un gaillard d'arrière.

Carnahan replongea le bras et tira un petit ballot de laine blanche attaché avec des fils de soie de couleur. Il rompit ces fils. La laine servait d'emballage à des fioles de verre blanc de la longueur du doigt, bouchées de verre et pailletées d'or.

— De l'essence de roses ! cria Carnahan.

Il éleva une fiole devant la flamme de la lampe ; elle était pleine, à part une bulle d'air.

— Cela vaut une guinée par goutte ! dit-il.

La sueur lui perlait au front. Le ballot contenait au moins vingt fioles.

Il y avait un ballot pareil qu'ils retirèrent sans l'ouvrir.

La clarté ne révélait rien de plus dans la cachette qu'une petite boîte cerclée de bandes métalliques, d'un pied carré tout au plus, entourée d'une corde avec une boucle en guise de poignée. Carnahan la tira avec difficulté, la posa sur le plancher et abaissa de nouveau la

lampe dans la cachette : elle ne contenait rien d'autre ; d'ailleurs, elle mesurait seulement trois pieds de profondeur sur trois de long et autant de large. Il n'y restait qu'un parfum vague comme celui que pourrait laisser au passage la traîne de la Fortune.

La jeune fille venait d'entrer.

Les deux hommes accroupis au bord de la couchette s'appuyaient maintenant sur les mains et ne prononçaient pas un mot.

Ils savaient à quoi s'en tenir.

Cette boîte, lourde, fermée et entourée de cordes parlait un langage facile à interpréter, un langage aussi éloquent que l'espingole préposée à sa garde.

Les ballots de parfum pouvaient posséder une certaine valeur, mais l'objet vraiment précieux était contenu dans ce coffret.

Carnahan se leva, pencha encore une fois la lampe sur la cachette pour bien s'assurer qu'il n'y restait rien, puis s'agenouilla de nouveau et avec l'aide de Cray refit le petit ballot de fioles avec les fragments de fil et un bout de ficelle que Cray trouva dans sa poche.

Au sortir de la caverne, quand ils se retrouvèrent en plein soleil, Carnahan, assis à l'arrière avec le butin à côté de lui, semblait vieilli de dix ans, hagard et les traits tirés comme s'il relevait d'une longue maladie.

Cray maniait nonchalamment l'aviron d'arrière et n'éprouvait aucune exaltation. L'hypothèse qu'ils venaient de découvrir quelque chose d'assez précieux pour que sa fortune fût désormais assurée constituait une probabilité qu'il ne pouvait encore saisir ni mesurer.

A la lisse de l'*Itang*, Piroli les aida à monter à bord et Carnahan porta le coffret dans la cabine.

Cray l'y suivit, les mains vides.

CHAPITRE XVI

CARNAHAN

La jeune fille, descendue dans la cabine avec les fioles emballées, regardait Carnahan. Celui-ci, après avoir posé le coffret sur la table, alla prendre un ciseau et un marteau dans le placard à outils.

Le coffret, massif et lourd malgré sa petite taille, était fermé par un cadenas de forme antique accroché à une verterelle rouillée ; le moraillon dans lequel passait la verterelle était fait d'un métal mince et inattaquable à la rouille, qu'ils reconnurent plus tard pour de l'argent oxydé, ainsi que les cornières. Le coffret était en bois d'ébène.

Après avoir enlevé la corde, Carnahan coupa le moraillon à l'aide d'un ciseau et d'un marteau, puis souleva le couvercle et aperçut un tampon de soie grège jaune d'un pouce d'épaisseur. Il l'ôta et demeura ébloui par une profusion de pierres précieuses amoncelées sur un autre coussinet, les unes montées en bijoux, les autres desserties, taillées ou brutes ; des bagues et boucles d'oreilles ornées de rubis et de diamants ; un saphir taillé gros comme le pouce, une demi-douzaine d'émeraudes dont la plus petite était de la largeur d'un ongle, trois rubis de la véritable teinte sang-de-pigeon, plusieurs opales feu et quatre énormes diamants, sources positives de lumières.

— Eh bien ! articula Carnahan, suffoqué.

Sa main tremblait à tel point qu'il dut la poser sur la table.

La jeune fille s'était approchée et regardait ces trésors. Cray ne soufflait mot.

Il ne doutait pas de leur réalité, mais pouvait à peine y croire.

L'idée qu'ils lui appartenaient en partie s'éclipsait momentanément devant l'image des véritables propriétaires qui les avaient empaquetés et mis sous clé.

Mais ces précédents possesseurs n'existaient plus depuis des générations : oui, ces richesses revenaient à lui et à Carnahan ; c'étaient des réalités et non des imitations ; les gens n'enferment pas ainsi ni ne mettent sous garde des choses sans valeur : ces pierres étaient à lui, en partie ; elles représentaient à ses yeux l'argent, l'aisance et un avenir assuré.

Il aspira l'air avec force tandis que Carnahan les retirait l'une après l'autre et les rangeait sur la table, puis enlevait le coussin de dessous, épais de trois pouces. Alors, sur un troisième coussin apparut un magnifique collier de perles de Soulou, absolument parfaites, rondes et d'une blancheur à peine teintée de rose, destiné sans doute à orner la gorge de quelque sultane ou favorite et valant au moins trente mille livres sterling sur n'importe quel marché.

Carnahan le souleva avec précaution : déroulé, il devait mesurer plus d'un mètre de long. Il le posa sur la table et revint au coffret : celui-ci ne contenait rien de plus, sauf le coussin de soie écrue, qu'il enleva et remit en place.

Au même instant, un cri aigu provenant d'en haut le fit tressaillir et se redresser. Il se précipita sur le pont.

C'était une frégate qui venait de crier, volant bas et portée par le vent vers le récif. Piroli, qui n'avait manifesté aucun intérêt pour les objets apportés à bord, se penchait à l'avant, en train de vider la boîte à ordures de la cuisine. Carnahan, après lui avoir jeté un coup d'œil, redescendit.

— Ce n'était qu'un sale oiseau ! dit-il, la figure couverte de sueur et les yeux striés de sang.

Puis, s'asseyant, il se mit à discourir.

Eh bien ? L'événement lui donnait-il raison ? Le voyage en valait-il la peine, oui ou non ? Avait-on jamais entendu parler d'un coup de fortune si extraordinaire ?

Il se leva pour palper quelques-unes des pierreries.

Restait à les vendre. Attention, nom de nom ! Il fallait être prudent et se montrer habile.

— Et la moitié vous appartient, dit-il en se tournant vers Cray. La moitié de l'argent que nous en tirerons.

Maya venait de prendre une bague pour l'examiner.

— Remets ça là ! cria-t-il d'une voix cinglante.

Cray rougit, indigné, comme si Carnahan eût frappé la jeune fille. Il allait prendre la parole lorsqu'elle lui lança un regard signifiant clairement : « Restez tranquille. Laissez aller les choses. Il est hors de lui en ce moment. »

En effet, ce n'était plus le même homme. Il ouvrit un placard, se versa un verre de schiedam, y ajouta un peu d'eau et vida le tout d'un trait. Puis il se rassit devant la table, replaça le collier, le coussin par dessus, et commença de ramasser les bijoux.

Cray le regardait faire, tandis que la jeune fille, qui évidemment en avait assez vu, disparaissait par la porte avant et la refermait derrière elle.

Carnahan poursuivit sa besogne, manipulant chaque objet avec un soin jaloux, et inconscient de la présence de Cray.

On eût pu croire que toutes ces choses lui appartenaient. Dès le début, il avait pris un air de propriétaire, en dépit de la remarque qui lui revenait. Maintenant qu'il reposait attentivement sur leur lit de soie les bagues et les pierreries taillées ou brutes, ce sentiment de possession semblait s'accentuer aux yeux de son observateur.

CHAPITRE XVII

L'INCENDIE DU NAVIRE

De fait, depuis quelque temps, Carnahan se reconstruisait dans l'esprit de Cray comme un jeu de patience, et l'image ainsi reconstituée manquait de charme. Son indifférence devant le terrible spectacle révélé dans la cale du navire, cette feuille manuscrite sur laquelle il gardait le secret, sa façon de disperser d'un coup de pied le squelette du chien, toutes sortes de petits détails concouraient à l'ensemble ; et en dernier lieu sa brutalité

envers Maya, qui constituait par elle-même une révélation. Car si sa propre fille ne devait pas toucher à ces bijoux, qui aurait le droit de le faire ?

Il démontrait inconsciemment son attitude mentale envers eux tous.

Pour le mettre à l'épreuve, Cray se leva du bord de sa couchette et vint prendre sur la table une des pierreries, un rubis.

Carnahan tiqua, mais ne dit rien. Cray le remit dans le coffre avec les autres.

— Où allons-nous serrer le coffre ? demanda-t-il.

Carnahan promena ses regards à la ronde.

— Je crois bien que peu importe. Tout est en sûreté à bord tant que nous n'entrerons pas dans un port. Ce placard à tribord arrière fera l'affaire ; il est presque vide, et vous pouvez commencer par y fourrer deux ballots contenant les flacons d'odeur... il y a de la place partout.

Cray ne quitta la cabine qu'après l'avoir vu mettre tout en place, puis il le laissa là et monta sur le pont.

La jeune fille s'y trouvait, assise sur le plancher, le dos appuyé au grand mât et les mains occupées à la confection d'un petit filet. Elle leva la tête, ses yeux noirs s'arrêtèrent un instant sur ceux de Cray, puis elle reprit son travail et il vint s'asseoir près d'elle.

Elle aussi s'imposait à l'esprit du jeune homme, mais d'autre façon que Carnahan. Son observation, inconsciente au cours du voyage, devenait consciente depuis leur arrivée.

Jamais il ne la voyait désœuvrée ni ne l'entendait se plaindre, et il n'éprouvait plus cette perplexité qu'un je ne sais quoi dans sa figure lui avait inspirée le premier soir à Sandabar, et qui ensuite avait failli l'écarter d'elle. La lointaine indifférence qui la rendait presque inhumaine à ses yeux n'existait plus ; il commençait à lier avec elle une sorte d'amitié bizarre, analogue au sentiment d'un homme satisfait d'avoir réussi à apprivoiser une bête sauvage dans les bois. Actuellement, en la regardant tisser les mailles de son filet, il se rendait compte qu'il l'étudiait sous un nouvel angle.

En tout cas, le voyage et la découverte du trésor

avaient écarté chez lui toute idée de sexe. Simple manœuvre à bord de l'*Itang*, elle halait une drisse, ramait dans le canot et astiquait les cuivres tout comme lui-même ou Piroli ; mais dans cette accalmie consécutive à l'excitation, en cet instant précis où elle se trouvait assise presque en contact avec lui, la Nature affirmait ses droits en lui disant : « Regarde ! » Et en la regardant, il oublia soudain Carnahan et ses bijoux, l'*Itang* et l'avenir.

Il tendit la main et enfonça le doigt dans une maille du filet qu'elle tressait. Elle leva la tête et le considéra : leurs yeux se rencontrèrent et ce fut chose faite.

Ils ne prononcèrent pas un mot : ils n'en eurent pas le temps. Une ombre se projeta sur le pont devant eux : celle de Carnahan.

Remonté sur le pont, il s'abritait les yeux de la main et plongeait le regard dans la direction de la grève à l'endroit où les arbres descendaient presque au bord de la mer. Puis il se tourna vers Cray qui venait de quitter sa place à côté de la jeune fille.

— Il y a une source là-haut dans les bois, dit Carnahan. Je l'ai découverte à ma précédente visite, et demain il faudra porter les barils à terre et les remplir. Nous pourrons partir après-demain. En attendant, il y a là-bas ce vieux galion dans la caverne.

— Alors ? fit Gray.

— Alors je vais y mettre le feu ; ce n'est que la dépense d'une allumette et nous n'avons pas besoin de le laisser derrière nous. Ce serait une pièce à conviction si jamais nous avions des ennuis... et nous n'en aurons pas. En tout cas, deux précautions valent mieux qu'une.

— Mais flambera-t-il, dans un pareil état ?

— Je le crois ; il y a toujours un courant d'air vers l'intérieur, si vous l'avez remarqué : il doit exister une ouverture quelque part à l'autre bout, une sorte de cheminée. Quoi qu'il en soit, il ne coûte rien d'essayer.

— Vous avez peut-être raison, dit Cray.

A la réflexion, cette idée lui plaisait. Ce serait une sorte de bûcher funèbre pour tout ce que contenait le navire : en outre, il éprouvait le désir enfantin de voir la flambée, tendance incendiaire latente au cœur de tout homme.

Une demi-heure après, ils quittèrent l'*Ilang*, laissant à bord Piroli et la jeune fille ; ils emportaient un bidon d'essence de térébenthine, de l'étoupe et la lampe à acétylène.

Carnahan ramait sur le banc arrière.

Ils amarrèrent le canot au gros anneau et débarquèrent, chargés du matériel. Carnahan gesticulait et jurait. La lampe, laissée dans le canot, venait de s'éteindre par suite d'un dérangement quelconque et les chauves-souris, comme si elles pressentaient le nouveau genre d'illumination préparé contre elles, au lieu de se réfugier selon leur habitude dans les profondeurs de la caverne, criaient en voletant si près des deux hommes, que Carnahan, en essayant d'en abattre une, faillit décerveler Cray d'un coup de gaffe.

— Doucement là ! dit Cray. Pour l'amour de Dieu, ne vous démenez pas si follement, vous m'avez effleuré la tête avec ce sale crochet... Regardez !

Revenus dans le canot, ils passèrent devant le rocher au moment où un jet de flamme s'élançait du rouf, puis se reposèrent sur leurs avirons au bord de la zone obscure et regardèrent.

La nuit s'embrasa, les flammes bondirent du rouf et du panneau, des serpents de feu s'entortillèrent aux mâts : la fumée encore rare, aspirée par la cheminée cachée dans les profondeurs de la voûte, rendait évidemment cette issue impraticable pour les chauves-souris, car au lieu de battre en retraite, elles zigzaguaient éperdument en tous sens à une grande hauteur au-dessus des flammes grandissantes, tournoyant, vire-voltant et retombant de-ci, de-là, comme des phalènes dans la flamme d'une bougie.

La caverne n'en était plus une. Un bond soudain des flammes venait de l'illuminer dans toute son ampleur. Bien au-dessus des mâts déjà branlants, au-dessous de la nuée des chauves-souris prêtes à s'abattre comme un tourbillon de feuilles détachées par l'orage, la voûte apparut dans sa hauteur imposante et dans le recul de ses profondeurs inimaginables.

A gauche et en avant, l'eau noire s'étendait à perte de vue, vaste lac d'ombre d'où surgissait un promontoire

basaltique de deux cents pieds, large du bas, effilé par en haut et rappelant vaguement une forme humaine.

— Allons-nous-en, dit Carnahan.

Ils firent virer le canot et se mirent à ramer. Il était temps, car les mâts s'abattirent avec fracas ; toute la masse du navire flamba comme une torche ardente et le bruit de la fournaise s'enfla en un rugissement amplifié et répercuté par les échos.

Le grondement les poursuivit même après leur sortie de la caverne.

Ils se reposèrent sur leur aviron pour l'écouter.

— Avez-vous remarqué, demanda Cray, cet énorme rocher en forme humaine ?

— Oui, fit Carnahan. C'est sculpté dans le roc : j'ai pu distinguer la figure.

— Mais, grand Dieu ! qui a pu sculpter une statue de cette grandeur, et dans l'obscurité ?

— Je n'en sais rien. Je suppose que ce quai a été taillé par les mêmes gens, voilà mille ans peut-être. Ils devaient y voir clair dans le noir comme des hiboux ou avoir une façon à eux de s'éclairer ; mais le fait est là. L'endroit était probablement connu depuis des siècles et celui qui a conduit ici ce navire savait ce qu'il faisait. En fin de compte, le bateau n'y est plus, et puisse la malchance disparaître avec lui !

Quand ils abordèrent l'*Ilang*, Cray remarqua que la pointe de la gaffe, en bronze phosphorescent, portait une éraflure à l'endroit où elle avait frappé le quai après avoir manqué sa tête de si peu.

Carnahan avait dû assener un coup terrible sur cette chauve-souris réelle ou imaginaire : à la lumière incertaine de cette caverne, on pouvait facilement confondre une chauve-souris avec son ombre.

CHAPITRE XVIII

LE PASSÉ DE CARNAHAN

Ce soir-là, après dîner, Carnahan se montra sous un nouveau jour, aidé par la bouteille de genièvre.

Il devint amical et communicatif jusqu'à un certain point. Jamais encore il n'avait parlé de son passé, peut-être parce qu'il ne prenait pas d'alcool pour se délier la langue.

Ce sésame du cœur était resté à sa place dans le placard jusqu'à ce soir où, les gens rentrés pour ainsi dire au port après la réussite de l'entreprise, il en sortait pour célébrer l'événement.

Carnahan parla d'abord de la mer, des ports visités et des actes accomplis par lui. Il racontait une histoire de marin, de marin transformé à l'occasion en marchand, en marchand parfois engagé dans des aventures louches. Puis, à mesure qu'agissait le genièvre, il remonta dans son passé, comme la jeune femme qui révélait à M. de Rochas ses incarnations antérieures.

Il se trouvait maintenant à Paris, où il avait vécu en artiste, conformément à l'hypothèse de Cray.

Il discourait sur l'art et les hommes, assis sous le petit tableau représentant un coucher de soleil sur le Pacifique, qui lui aussi le racontait en quelques coups de pinceau.

Le tableau semblait dire : « Voici un artiste qui aurait pu faire quelque chose. Pourquoi a-t-il abandonné son art ? Quelle circonstance ou tragédie l'a converti en juif-errant du monde ? »

Cela, le genièvre ne le disait pas. Il avait affaire à un esprit qui, bien que disposé aux libres confidences, avait évidemment fermé à clé certains tiroirs que M. de Kuyper lui-même ne saurait ouvrir.

Carnahan avait connu Gauguin, Verlaine, et les terrasses du boulevard Saint-Michel ; il avait connu le

quartier Latin à l'époque où ce quartier existait encore comme tel ; mais tout cela restait impersonnel et n'indiquait rien sur les faits essentiels de sa vie.

Une seule de ses confidences pouvait projeter quelque clarté sur son passé authentique.

Ils en vinrent à parler de la caverne et de l'incendie du vaisseau et l'homme était à moitié ivre quand il déclara :

— Vous avez vu cette sculpture en plein roc, quelque chose d'immense, n'est-ce pas ? Deux cents pieds de hauteur, au minimum. Ce n'est pas du chiqué, hein ? (Il tomba dans un accès de tristesse.) Eh bien ! cette œuvre abandonnée là dans la nuit, si grande qu'il a fallu l'incendie d'un navire pour l'éclairer, elle représente l'œuvre de bien des artistes, enfouie dans la caverne de ce monde maudit, mais sans aucun navire pour l'illuminer.

Le genièvre produisait ses effets. Cray laissa l'homme se coucher et monta sur le pont. Le vent avait tourné au sud et lui parvenait tiède. Un profond silence régnait sur l'île, interrompu seulement à intervalles par les cris des oiseaux du récif.

Sur ce même pont, voilà quelques heures, on pouvait entendre le rugissement de l'incendie ; Piroli et Maya l'avaient entendu, mais maintenant planait un silence mortel.

Debout, appuyé au bordage, les yeux fixés sur la côte, il passait en revue les événements du jour, l'entrée dans la caverne, l'amarrage du canot, l'allumage du navire. Il revoyait celui-ci brûlant à petit feu d'abord, puis flambant soudain comme une torche et dissipant l'ombre séculaire. Il revoyait la ruée en tourbillon des chauves-souris, et leurs ombres gigantesques projetées sur la voûte lointaine. Il les voyait tomber dans les flammes comme des papillons de nuit. Mais ce qui se dessinait le plus nettement dans son esprit, c'était l'eau noire baignant les pieds de cette chose, œuvre du ciseau ou fantaisie de la nature, mais sûrement imitation de la forme.

Si c'était une sculpture, quels géants l'avaient ciselée dans la nuit, ou à l'aide de quelle lumière ?

Cette énigme l'intriguait.

Puis il songea qu'il serait maintenant enseveli dans cette eau noire si ce coup de gaffe ne l'avait pas manqué.

Pas un instant ne lui vint l'idée que Carnahan avait attenté à sa vie. Un esprit plus soupçonneux ou moins large eût peut-être accepté cette éventualité, mais elle ne se présenta pas à Cray.

La jeune fille monta sur le pont.

Il l'aperçut à l'avant, petite ombre mouvante au clair de lune, puis elle vint vers l'arrière et s'arrêta près de lui, regardant vers le rivage en s'abritant les yeux d'une main.

— Qu'y a-t-il ? demanda Cray.

— Les oiseaux.

Il ne pensait plus aux oiseaux.

De temps à autre le cri d'un goéland leur parvenait du récif, mais les oiseaux blancs du rivage, avec leur effrayante lamentation, gardaient le silence ce soir.

— Ils sont partis, dit-il.

— Oui, répondit-elle. Piroli dit que vous les avez chassés en brûlant le navire. Il prétend qu'ils venaient de là.

— Comment diantre peut-il le savoir ? Après tout, il se peut qu'il ait raison. Si leurs nids se trouvaient là dedans, ils ont dû être enfumés. Nous ne les avons pas vus, mais ils pouvaient être dans les profondeurs de la caverne.

— Je ne sais pas, dit Maya.

Ils gardèrent un moment le silence. Une légère ondulation provenant de la haute mer souleva l'*Itang* en faisant grincer mâts et poulies. La jeune fille esquissa un mouvement pour s'en aller. Il lui posa une main sûr l'épaule. Elle se tourna à moitié vers lui, et il abaissa la main jusqu'à sa taille. Alors, il la saisit, la serra contre lui et l'embrassa, oubliant tout le reste, les oiseaux de mauvais augure, le navire, la fortune et la vie.

CHAPITRE XIX

PIROLI

Piroli, émergeant à demi du panneau d'avant, vit toute la scène en profil sur le ciel étoilé.

Le pied posé sur le dernier échelon, il s'immobilisa un moment, puis redescendit.

Le gaillard d'avant de l'*Itang* n'avait pas grand'chose à offrir en fait de commodités ou d'ornements, à part une couverture de Madras étendue sur l'unique couchette en usage et une ou deux images clouées aux panneaux. Mais tout y était d'une propreté scrupuleuse.

Une des images ornait jadis un paquet de semences hollandaises et représentait des narcisses en plein épanouissement ; l'autre, une de ces cartes que l'on insère dans les boîtes de cigarettes, montrait un saumon d'argent dans l'eau verte ; sur la troisième, une de celles que distribuent les missionnaires, on discernait la cathédrale de Saint-Paul. Piroli n'avait jamais vu de narcisses, de saumons ni de cathédrales, mais ces images charmaient son esprit simple.

Au-dessus de sa couche était suspendu par deux courroies un léger javelot, non barbelé, mais mortel quand la pointe en était préparée d'une certaine façon.

Piroli savait lancer le javelot avec une adresse effrayante. C'était son arme : il la portait avec lui comme un Anglais porterait un revolver ou un fusil de chasse. Elle pouvait tuer un poisson, un homme ou un tigre... selon la préparation.

Dans son filet en face de sa couchette, une vieille boîte à cigares contenait quelques autres de ses simples trésors : des coquillages de cauris, une petite branche de corail, une bague avec un faux rubis, une brillante plume d'oiseau de paradis, toutes sortes de choses vivement colorées, à l'exception d'une petite boîte brune

renfermant la pommade, jaune et épaisse comme du beurre, qui lui servait à apprêter son javelot pour la chasse.

Cette drogue n'était pas du curare, mais tuait encore plus vite et plus sûrement. Un animal atteint sous la peau pouvait faire un bond, mais jamais deux, avant que le poison atteignît le cœur : néanmoins, il réduisait la bête à l'impuissance, mais ne la détruisait pas tout de suite ; le cœur ne cessait de battre entièrement qu'au bout de quelques minutes, pendant lesquelles l'animal subissait une agonie atroce ; chez l'homme il en était autrement : la mort survenait presque sur le coup.

Piroli activait généralement l'opération au moyen d'un coup de couteau, sans y être poussé le moins du monde par des mobiles charitables.

Il ne pratiquait pas cette vertu humanitaire, malgré sa simplicité enfantine et très sincère, malgré la puissance de fidélité et d'attachement qu'il manifestait envers Carnahan.

C'était un Malais, mais aussi un Javanais.

Le Malais possède une mauvaise réputation parce qu'il est sujet à des crises de folie furieuse qui le transforment en meurtrier.

Le Javanais jouit d'une réputation de douceur et d'innocence qui n'est pas entièrement méritée.

Dans la nature de Piroli se mêlaient les défauts et qualités des deux races, les superstitions et les croyances, la férocité et la douceur, l'honneur, cette religion des aborigènes transmise depuis l'âge de pierre comme un joyau sans pareil, et la traîtrise acquise au cours de centaines d'années avant que Java connût les Hollandais et que les proues des navires de blancs eussent fendu les vagues du détroit de Macassar.

Il ne désirait qu'une chose au monde : Maya. Son dieu était une déesse, la fille de Carnahan, et il la surprenait dans les bras de Cray.

Il venait de passer deux années avec Carnahan. Celui-ci l'avait ramassé à Tandjong-Priok, l'ancien port de Batavia, et emmené dans l'une de ses aventures.

Carnahan pouvait être tout ce qu'on voudra, mais il possédait une façon bien à lui de se créer des compa-

gnons. Piroli s'était attaché à sa suite, et au bout d'un an était devenu autre chose. Un jour de l'année précédente, dans le détroit de la Sonde, il se trouva métamorphosé. L'amour qui le guettait depuis des mois venait de s'abattre sur lui et d'assassiner sa sérénité d'esprit.

Car la jeune fille manifestait envers lui une indifférence absolue : en outre, à demi blanche, elle l'eût sans doute méprisé, si elle eût pensé à lui le moins du monde.

Mais tout cela ne changeait rien. C'était en fait du pétrole versé sur le feu, un feu caché au fond d'un cœur et d'autant plus dévorant.

Maintenant, elle venait de se promettre à cet homme blanc !

La brutalité de ce coup l'étourdissait à tel point que pendant plus d'une heure il resta assis au bord de sa couchette, tandis qu'une grosse phalène venue des bois voletait de-ci, de-là, autour de la suspension, projetant son ombre sur les murs, sur les images, sur le javelot et sur Piroli.

Aux environs de minuit, il se leva, s'étira, puis, prenant dans le filet la vieille boîte à cigares, il la posa sur la table et l'ouvrit.

Les cauris, la plume brillante, la branche de corail et la bague à pierre rouge, tout y était, y compris la petite boîte brune contenant la pommade jaune, la plus sûre et la plus impitoyable de toutes les drogues connues dans le laboratoire de chimie de la Mort.

CHAPITRE XX

LES BARILS D'EAU

Le lendemain, Cray s'éveilla aux cris des goélands et aux balancements de l'*Itang* que soulevait doucement la marée montante.

Sa nature pratique ne le portait pas aux rêves. L'amour et le romanesque représentaient pour lui des

termes de langage plutôt que des réalités. Néanmoins les événements de la soirée lui revinrent ce matin-là sous forme d'une révélation autant que d'un souvenir.

Aucun artifice ne les avait menés là, aucun échange d'allusions préparatoires ; sans avoir prononcé une seule parole, ils se trouvaient enlacés âme contre âme.

Il se rappela le premier matin où il avait vu Maya sur la place de Sandabar, l'attraction exercée sur lui et l'éclipse subséquente de cet attrait, puis ce voyage au cours duquel elle ne comptait pas plus pour lui que Carnahan ou le navire. Enfin, quand il s'était montré content qu'elle ne fût pas descendue dans cette cale où gisaient des squelettes... oui, c'était bien à ce moment-là qu'ils s'étaient légèrement rapprochés l'un de l'autre, que la glace de leur indifférence avait fondu un tant soit peu... mais l'aimait-elle auparavant ?

Il ne pouvait le dire et ne tenait guère à le savoir. C'était un fait accompli.

Il tendit la main vers son paletot suspendu près de la couchette, en fouilla la poche et y prit la conque de nacre.

Or, tandis que Carnahan avait cru et croyait encore à cette amulette — car la veille au soir il demandait si elle était en sûreté, — Cray lui-même n'ajoutait à ses vertus qu'une foi des plus vagues. Il admettait qu'elle pût porter bonheur, mais ne s'en tracassait guère, et même la découverte du trésor n'avait pas augmenté de manière sensible son respect pour elle.

Ce matin, néanmoins, non seulement il voulait s'assurer de sa présence, mais l'ayant prise, il la tripota pensivement pendant un moment avant de la remettre en place.

Peut-être l'amour, en tant que passion primordiale, se rattache-t-il en quelque sorte à la superstition, cette forme primitive de la foi ?

Monté sur le pont, il y surprit Carnahan en train de radouber le canot avec l'aide de Piroli. L'embarcation, hissée à bord, avait été retournée sur le pont, la quille en l'air, et Carnahan, armé d'un fer à calfat, en bourrait les joints.

La jeune fille apparut sur le pont et Piroli descendit s'occuper du déjeuner.

Elle regarda à peine Cray, penché pour aider Carnahan. Il eût pu prendre pour un rêve toute la scène de la veille au soir, sans le vif coup d'œil qu'elle lui lança lorsqu'il se releva pour descendre, le travail fini.

Après déjeuner, le canot fut mis à la mer et garni de quatre bariis destinés à faire le plein d'eau dans les réservoirs. Chaque tonnelet était muni de courroies disposées de façon à le rendre transportable pour deux hommes, et on jeta dans le canot une corde assez longue pour les amarrer tous et les traîner à la remorque. Piroli apparut armé de son javelot, qu'il enfonça le manche en l'air entre deux tonnelets.

La jeune fille restait à bord pour garder le navire.

Ils se mirent en route, Piroli ramant à l'avant et Cray à l'arrière. Carnahan tenait le gouvernail. Il prenait rarement une rame.

La jeune fille, debout sur le pont, les vit partir, traverser le lagon miroitant et aborder sur la grève.

Piroli aida à débarquer les barils et à les placer à l'ombre des arbres, sauf le premier qu'ils devaient transporter à la source.

Il n'y avait rien à faire à bord. Maya s'était assise sur le pont avec l'intention d'achever le filet auquel elle travaillait la veille.

Mais ses doigts demeuraient inertes.

Elle avait suivi des yeux le canot et les gens qu'il contenait, mais sans voir personne autre que Cray. Si un désastre soudain s'était produit, elle n'aurait pensé qu'à lui. Cependant elle était la fille de Carnahan, et Piroli lui avait servi de compagnon et d'aide.

En fait, de temps immémorial, Carnahan occupait dans ses affections le même niveau que l'*Ilang*. Elle n'éprouvait pour lui ni sympathie ni antipathie. Il faisait simplement partie de son existence, comme le bateau. Elle eût volontiers risqué sa vie pour sauver l'un ou l'autre, et en eût même fait autant pour Piroli en cas de désastre. Tous entraient pour elle dans la même catégorie, à titre de choses inséparablement liées à son sort et au sentiment de son devoir.

Mais ils ne se rattachaient à sa personne que par un lien des plus fragile.

Ce mystérieux je ne sais quoi qui constituait son être n'avait jamais été éveillé par la tendresse d'un père ni par la vue d'un homme. Pourtant Cray, sans la regarder ni la toucher, avait rempli le rôle du prince charmant.

Elu par elle-même, choisi sans acte de volonté ni mobile d'intérêt, il était devenu tout pour elle, instantanément.

Assise maintenant, elle regardait les hommes sur la rive rouler les tonnelets à l'ombre des arbres. Puis elle vit Cray et Piroli en prendre un et disparaître dans les bois.

Carnahan, fidèle à ses habitudes, alluma une cigarette et s'étendit confortablement à l'ombre.

Dix minutes après, les porteurs du baril reparurent.

Ils se reposèrent et fumèrent un instant, puis s'attelèrent de nouveau à la besogne. Cette fois, Carnahan remplaçait Piroli.

La corvée achevée et tous les barils pleins, les trois compagnons s'assirent pour reprendre haleine, et la jeune fille, escomptant leur prompt retour, reprit son filet et travailla assez longtemps sans lever les yeux. En les relevant, elle vit Carnahan debout, causant évidemment avec Cray et lui indiquant un point lointain entre les arbres.

Elle se souvint alors qu'au moment de leur départ il avait parlé à Cray d'un ancien temple caché dans les bois qui pourrait l'intéresser.

— Si nous en avons le temps, je vous y mènerai, avait-il ajouté.

Lui proposait-il cette excursion en ce moment ?

Sans doute, car Cray venait de se lever ; après avoir échangé quelques mots ils se mirent en route et disparurent presque tout de suite.

Piroli, laissé derrière, demeura quelque temps assis. Puis il se leva, saisit son javelot et s'évanouit à son tour entre les arbres.

La grève resta déserte, avec le canot échoué, et les barils attendant d'être attachés et remorqués.

La jeune fille reprit son ouvrage.

Ils ne tardèrent pas à revenir, mais la conduite de Piroli la tracassait.

Il aurait dû rester de garde auprès du canot. Des sangliers vivaient dans l'île. Il en avait tué un à leur dernière descente. Cette fois, il avait pris son javelot dans l'espoir d'en trouver un autre. Néanmoins, sa consigne était évidemment de rester sur la grève en l'absence des autres et non d'aller chasser pour son propre compte.

Devant le fait accompli, rien ne servait de s'inquiéter. Mais elle s'étonnait de voir désobéir cet homme, incarnation même de l'obéissance.

C'était comme si le gouvernail de l'*Itang* manifestait tout à coup une volonté personnelle en opposition avec celle du timonier.

CHAPITRE XXI

LE PUITS DU TEMPLE

Piroli, dans sa vie, avait fait à peu près tout ce qu'on peut faire, excepté chasser ou tuer un homme. La nouveauté du mobile entraînait celle du mouvement.

Cray n'avait jamais froissé ni blessé son amour-propre, étant de ces Anglais qui, en dépit même de leurs opinions personnelles sur les races indigènes, se gardent d'insulter les castes ou d'offenser les préjugés.

Néanmoins, Piroli s'était mis en route pour tuer Cray. On voit parfois un enfant en colère briser son jouet ou frapper sa nourrice sans en vouloir à l'un ou à l'autre : il s'en prend en réalité à la cause de son énervement.

Piroli s'en allait en guerre contre Cray envisagé non comme individu, mais comme homme. Il désirait le tuer pour détruire le motif de sa souffrance, et celle-ci provenait moins de Cray que du spectacle de la jeune fille enfermée dans ses bras. Il voulait effacer cette vision, en abolir le sens. L'ombre latente au fond de son âme venait

d'envahir tout son être et d'assumer la direction de son esprit.

Abattre Cray à ciel ouvert et à la vue des autres eût été plus facile que de le tuer dans la forêt en lui lançant un javelot de derrière un arbre, précaution inutile d'ailleurs puisque Carnahan, connaissant l'arme, identifierait l'assassin. Cependant, Piroli se décida pour cette seconde façon.

L'ombre tapie dans son âme redoutait le grand air et le plein soleil ; enfantée au fond des bois par la lutte séculaire entre la ruse et la force, elle avait l'embuscade pour méthode et le secret pour voile.

Il s'enfuit devant le soleil et plongea sous les couvert des arbres.

Ce temple enfoui dans les bois avait été jadis un lieu de pèlerinage, situé peut-être au centre d'une ville disparue par suite de la fragilité des maisons et depuis longtemps écrasée sous les empiétements de la forêt.

Hypothèse probable : car la voie d'accès subsistait sous forme d'un sentier presque effacé mais dépourvu d'arbres.

De même qu'on peut suivre à la trace un cours d'eau depuis longtemps à sec, ainsi le fleuve humain qui voilà plusieurs siècles coulait entre le temple et le rivage, avait laissé cette piste stérile.

Cray et Carnahan avaient pris cette antique route, mais Piroli, après y avoir jeté un coup d'œil et aperçu leurs formes à distance, se replongea entre les arbres pour suivre une ligne parallèle au sentier.

La végétation ne le gênait guère. Les grands fûts à demi éclairés des gommiers, les troncs d'artus incrustés de diamants, les feuilles de l'arbre à pain de Soulou, vastes comme des oreilles d'éléphants, les sveltes colonnes des palmiers à cire ne l'embarrassaient nullement, pas plus que les tiges de lianes enguirlandées d'orchidées ou les festons de liantasses éclaboussées de fleurettes d'un gris-cendré.

Il n'avait pas besoin de boussole pour se maintenir en bonne direction. Invisible à quelques mètres à droite de la route, il la suivit comme s'il la voyait, et avec une

telle rapidité qu'il atteignit avant les autres la grande clairière où se dressait le temple.

Disons plutôt les ruines du temple, car il n'en restait qu'un pan de mur à l'est et quelques gros blocs de pierre éparpillés comme si on les eût secoués d'un sac.

C'était peut-être l'œuvre d'un tremblement de terre, qui pouvait aussi avoir désséché le puits du temple en détruisant ou détournant sa source.

Piroli comptait trouver les deux hommes un peu écartés l'un de l'autre pour pouvoir viser juste, une proximité trop étroite tendant à faire hésiter le bras du lanceur de javelot qui veut atteindre une seule cible. Il connaissait par instinct héréditaire ce curieux fait psychologique.

Dissimulé derrière un arbre, il attendit, et bientôt les deux hommes apparurent, marchant côte à côte.

Il avait conçu le vague projet de rester caché dans la forêt après la tuerie. Il ne retournerait pas à l'*Itang* ; il ne reverrait jamais la jeune fille ni Carnahan, car celui-ci, reconnaissant le javelot, saurait qui l'avait lancé. Quant à ce qu'il ferait dans l'avenir, à la façon dont il vivrait et quitterait l'île, s'il devait la quitter, il n'en avait pas la moindre idée et ne s'en inquiétait guère.

Il observait les deux hommes restés debout.

Comme Carnahan montrait du doigt les blocs de pierre et le mur, Piroli remarqua qu'il glissait une main sous son paletot pour prendre quelque chose. Cray fit un pas ou deux dans la direction des ruines, puis s'écroula, assommé d'un coup de casse-tête.

Carnahan se pencha sur la victime, fouilla ses poches et mit dans les siennes ce qu'il trouva, puis traîna le corps par les talons du côté du puits et le jeta dedans.

Il releva la tête et promena ses regards autour de lui.

Il respirait fortement et semblait vouloir comprimer son souffle, les deux mains sur ses côtes.

Il venait de fournir un gros effort et, l'acte accompli, se trouvait épuisé.

Mais il ne tarda pas à se remettre, et après avoir regardé autour de lui comme fit sûrement Caïn malgré sa certitude que personne ne l'avait vu tuer Abel, il reprit la route du vieux temple vers la grève.

Cray n'existait plus.

Quand Carnahan avait dit à Maya de ne pas toucher à la bague, le vautour endormi dans son esprit et éveillé par la vue du trésor avait montré son bec. Il venait maintenant de montrer son bec et ses serres.

Il ne pouvait supporter l'idée de partager avec un autre cet amas de pierreries. La vieille histoire s'est répétée des centaines de fois et des centaines de fois en ce bas monde, dans les villes populeuses autant que sur des grèves désertes.

Cray n'était pas un homme facile à duper, et sa force consistait en ce qu'il pouvait faire du tapage. Il n'en ferait plus maintenant.

Carnahan s'assit un moment sur le tronc d'un chanvre de Chine tombé en travers du chemin.

De retour à la grève, il dirait à Piroli que Cray s'était éloigné seul parmi les arbres et reviendrait sans doute dans une minute. Puis, avec l'aide de l'indigène, il roulerait les barillets à la mer et les remorquerait jusqu'à l'*Itang*. Cray ne revenant pas, sa disparition s'ajouterait à la liste des hommes perdus dans les bois et morts par accident.

Lui-même ferait semblant de le chercher et mettrait à la voile le lendemain matin, à marée descendante.

Personne ne trouverait à redire à ce départ précipité. Maya ne s'en inquiéterait guère ; Piroli n'était qu'un automate obéissant à la volonté de son capitaine.

Ainsi songeait Carnahan, assis sur un tronc d'arbre.

Il avait très bien mené son affaire et conçu un plan parfait dans tous ses détails. On n'y pouvait rien critiquer, car non seulement l'histoire était plausible, mais il avait tiré de Cray tout le parti possible avant de se débarrasser de lui.

Après s'être reposé, il se remit en route.

La grève apparut entre les arbres. Il aperçut le canot halé sur le sable. Sorti de la forêt, il chercha Piroli des yeux et ne le vit nulle part. Il appela, sans obtenir de réponse.

Il distinguait sur le pont de l'*Itang* la silhouette de Maya, seule créature vivante et visible, en dehors des goélands sur le récif.

Il s'assit près d'un baril pour attendre et sentit que tout allait de travers. Qu'allait faire cet imbécile dans les bois, malgré sa consigne de rester là ? Etait-il même dans les bois, ou en train de grimper sur la falaise ?

Cette question lui fit l'effet d'un signal de danger. Si Piroli était entré sous bois, il avait pu voir quelque chose.

Un point faible se révélait soudain dans ce secret absolu dont il se croyait sûr et qui présentait pour lui une importance de premier ordre.

La question le brûlait comme du fer rouge. Maya, qui observait tout de l'*Ilang*, pourrait-elle le renseigner ?

Il attendit quelques minutes, puis s'arrangea pour pousser le canot à la mer et se mit à pagayer avec une seule rame à l'arrière.

— Quand vous vous êtes enfoncé dans le bois, lui dit Maya de dessus le pont, Piroli a pris son javelot et vous a suivis.

Les lèvres de Carnahan se désséchèrent.

Il était homme d'imagination autant que d'action. Des choses pareilles sont lourdes de conséquences. Il se voyait déjà dans une étouffante cours d'assises, devant un juge dont les punkas faisaient voltiger les papiers : il apercevait les agents de police indigènes : Piroli racontait une histoire, et les reporters sténographiaient.

Il attacha le canot à la rampe, monta à bord, descendit dans la cabine et décrocha le fusil.

A son retour sur le pont, Maya lui demanda où était Cray. Il répondit qu'il devait s'être attardé dans les bois, puis sans autre explication détacha le canot et pagaya de nouveau jusqu'à la rive.

A moitié route un autre signal de danger se révéla à lui. Il pensa : « Tu aurais dû lui raconter une histoire quelconque, lui dire par exemple que Cray était parti de sa propre initiative et que tu l'avais entendu crier ; que la crainte qu'il ne lui fût arrivé quelque chose t'avait déterminé à venir chercher le fusil. » Dans ces conditions, Maya, en cas de futures complications, pouvait fournir un témoignage digne de foi. Allons, il te faut maintenant régler son compte à Piroli ; tu ne peux savoir s'il a vu quelque chose ou non : peu importe,

d'ailleurs, le risque est trop grand. Il faut mettre Piroli dehors, et refermer la porte sur lui ! C'est lui qui a assassiné Cray et il convient de faire justice sommaire de lui, au besoin même sur la grève. Après quoi, tu seras absolument en sûreté. Allons-y, mais tu as bousillé les choses, mon ami.

Il débarqua et tira un peu le canot sur le sable : la marée descendait et rien n'était à craindre.

Mais où irait-il chercher Piroli ? Peu importait : l'homme serait obligé de revenir sur la grève. Cependant, autant que possible, Carnahan ne voulait pas tirer des coups de feu à cet endroit. Se fiant à la chance pour trouver son gibier entre les arbres ou près du temple, il s'engagea de nouveau sur la route qui y menait, l'oreille au guet, fouillant des yeux l'ombre du sous-bois.

CHAPITRE XXII

LA MENTALITÉ DE PIROLI

Lorsque Piroli, caché parmi les arbres, vit Carnahan abattre Cray d'un coup inattendu, la surprise l'empêcha de faire aucun bruit ni mouvement. Jamais il n'eût soupçonné la moindre divergence mentale entre les deux blancs, encore moins une haine à mort, et voici qu'avec la rapidité d'un éclair l'un venait de tuer l'autre — Cray semblait bel et bien mort — et d'un coup assené par derrière.

Le spectacle révélé en cette circonstance constituait quelque chose de plus que la vision d'un meurtre : il deviendrait une pierre de touche pour l'âme de Piroli.

Ame simple, tachée de points sombres évidemment, mais ignorant les nuances du vice et de la vertu, les différences d'éclat de la moralité, Piroli n'avait pas de religion ; cependant, il possédait un sens moral. Les chiens même n'en sont pas dépourvus. Piroli ne mentait jamais : il n'était pas dans sa nature de biaiser avec

la vérité, pas plus que dans celle de l'*Hang* de dévier de la route fixée par le timonier. Il était honnête et sincère.

Ce qu'il venait de voir portait atteinte à sa moralité primitive. Le coup de traîtrise n'a pas besoin qu'un prêcheur vienne expliquer et souligner sa turpitude. Piroli se sentait revolté contre l'acte que lui-même voulait tout à l'heure accomplir, mais avec un javelot au lieu d'un casse-tête.

Il ne songeait qu'à cela. Figé sur place, il demeurait incapable d'aucune réflexion sensée. Il croyait Cray mort : dès lors, la colère noire qui, naguère, l'incitait à le tuer s'effritait et s'évaporait comme l'incident d'un rêve à jamais évanoui.

Debout, il regarda Carnahan traîner le cadavre et le jeter dans le puits. Immobile, il vit le meurtrier promener ses regards de tous côtés, s'éponger le front et prendre la route du retour. Il attendit, puis émergea de l'ombre. Un oiseau tout or et rouge, orné de longues plumes caudales, raya l'azur d'un bord à l'autre de la clairière : le soleil ardait sur la margelle du puits et sur les ruines situées derrière ; un grand lézard vert étincelait comme un joyau sur un bloc de pierre voisin.

Piroli approcha du puits et regarda dedans. Miracle ! Cray était là, à quelques mètres seulement de profondeur, écartelé sur le dos, les yeux ouverts, vivant, bien qu'à peine en train de reprendre conscience.

Il gisait sur un matelas de racines, les unes épaisses de dix pouces, les autres minces comme des fils évadés à travers les vieux murs du puits. Le cataclysme, en l'asséchant, avait réduit sa profondeur à une vingtaine de pieds, puis des graines y avaient poussé. L'ensemble constituait une masse de végétation morte ou vivante, mais un piège mortel, car entre la margelle et le fond où se trouvait Cray, se dressaient dix pieds d'une muraille où il était impossible de grimper.

Piroli, assassin d'intention, aperçut l'homme qui aurait pu être sa victime, hagard, à demi conscient, mais vivant. Un coup de javelot pouvait liquider l'affaire, cependant l'idée de tuer n'existait plus dans la cervelle de Piroli. Le sombre instinct qui l'aiguillonnait tout à

l'heure venait de perdre sa puissance : l'eût-il conservée, d'ailleurs, il est douteux qu son possesseur eût le cœur d'achever un de ses semblables à demi assassiné.

Il fallait une corde à Piroli. La forêt en était pleine.

Laissant tomber son javelot et prenant son couteau dans sa poche, il s'engagea parmi les arbres et trancha une liane d'un pouce d'épaisseur, plus solide qu'une corde de Manille. Traînant derrière lui ce câble de vingt pieds de long, il retourna au puits et entendit en approchant la voix de Cray apelant au secours. Sans prendre la peine de répondre, il fixa un bout de la liane à une pierre en saillie de la margelle et jeta le reste dans le puits. Cray s'en saisit mais se trouva incapable de grimper dans son état de faiblesse et d'abattement.

— Attendez ! cria son sauveur, qui courut couper une autre liane, y fit un nœud coulant, le jeta et se pencha pour dire à Cray de se le passer sous les aisselles.

Puis, Piroli tirant et l'autre grimpant tant bien que mal, le sauvetage s'accomplit. Le survivant s'assit sur la margelle pour reprendre son souffle et ses esprits. Mais Piroli, plus alerte que jamais aux avertissements de son instinct, ne le laissa point se reposer là. Il l'entraîna en le soutenant sous le couvert des arbres, l'y cacha, puis courut prendre son javelot et vint le rejoindre.

Couché en sûreté à côté de l'autre, il lui raconta tout en bégayant un anglais bizarrement accentué.

Cray ne savait rien de ce qui s'était passé. Non seulement il ignorait l'acte de Carnahan, mais son cerveau avait perdu le souvenir des deux ou trois minutes précédant l'attaque. C'est là un résultat assez ordinaire des blessures à la tête. Sans le témoignage de Piroli, il ne se serait pas du tout rendu compte des événements ; il en écouta le récit et y ajouta foi.

L'incident de la caverne lui revint en mémoire sous un nouveau jour. C'était la seconde fois que Carnahan en voulait à sa vie.

Il ignorait que Piroli aussi avait voulu y attenter.

Piroli lui-même l'avait oublié.

Piroli avait prouvé maintes fois sa bravoure en temps d'orage et de détresse. Chevaleresque, il possédait la noblesse simple de l'indigène, mais d'autre part sa fa-

culté d'accueillir et d'entretenir largement la pure et simple frousse.

Carnahan avait pris de l'ascendant sur lui. Depuis des années son seigneur et maître, il le dominait par sa personnalité et sa supériorité mentale.

Cette domination ne se trouvait pas amoindrie par les récents incidents. Fortifiée plutôt et avivée par la peur, elle conservait son pouvoir. Seulement, cet instinct lui conseillait maintenant de fuir plutôt que d'obéir.

La terreur inspirée par Carnahan s'imposait à son esprit et se manifestait pendant même qu'il racontait à Cray les événements.

Cray, l'histoire entendue, se redressa sur son séant.

A la différence de Piroli, il n'était pas troublé par la frousse. L'instinct le tentait fort de saisir Carnahan, de le ficeler et de l'emporter comme un colis à Sandabar pour le faire passer en jugement, au risque même de perdre le trésor. Mais cet instinct était tenu en échec par la pensée de Maya, dont cet homme était le père, après tout.

Non, il devait interpeller Carnahan, vider sa querelle avec lui, ici sur le rivage autant que possible, lui donner le choix de passer en justice pour tentative de meurtre ou de rester plusieurs mois sur cette île tandis que lui-même retournerait à Sandabar, vendrait une partie des bijoux et reviendrait le chercher avec un équipage et un capitaine salariés.

Voilà le plan qui s'esquissait dans l'esprit de Cray. Il dévoilerait tout à Maya. Qu'elle fût ou non sa fille, il considérait comme impossible qu'elle eût désormais rien à faire avec Carnahan, à moins qu'elle-même ne refusât de se séparer de lui, alternative invraisemblable quand elle serait au courant des faits. Il se leva. Piroli en fit autant et resta debout près de lui, javelot en main.

— Et maintenant ? demanda Piroli.

— Je vais aller le trouver. L'homme qui agit de cette façon est un lâche et non un brave ; il n'y a rien à craindre d'un poltron.

En quoi il se trompait, d'ailleurs.

Cependant, Carnahan, fusil en main, avançait sur la

route du vieux temple, s'arrêtant de temps à autre pour fouiller du regard le sous-bois.

Son plan était fort simple : tuer Piroli à première vue. Mais le gibier ne se montrait pas. Il atteignit la clairière aux ruines. Aucun indice.

Une idée lui vint. Pourquoi ne pas essayer un appel ? Il y avait une chance pour que Piroli y répondît s'il se trouvait à portée de la voix, et pas le moindre risque. Il cria. Un vague écho résonna dans les bois, rien de plus.

Soudain, près du puits, il aperçut quelque chose à terre : une liane avec une boucle au bout. Elle ne se trouvait pas là tout à l'heure. Il la ramassa et la laissa retomber, car il venait d'observer que l'autre extrémité était fixée à la margelle. Il se pencha sur le puits. Après y avoir jeté Cray, il n'y avait pas risqué un regard. Apercevant maintenant le matelas d'herbes et la corde, il comprit tout.

Cray n'était pas mort : il était sorti du puits avec l'aide de Piroli !

Son cœur se remplit d'une horrible colère et d'une folle alarme.

Il oubliait complètement que Cray étant vivant, lui-même ne pouvait être arrêté pour assassinat. Le sang lui monta aux yeux et sa vue s'obscurcit un moment. Soudain un appel lancé derrière lui lui fit faire volte-face.

— Carnahan !

Cray et Piroli venaient de sortir du couvert. L'appel de Carnahan leur avait indiqué sa position approximative, et Piroli, encouragé par le voisinage de son compagnon, n'était pas resté en arrière.

Carnahan s'immobilisa un moment, puis son fusil lui vola à l'épaule. Il tira et, au même instant, le javelot de Piroli jaillit comme un trait de lumière.

Carnahan vacilla et lâcha son fusil. Le javelot venait de lui transpercer l'épaule droite. Il le saisit de la main gauche, l'arracha et, au même moment, ses genoux se dérobèrent sous lui.

Il tomba, frappant la terre des genoux, de la poitrine et du menton, puis se retourna et leva les bras au ciel ; le poison venait de l'atteindre au cœur.

Ses bras retombèrent et, l'écume à la bouche comme un chien empoisonné, il se contracta, se détendit et demeura immobile.

La balle avait éraflé l'épaule de Cray. Celui-ci ne s'en aperçut point tant qu'il regarda le cadavre.

CHAPITRE XXIII

LA MENTALITÉ DE PIROLI (*Suite.*)

Cray n'éprouvait ni remords ni regrets. Trois fois Carnahan avait attenté à sa vie.

Il regardait cette figure, ces lèvres couvertes d'écume, cette main ouverte, cet annulaire bagué d'or mince, ce pouce et cet index tachés de fumée de cigarette.

Il ne pouvait creuser une fosse, mais le puits était là. Il l'indiqua du doigt, et Piroli fit un signe d'assentiment. Avant de soulever le cadavre, Cray explora les poches de la veste ; celle de droite contenait quelques bagatelles, celle de gauche présentait un léger renflement. Cray y plongea la main et en retira la conque de nacre.

Il n'y pensait plus. Dans l'excitation de la dernière heure, il ne s'était pas aperçu de sa perte, et il se sentit étrangement affecté en la découvrant dans la poche du mort. Il se représenta son propre cadavre étendu sur le sol et l'assassin le fouillant, dans quelle intention ? Le sot s'était évidemment persuadé que l'objet portait chance seulement quand on le trouvait ; peut-être attribuait-il ! la fausseté du raisonnement était démontrée. Cray mit l'objet dans sa poche et aida l'autre à traîner le corps jusqu'au puits et à le précipiter dedans.

Piroli jeta un coup d'œil au fond, puis s'assit sur un bloc de pierre et se mit à regarder fixement la terre devant lui. Il semblait tout à coup abattu comme un homme qui vient de recevoir une mauvaise nouvelle. Puis il prit la parole.

— Rien de bon ne sortira de tout cela, déclara-t-il.

— Quoi ? demanda Cray.

— Aucun de nous ne quittera jamais ce lieu. Ceux qui débarquent ici ne retournent jamais chez eux... sauf pour mourir.

— Comment ! Tu y es déjà venu avec lui. Le mort me l'a dit. Il connaissait l'endroit et savait où trouver la source.

— D'autres que lui sont venus et sont morts.

Cray se souvint du morceau de papier trouvé près du placard de l'*Itang*. Dans sa poche de gilet, il avait échappé aux recherches de Carnahan. Il l'en tira.

Piroli le reconnut et tendit la main pour le prendre.

— C'est le papier écrit, dit-il.

Et il se mit à donner des explications dans son anglais écorché.

Carnahan tenait ce document d'un individu racolé à Tandjong-Priok. L'homme, un Hollandais, venu à bord comme matelot supplémentaire, vendit le papier à Carnahan pour vingt florins, mais refusa de l'accompagner à la recherche du trésor, alléguant que l'île était hantée par les morts du navire caché dans la grande caverne. Lui-même les avait vus de ses yeux : ils ressemblaient à des oiseaux, mais possédaient des voix humaines.

Le Hollandais y était déjà venu avec deux autres dans un *prahou* : entrés dans la caverne, ils avaient aperçu le navire, mais tout à coup l'antre s'était rempli de sons bizarres et de froissements d'ailes.

— Les chauves-souris, pensa Cray.

Alors, ils s'étaient enfuis. Ils avaient vu aussi les fantômes des morts sous forme d'oiseaux blancs.

Il ne voulait pas y retourner. La malchance les poursuivait depuis lors. Le prahou avait fait naufrage et ses camarades s'étaient noyés. Il vendit pour vingt florins le papier précisant l'emplacement. Il parla de la source, du temple caché dans les bois, de la route à suivre à travers les récifs et du tirant d'eau. Et peu de temps après il mourut à bord, empoisonné par du mauvais poisson. Rien de plus clair : non seulement les deux compagnons du Hollandais s'étaient noyés, mais le Hollandais lui-même était mort... bien que plus tard.

En écoutant tout cela, Cray se sentait disposé à prendre un bâton pour infliger une volée à ce lugubre conteur, à ce Piroli pourri de superstitions.

Il ne voyait absolument rien dans cette île qui ne fût naturel, sauf les rêves et les actes des hommes. Ces fantômes volants se réduisaient à de simples oiseaux : le soir de l'avant-veille, il en avait vu un laisser tomber un poisson ; malgré la distance, l'éclair des écailles et le plongeon du volatile pour rattraper sa proie ne permettaient aucun doute. Leur disparition la veille au soir s'expliquait tout simplement par l'incendie du navire qui les obligeait à chercher asile dans quelque baie de la côte. Le Hollandais et ses compagnons avaient pris les chauves-souris de la grotte pour de mauvais esprits, faute d'éclairage suffisant. Tout se révélait à lui de façon analogue. Néanmoins, l'idée de désastre qui contaminait maintenant l'esprit de Piroli le démoraliserait dans les instants critiques et le rendrait en tout cas inutile. Or, ils devaient retourner à Sandabar sans Carnahan.

Il maudissait ces croyances superstitieuses, oubliant que depuis tant d'années la légende concourait avec la présence des oiseaux de mystère à écarter de l'île les Bornéens et les Chinois. Sans la superstition, aucun bijou ne serait resté à découvrir en cet endroit. Après cette expédition réussie au delà de toutes leurs espérances, ils devraient être en train de se réjouir de leur veine et de tirer des plans pour monnayer les bijoux ; au lieu de cela, Carnahan gisait au fond d'un puits, Piroli s'effondrait, ils avaient perdu leur chef, le doute et la confusion les envahissaient de toutes parts.

Cray n'avait pas besoin d'être averti que la vente des joyaux constituerait l'épreuve définitive de l'aventure et la pierre de touche de son succès.

La façon de disposer de pareils bijoux en Orient ou même dans son pays représentait pour lui un problème insoluble ; il ne fallait pas être devin pour comprendre qu'une telle entreprise comportait autant de dangers que la navigation sans cartes dans une mer semée d'écueils et infestée de requins.

En ce cas, il valait peut-être mieux faire leur déclaration auprès des autorités et attendre leur décision sur la

légalité de leur trouvaille. Oui, mais Cray savait à quoi s'en tenir sur les autorités et sur le destin des gens qui attendent une simple médaille honnêtement gagnée. Et puis, à quelles autorités s'adresser ?

Il ignorait absolument à qui appartenait cette île, et ne l'avait jamais demandé à Carnahan.

En pareille affaire, Piroli ne pouvait servir à rien, Maya non plus. Pour se débarrasser des bijoux et en tirer profit, il ne fallait compter que sur lui-même.

Chose étrange : en ce moment où il restait debout devant Piroli assis au soleil les mains pendantes, avec l'air d'une chiffe, Cray ne pensait ni au meurtre de Carnahan ni à la perte de leur chef. Il ne songeait qu'aux bijoux.

Maya elle-même, pour l'instant, était reléguée au second plan.

En réalité, il n'y avait rien là d'étrange. La mort de Carnahan venait de charger ses épaules du fardeau du commandement, et cette autorité ne pouvait désormais tendre qu'à une fin : la navigation à bord de l'*Itang* pour retourner à Sandabar l'inquiétait moins que la conversion du trésor en espèces.

Tel était le but logique de l'expédition, tel devait être désormais le problème essentiel de sa vie. L'aisance ou la mendicité dépendaient de sa solution.

Carnahan avait évalué le collier à trente mille livres sterling : sûrement le reste du trésor représentait une valeur égale ou supérieure : mettons soixante mille livres. La moitié de cette somme reviendrait à Maya, et Piroli recevrait une part, dix pour cent, par exemple.

La moitié à Maya ? Mais toute la somme lui appartenait ! Sans argent, elle ne pourrait vivre. Comment pourvoir à ses besoins ? L'*Itang* n'était bon à rien, lui-même ne possédait pas le sens infaillible de la mer manifesté par Carnahan, ce portefaix doublé d'un navigateur et d'un hardi manœuvrier sur un petit bateau.

Il se tourna vers Piroli.

— Lève-toi ! commanda-t-il.

Piroli se leva, obéissant comme un enfant.

— Tu viens de radoter comme une vieille femme, dit Cray. Je n'ai fait que rire de toi tout le temps. L'autre

soir tu n'as pas voulu rester à regarder les oiseaux, sans quoi tu aurais vu comme moi que ce ne sont pas des esprits. Ils pêchaient : j'en ai vu un laisser tomber un poisson qu'il venait de prendre. Les esprits ne vont pas à la pêche. Les êtres entendus dans la caverne par le Hollandais étaient des chauves-souris. Je les ai reconnus pour tels parce que je disposais d'une forte lampe. Carnahan est mort parce qu'il était méchant et essayait de me faire du mal. Nul ne peut me nuire parce que je suis protégé ; et voici ce qui me protège.

Il tira de sa poche la conque de nacre.

— Carnahan m'a volé cette amulette parce qu'il en connaissait le pouvoir, mais ce pouvoir n'agit qu'en ma faveur. Ce n'est pas toi qui l'as tué avec ton javelot ; c'est elle qui t'a commandé de lancer cette arme et qui l'a dirigée droit au but. Par conséquent, reprends courage et tout ira bien. Maintenant, suis-moi, car je retourne à l'*Itang* raconter ce qui s'est passé. Je ne parlerai pas de toi, je dirai que c'est moi qui l'ai tué, et c'est la vérité, puisque cette chose l'a tué et qu'elle est partie de moi. Allons !

Piroli le suivit. Son esprit désorganisé ne fonctionnait plus de même façon que naguère.

Le je ne sais quoi qui l'avait poussé à sauver l'homme dont il voulait prendre la vie était une nouveauté surgie des profondeurs de son être à l'appel de la circonstance, une force morale évoquée tout à coup pour affronter la méchanceté de Carnahan.

En outre, le geste de Cray assumant la responsabilité du meurtre était un coup de maître inconscient. Cray n'avait songé qu'à agir sur cet esprit simple au moyen de la superstition : en réalité, il venait de s'élever lui-même à la situation de maître et de chef. Il était désormais l'homme qui donne des ordres.

Ils retournèrent à la grève et mirent le canot à flot.

CHAPITRE XXIV

UNE INTRUSION

En les voyant approcher de l'*Itang*, la jeune fille vint au bordage et aida à attacher le canot.

Piroli, sans les regarder, descendit. Maya observa Cray.

Elle savait parfaitement que quelque événement venait de se passer. Leur façon de descendre sur la grève, de ramer ensuite, la mine de Piroli quand il se dirigea vers le panneau d'avant, tous ces détails possédaient un sens pour elle, et Dieu sait ce qu'ils racontaient à cet esprit instinctif.

Cray la dévisagea bien en face.

Ce matin avant leur départ, ses yeux lui faisaient l'effet d'une mer sombre dans les profondeurs de laquelle il se sentait saisi par un esprit dont il ne savait rien, sinon que cette étreinte le faisait vibrer d'une vie nouvelle et passionnée.

En ce moment, cette mer venait de s'assombrir et semblait résister à son regard.

Il prit la parole.

— Maya, un malheur terrible vient d'arriver. Là-bas dans les bois, votre père a essayé de me tuer. Il est mort.

— Il a essayé de vous tuer ?

— Il a essayé deux fois. La première fois il a passé derrière moi, m'a frappé à la tête et m'a abandonné dans un endroit où je serais mort sans Piroli. Puis il est revenu avec un fusil et je lui ai fait voir que je vivais encore.

— Il a emporté le fusil avec lui, dit Maya.

Mais elle ne s'adressait pas à Cray, elle se parlait à elle-même.

Et, bien qu'elle parlât de son père, elle ne pensait évidemment qu'à Cray.

Il se rendit compte tout de suite que le destin de Carnahan ne signifiait rien pour elle, que sa mort la laissait indifférente, du moment que lui-même revenait sain et sauf.

Oui, Carnahan avait été son père et, qui plus est, bon ou mauvais, elle s'était trouvée attachée à lui par toutes sortes de liens de camaraderie. Cependant, son destin fatal n'éveillait chez elle aucune émotion.

Cette soudaine révélation d'une mentalité concentrée sur un seul point, lui-même, et indifférente à tous autres êtres ou choses, lui révélait en même temps la nature de ce Carnahan incapable non seulement de se faire aimer, mais de susciter même un intérêt quelconque.

Jusqu'ici, il ne connaissait pas réellement la jeune fille. Gracile, jeune, patiente et ne se plaignant jamais, elle semblait indifférente, vivre dans un monde à elle, et voici que soudain elle dévoilait son amour pour lui.

Chose plus étrange, encore cet aveu tacite s'accompagnait d'un avertissement : une voix du monde subconscient lui murmurait que cette tendresse était celle d'une créature presque sauvage, pour qui l'affection filiale n'existait plus.

Debout, il l'observait.

Elle leva les yeux vers lui et allait prendre la parole quand un cri de Piroli, qui venait de remonter sur le pont, lui fit tourner la tête.

Piroli indiquait, par delà les récifs, un point où la voile d'une embarcation se profilait nettement sur l'azur brumeux.

Cray se retourna, s'abrita les yeux et regarda.

Il descendit chercher les jumelles et grimpa dans les barres.

C'était évidemment le canot d'un navire, et la voile de fortune, gonflée par une faible brise, l'amenait directement vers la passe principale du récif. Il contenait trois ou quatre personnes... non, trois seulement... maintenant on distinguait très bien deux formes à l'arrière et une troisième à l'avant, dont la tête dépassait juste le plat-bord.

Qui étaient ces gens ? D'où venaient-ils ? Quel motif les amenait ? L'apparition d'un prahou se comprenait encore : celle d'un canot de navire était bien la dernière chose à laquelle on pût s'attendre, et la moins désirable.

C'étaient des témoins !

Jusqu'ici l'expédition se poursuivait dans le secret de

la mer, sans autre rencontre que celle d'oiseaux. L'enlèvement du trésor, le meurtre de Carnahan s'étaient déroulés sous l'œil de Dieu. Rien ne subsistait du navire incendié, sauf quelques poutres calcinées sous l'eau noire de la caverne. Il ne leur restait qu'à lever l'ancre et mettre à la voile... et maintenant !

La main du destin apparaissait, pour tout briser sans doute. Quelques heures plus tard ce canot ne les eût pas trouvés là : l'*Itang* se serait évanoui dans la brume marine : seuls les goélands auraient accueilli les intrus dans le lagon désert et l'île désolée.

La fatalité s'affirmait. Cray ne pouvait se défendre de se rappeler les dernières paroles de Piroli au sujet de la déveine suspendue sur l'île et poursuivant quiconque y mettait les pieds.

Le canot avançait toujours, se berçant aux faibles ondulations de la mer. Sa méchante petite voile pendait flasque par instants, mais toujours un souffle de vent venait la regonfler.

Maintenant il s'engageait dans la passe du récif, et Cray voyait parfaitement les occupants. Deux se trouvaient à l'arrière, l'un blotti sur lui-même et le dos arqué, l'autre tenant le gouvernail ; le troisième, à la proue, était évidemment assis sur le plancher du fond, les bras ballants par-dessus le plat-bord que dépassaient sa tête et ses épaules.

Etrange équipage, dont aucun membre ne criait ni ne levait la main pour indiquer qu'ils avaient aperçu l'*Itang*. Etranges figures aussi.

Cray avec ses jumelles voyait maintenant de près deux de ces figures.

C'étaient moins des visages humains que des faces de momies entrevues dans un cauchemar.

Il repoussa les jumelles sur son dos et descendit vivement.

Maya se tenait au bordage de bâbord, les regards fixés sur le canot approchant, et Piroli regardait à l'avant en s'abritant les yeux de la main.

Carnahan, le trésor, l'amour, la vie même, tout cela était oublié des spectateurs plantés là comme frappés de mutisme.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XXV

LA PERSONNALITÉ DE MYNHEER VAN DYNE

Le matin même où Cray avait rencontré Carnahan à Sandabar, la goélette *Caraman*, partie de Bencoleen à destination du lagon de Malli dans le bas archipel polynésien, franchissait le détroit de Torres avec le cap York en vue à tribord.

Il semblait difficile d'établir un lien quelconque entre le sort du *Caraman* ou de son équipage et celui des deux hommes en conversation sur la plage de Sandabar ; le *Caraman* se trouvant à quelque deux milliers de milles de distance et en route vers les solitudes lointaines du Pacifique Oriental, tandis que les occupants de l'*Itang* allaient partir pour la mer de Soulou.

Mais la mer brouille étrangement les cartes quand c'est le temps qui les distribue, et le *Caraman*, goélette à hunier de deux cents tonnes, empestant le vieux coprah et en route pour prendre un chargement de nacre au lagon de Malli, rencontra un calme plat qui régnait du Nouveau-Queensland et du détroit de Torrès à Malaïta.

Il y avait à bord quatre passagers tous Hollandais et pêcheurs de perles. Van Dyne était leur chef, un gros homme placide avec une âme inébranlable aux événements, contre-partie spirituelle de ce calme qui immobilisait le navire et agitait fort ses compagnons.

— Allons jouer aux cartes.

Tel fut son unique commentaire sur la situation, si toutefois cela peut s'appeler un commentaire.

Le vent, revenu, le retrouva indifférent, et l'orage qui suivit le vent le laissa impassible.

Ce fut un orage, on peut le dire. Il détourna vers le

nord le *Caraman* obligé de fuir devant lui, entre le chaos écumant des brisants de la Nouvelle-Poméranie et, à bâbord, la Nouvelle-Guinée toute en pics accrocheurs de nuages.

Van Dyne demeura impassible.

Ils arriveraient en retard pour l'ouverture de la saison perlière à Malli, s'ils y arrivaient : s'ils n'y parvenaient jamais, ils seraient plus en retard encore. Se tracasser ne servirait à rien. Van Dyne s'appliquait à faire des patiences avec un petit paquet de cartes qu'il portait toujours dans sa poche de gilet, fumait sans fin des cigares et évitait de parler du temps.

Il n'aimait pas les sujets de conversation désagréables.

Le *Caraman* poursuivait sa fuite. L'orage s'était un peu calmé, mais le vent soufflait encore à moitié en tempête, et le navire, incapable de lui tenir tête, filait devant lui : il faisait eau comme un tamis, et s'il avait dû affronter une mer démontée, il se serait peut-être ouvert comme un panier.

Par ce temps nuageux, la côte de la Nouvelle-Guinée apparaissait loin à bâbord, et au bruit des pompes se mêlaient les cris des grands goélands qui se laissaient porter par le vent vers la terre, venaient tourner autour du *Caraman* et reprenaient la direction du rivage comme pour y porter la nouvelle.

— Des os à ramasser, si le mauvais temps persiste ! Ciel ! C'était une côte à scruter avec les jumelles : toute en roches de fer avec des arbres échevelés ; des récifs lançant des jets d'écumes comme des baleines ; des montagnes mélancoliques sous la ruée grise des nuages !

— L'endroit grouille de sales sauvages, disait Stonnor, le patron du *Caraman*, en s'arrêtant à côté de Van Dyne. On dit qu'ils ont abandonné la chasse aux têtes, mais c'est de la blague !

— Vraiment ! répondit Van Dyne.

Et il descendit faire des patiences et fumer.

Il n'était point paresseux. Gros et très fort, il n'attendait pas comme les autres passagers l'ordre du capitaine pour prendre sa place aux pompes ; mais aussitôt la corvée finie, il descendait s'absorber dans ses petites cartes.

Le lendemain, par une belle journée de vent, un ciel à demi couvert et une mer agitée — la côte de la Nouvelle-Guinée avait disparu — le *Caraman* renonça à la lutte. Les pompes ne pouvaient plus fonctionner.

Comme il arrive généralement pour les navires qui n'ont été maintenus à flot qu'à force de pompes, la fin arriva avec une effrayante rapidité. A peine eut-on cessé d'entendre les chocs des pistons et le sifflement de l'eau, que l'ordre fut donné de mettre les chaloupes à la mer.

Van Dyne monta sur le pont.

Des gens y couraient en tous sens, les uns dans la direction des palans, les autres pour aller chercher leurs sacs, tandis que Stannor criait des ordres.

Van Dyne descendit et remonta avec une couverture de voyage sur le bras, un sac dans une main, et dans l'autre deux boîtes de cigares attachées ensemble par une ficelle.

Un canot venait d'être abaissé à bâbord, et il y avait deux hommes dedans. Van Dyne y jeta son bagage, qu'ils attrapèrent et mirent à l'arrière.

Sur le pont, aucune confusion : les autres canots étaient à demi abaissés sous les portemanteaux : on était en train de les charger de toutes sortes de choses, mais sans précipitation.

Bien qu'on fût obligé d'abandonner la vieille hourque, elle resterait encore à flot assez longtemps : telle était l'opinion des matelots, et le capitaine le croyait aussi, tout en ouvrant l'œil.

Van Dyne descendit dans le canot à la suite de son bagage, et Heilbron, un des autres passagers, se proposait de le suivre ; celui-ci hésita, pensant qu'il serait mieux à l'aise dans le grand canot.

Celui de Van Dyne était petit : un vieux baquet que Stonnor avait ramassé à Tandjong Priok pour remplacer un youyou perdu.

— Alors, vous ne venez pas ? demanda Van Dyne.

Au même instant, le *Caraman* frémit tout entier au choc d'une explosion qui venait de se produire dans ses profondeurs et commença de donner de la bande à bâbord.

Une clameur s'éleva des ponts.

— Il sombre ! dit Van Dyne.

Un des hommes avec lui saisit un aviron et repoussa le canot à quelques mètres du navire : son camarade prit l'autre aviron.

— Souquez ! cria l'homme à l'avant, sans quoi nous allons être aspirés dans le tourbillon.

Ils souquèrent, puis se reposèrent sur leurs avirons à une encâblure et demie de distance.

Le *Caraman* faisait son plongeon, piquant du nez avec une forte bande à bâbord. De ses quatre canots, celui de Van Dyne était seul à distance : les deux de tribord ne pouvaient plus être mis à l'eau dès lors que le navire penchait du côté opposé ; le troisième, à bâbord, mal manœuvré, et dont le palan d'avant ne fonctionnait plus, pendait lamentablement en frappant l'eau de son arrière. Le pont, déjà balayé par les vagues, était horrible à voir avec les gens qui s'y débattaient et luttaient entre eux.

— Il coule ! cria le rameur d'avant, un nommé Jackman natif de la Nouvelle-Ecosse, traits durs et énergiques, balafrés d'une cicatrice allant de la pommette au menton.

— C'est fini ! dit Van Dyne. Regardez : ils sont dans l'eau.

On n'apercevait plus que les mâts du *Caraman* et des têtes d'hommes nageant de toutes leurs forces vers le canot.

Train, le rameur d'arrière, un Yankee de Marthas Vineyard, cessa un instant de ramer, son aviron à demi rentré, puis le remit en place, l'erseau dans le tolet.

— Ils vont nous aborder et nous faire couler, dit-il.

Le canot bondit en avant.

— Souquez comme le diable ! cria Train.

Van Dyne reconnut le visage du cuisinier chinois, dont les lèvres contractées découvraient les dents blanches : derrière, une douzaine de têtes apparaissaient en formation d'éventail.

— Vous abandonnez ces hommes? demanda Van Dyne.

— Qu'y voulez-vous faire ? répliqua Train. Nager tous et nous noyer tous ?

— Ah ! bien ! conclut Van Dyne.

Il ne tourna plus la tête. Ce geste serait inutile, et les objets ou sujets déplaisants lui faisaient horreur.

Les nuages volaient dans le ciel comme chassés à coups de balai. Les derniers souffles du vent flottaient dans les hautes sphères : à la surface de la mer traînait seulement une brise favorable à la navigation. Van Dyne, maintenant qu'il pouvait se rendre compte des choses, se reconnaissait en assez bonne situation.

D'abord tous les canots du *Caraman* avaient été approvisionnés en eau douce quelques jours auparavant, lorsque les événements commençaient à prendre mauvaise tournure.

Stonnor n'était pas homme à s'en remettre au hasard, et le canot de Van Dyne contenait des preuves palpables de sa prévoyance, sous forme d'un gros tonnelet d'eau douce et d'un ballot de provisions bien ficelé dans une toile cirée.

Le canot contenait aussi un mât non dressé et une petite voile de fortune, encore serrée. Mais les instruments de navigation manquaient.

S'il y en avait eu, d'ailleurs, ils n'auraient servi à rien, aucun des trois hommes ne possédant la moindre idée de la navigation.

Une heure après, quand Train eut dressé le mât et déployé la voile, ils firent route vers l'ouest, renseignés sur la direction par le soleil qui allait se coucher dans une heure. Van Dyne leur avait proposé cette détermination.

— Partons de ce côté, leur avait-il dit, il y a des îles, entre autres Gilolo et Célèbes. A l'Est, autant que je puis m'en souvenir, s'étend la mer libre. Au Sud, nous aborderions en Nouvelle-Guinée, ce qui n'est pas une chose à faire. En outre, concluait-il, le vent nous pousse de ce côté, et c'est la veine qui nous indique la route. Il me semble, mes amis, que la chance nous accompagne et que nous ne devons pas nous rebeller contre ses indications.

— Parfaitement ! approuva Train.

CHAPITRE XXVI

JACKMAN ET TRAIN

Van Dyne, à bord du *Caraman*, connaissait l'existence d'un équipage, mais ignorait tout des individualités qui le composaient. Ces gens-là faisaient partie du navire au même titre que les mâts et le gréement, choses dénuées d'intérêt pour un marchand de perles doublé d'un homme d'affaires. Actuellement, pourtant, il se trouvait en contact étroit avec deux d'entre eux, devenus soudain partie intégrante de sa vie, partageant avec lui le boire et le manger ainsi que les chances de mort ou de salut.

A vrai dire, libre de son choix, il eût préféré d'autres compagnons que ceux-là, qui lui parurent antipathiques à première vue lorsque du pont son regard se croisa avec les leurs. Il ne s'en décida pas moins à les accompagner.

Leur canot était le seul à la mer et l'instinct qui l'avait toujours bien servi en affaires lui disait : « Vas-y ! »

Des deux, il préférait Jackman, malgré ses traits amers et rudes. Ceux de Train, rusés et curieux, se résumaient en un nez entre deux yeux rapprochés et vifs comme ceux d'un rat

Tous deux s'étaient montrés également endurcis et sans pitié, non seulement en s'éloignant à force de rames d'hommes en train de se noyer, mais aussi par leur façon de le faire. Néanmoins, Van Dyne préférait Jackman.

On pourrait dire que Van Dyne ne se montra pas moins dur qu'eux, puisque tout en protestant mollement, il n'essaya même pas de les faire revenir en arrière.

Peut-être, mais une pareille initiative risquait de surcharger le canot ou même de le couler et ce curieux homme qui prenait si tranquillement les choses connaissait sans doute l'inutilité de toute protestation.

Quoi qu'il en fût, tout cela appartenait au passé.

Le temps qui régnait maintenant sur la mer depuis le

Nouveau-Mecklembourg jusqu'à Palaouan et de Mindero au détroit de Macassar, ne laissait rien à désirer. Une bonne brise du sud-est gonflait la voile, tempérait l'ardeur du soleil et les poussait régulièrement vers la mer de Soulou, mais aucune voile ne se montrait à l'horizon, sauf une fois, au nord de Gilolo, quand la voile brune d'un prahou se profila à grande distance dans le sud pendant une heure au plus, puis disparut sans laisser de trace.

Aux approches de la mer de Soulou, ils passèrent devant plusieurs îles désertes d'où ils ne pouvaient attendre aucun secours. Ils débarquèrent des noix de coco rafraîchissantes et remplirent leur barillet à une petite source découverte entre les arbres. Puis ils entrèrent dans la mer de Soulou.

Or, la mer de Soulou est presque aussi entourée de terre qu'un bassin à flot, mais la terre qui l'environne est brisée en îlots, récifs, bancs de sable et bas-fonds.

Parfaitement ignorants de l'endroit où ils se trouvaient et de celui où ils entraient, les trois hommes dépassèrent des caps lointains, des îles embrumées de pourpre, des récifs à geysers d'écume et aperçurent une fois, à grande distance dans le nord, une traînée de fumée provenant certainement d'un vapeur. Ils continuèrent tout droit dans l'espoir de découvrir un navire, peu attirés par la désolation des îles ; puis un calme plat les surprit.

La mer de Soulou n'est pas l'endroit propice où naviguer par calme plat : ses eaux à demi environnées de terre regorgent de vie tropicale, de germes microscopiques prêts à se résoudre en pourriture, d'organismes gélatineux de toutes tailles et de formes peu communes qui remontent à la surface pour flotter et mourir, tués par le soleil.

Dès le troisième jour du calme plat, une odeur pestilentielle commença d'infecter l'atmosphère. Fait assez bizarre, le premier à s'en apercevoir fut non pas le passager Van Dyne, mais le simple matelot Train.

Doué d'un odorat extraordinairement subtil, il se mit à grogner avant que les autres eussent trouvé sujet de se plaindre ; mais il ne grogna pas longtemps ; quelque

chose de pire que l'odeur de corruption s'attaquait à eux : la soif. Leur provision d'eau douce était presque épuisée. Le quatrième jour, il n'en restait guère plus qu'une chopine. Van Dyne la distribua entre eux.

Le plus gros et le plus fort des trois, il avait pris de l'ascendant sur les autres, peut-être parce qu'il n'avait jamais grommelé une seule fois depuis leur départ. Ils reconnaissaient en lui non pas un supérieur, mais un homme d'une virilité supérieure à la leur. Sa placidité leur inspirait confiance ; bien qu'ils fussent deux contre un et que la moindre goutte d'eau représentât pour eux un moment de vie, ils ne l'auraient pas frustré de sa part, même s'ils avaient pu le faire impunément.

Dans les situations tendues et dangereuses, rien ne réconforte mieux les hommes que la présence d'un homme sur qui l'on puisse compter.

Au cours de la nuit qui suivit le cinquième jour de calme plat, Train, qui, privé d'eau comme les autres depuis plusieurs heures, s'était affaissé sur les planches du fond près du banc de nage arrière, releva la tête et renifla.

— Je sens la terre, dit-il.

Van Dyne, à moitié assoupi, leva également la tête ; au même instant, il se sentit la joue effleurée par quelque chose de frais, comme un fantôme de brise.

Il se mit à rire. Le fait que l'odorat phénoménal de Train l'avait averti du voisinage de la terre avant que la brise lui en apportât la nouvelle à lui-même constituait une confirmation évidente.

— Le vent se lève, dit-il. Préparez la voile. C'est la terre, sûrement. La veine nous favorise.

Il prit le gouvernail.

Ce fut seulement après l'aurore qu'ils aperçurent la terre, sous forme d'une masse déchiquetée à grande distance en avant et à tribord.

C'était bien la terre, mais combien lointaine ! Il leur faudrait une demi-journée au moins pour l'atteindre, et sa vue avivait leur soif au lieu de la soulager.

La soif contient un facteur psychologique outre sa signification physiologique, de même que le désir de fumer provient en partie d'une obsession mentale. Les

occupants du canot se trouvaient privés d'eau depuis quelques heures seulement ; cependant, ils souffraient comme s'ils en avaient manqué depuis plusieurs jours.

L'île en vue n'était plus une île : c'était un esprit malfaisant qui pompait leur énergie, hantait leurs esprits et torturait leurs âmes.

— Voici de l'eau ! clamait cet esprit diabolique. Venez boire !

Le vent, ligué avec lui, soufflait doucement, trahissait son hésitation dans le tremblement de la voile, se renforçait parfois comme pris de compassion.

Ils commençaient à distinguer des arbres agités par le vent, des récifs blanchis par les vagues et, derrière les récifs, les mâts d'un petit navire, l'*Ilang*.

— Regardez ! cria Van Dyne. Enfin, un navire ! Nous sommes sûrs à présent de trouver de l'eau...

Les autres regardaient.

CHAPITRE XXVII

ILS VIENNENT A BORD

Au moment où le canot franchit la passe, Cray descendit des barres. Il avait deviné la situation.

Laissant Maya et Piroli sur le pont, il alla chercher à la cuisine la cruche d'eau et trois bols, puis, quand le canot se rangea le long du bord, il se pencha et tendit le tout à Van Dyne, seul debout.

Le Hollandais prit les ustensiles et commença par servir les autres avant de boire lui-même. Après quoi, il enjamba lourdement le bordage et promena un instant les yeux à la ronde. Les deux autres, ayant bu à satiété, restèrent assis pendant que Piroli leur donnait à manger. Ils n'avaient pas souffert plus que Van Dyne, mais étaient d'une étoffe différente.

— Ils se remettront vite, dit-il. Il nous restait quelques biscuits, mais plus d'eau depuis plusieurs heures. C'est la préoccupation de n'avoir rien à boire qui les a

rendus si malades. Pour moi, je me sens mieux, grâce à vous.

Il s'exprimait en anglais, ayant reconnu la nationalité de Cray. Puis il le suivit en bas, avec la démarche pesante et raide d'un homme qui vient de passer plusieurs jours en canot découvert.

En bas, il s'étendit voluptueusement sur la couchette de tribord. Pour bien apprécier la liberté de mouvement, il faut avoir passé de longues journées dans l'espace restreint d'un canot, et il le déclara quand Cray lui apporta à manger tandis que Piroli préparait du café.

Après s'être restauré, il demanda qu'on allât chercher ses cigares dans le canot. Ils étaient déjà sur le pont avec sa valise et sa couverture, mais il n'en restait plus qu'une boîte à demi pleine.

Il en alluma un après avoir tendu la boîte à Cray, qui refusa, préférant la pipe. Aux yeux de Cray, Van Dyne représentait un type tout nouveau. L'Anglais s'étonnait de cette façon tranquille de monter à bord, de ce maintien calme et égal, avec l'air de s'attendre à tous les événements de ce genre au cours d'un voyage.

— L'*Itang*, répéta Van Dyne après avoir demandé le nom du cotre, venant de Sandabar, dites-vous. Je connais très bien Sandabar, j'y ai des relations commerciales. Eh bien ! espérons que nous nous reverrons bientôt à Sandabar si votre voyage est terminé. Vous faites des affaires ici, capitaine ?

— Non, dit Cray. Il n'y a personne ici pour traiter des affaires. Nous y avons relâché... pour prendre de l'eau. Les barils sont encore là sur la grève et nous les remorquerons à bord. Je compte partir demain.

Il se demandait ce que penserait Van Dyne s'il connaissait la fin tragique de Carnahan, s'il savait que le tiroir en face de la couchette où il se prélassait contenait un coffret de bijoux valant plusieurs milliers de livres sterling.

Même en l'état de choses actuel, la situation lui paraissait assez inquiétante.

Cette expédition entre toutes exigeait le secret. Celui qui trouve des bijoux dans une épave ou une cachette peut en réclamer la propriété, mais cette réclamation doit

être justifiée, et quand tous les vautours de justice et les prétendants adverses ont été satisfaits ou déboutés, que reste-t-il au découvreur ?

Cray ne possédait pas une habileté consommée, mais il n'était pas sot : il voyait bien que le seul moyen de tirer profit de l'affaire était de la tenir absolument secrète.

En outre, il y avait l'affaire Carnahan.

Carnahan gisait là-bas dans le puits du temple. Peu importait que son meurtre fût légitime ou que Piroli fût son exécuteur : le fait pur et simple est que l'*Itang* appartenait à Carnahan, qu'une grosse fortune en bijoux venait d'être découverte, et que les deux compagnons, après avoir débarqué avec lui dans l'île, y laissaient son cadavre.

Seuls Piroli et Maya connaissaient l'affaire dans tous ses détails, et ils étaient discrets ; néanmoins, aucun secret n'est absolument sûr en ce monde quand il s'agit d'argent. Carnahan possédait sans doute des amis ou tout au moins des connaissances, des gens peut-être à qui il devait de l'argent et qui feraient une enquête si leurs soupçons s'éveillaient.

Tout irait pour le mieux s'ils avaient déjà quitté l'île, nul ne sachant qu'ils y étaient venus. Mais à présent la situation changeait de face.

L'intervention de Van Dyne et de ses compagnons détruisait le secret et ouvrait la voix à Dieu sait quelle série de conséquences fâcheuses.

Cray regardait Van Dyne.

— Ainsi, vous comptez partir demain, dit celui-ci. Et quel est votre port d'attache, capitaine ?

En voilà une question ! Très naturelle, mais grosse de complications.

— Sandabar, répondit-il, ayant déjà nommé ce port pour sa dernière relâche.

— Ah ! Sandabar, fit l'autre. J'y fais pas mal de négoce. Je suis commerçant, j'achète et je vends, surtout des curiosités et des perles. Batavia est mon lieu de résidence. Et maintenant, puisque vous êtes aussi commerçant, parlons affaires. Vous m'avez accueilli à votre bord et sans doute vous m'y prendrez comme passager

si aucun autre navire n'arrive avant que vous mettiez à la voile. Eh bien ! ce que je voulais dire, c'est que je suis disposé à payer mon passage....

Cray l'arrêta en levant la main.

— Ne parlons pas de cela, dit-il.

— ... au tarif des paquebots, continua Van Dyne sans paraître entendre l'interruption, et nous réglerons la note en arrivant à Sandabar.

Il reprit son cigare, et Cray, en le regardant, se rendit compte qu'il n'avait jamais encore rencontré un type de ce genre.

Il sentait chez celui-ci une sérénité profonde et colossale, une tranquillité inébranlable, une sorte de force primitive aussi éloignée de la folle agitation du commun des hommes qu'une montagne diffère d'une cité ; et par-dessus tout s'imposait une espèce de puissance et de capacité indéniable au point de vue pratique.

Pendant qu'il parlait, Cray réfléchissait. Le mot « Sandabar » échappé de ses lèvres le mettait en mauvaise passe. Il se trouvait contraint de retourner à Sandabar ; s'il se rendait dans tout autre port, cela ne changerait rien au fait que Van Dyne s'était fourré dans la tête le nom du port d'où l'*Itang* avait mis à la voile, et il n'y avait pas lieu de se demander s'il parlerait ou non : c'était une certitude. Il raconterait naturellement son naufrage et sa façon de s'en sauver. Les journaux publieraient l'histoire tout au long. Carnahan était connu à Sandabar et sans doute en d'autres endroits comme propriétaire de l'*Itang*. Des questions embarrassantes seraient posées.

Le voilà dans de beaux draps !

Il pouvait compter sur Piroli, ainsi que sur Maya : personne autre ne savait rien de l'affaire. Néanmoins...

Néanmoins, c'était une fatalité qu'ici, au dernier moment, une fissure, si petite qu'elle pût être, vînt compromettre le profond secret de ce qui s'était passé

L'idee lui vint de dire à Van Dyne que lui, Cray, n'était pas le capitaine de l'*Itang*, que son capitaine et propriétaire était mort de la fièvre et qu'ils l'avaient enterré sur la grève. Ce conte simplifierait les choses non

seulement pour Van Dyne, mais aussi pour les gens de Sandabar.

Mais il écarta cette idée. Il ne pouvait prendre une décision de cette importance sans réfléchir plus longuement. Bientôt, laissant le Hollandais dans la cabine, il monta sur le pont.

Train et Jackman y étaient assis et fumaient, adossés au bordage de tribord.

Les effets de leur soif étant de nature plutôt psychologique que physiologique, ils en étaient déjà presque remis.

Mais pas assez pour travailler, vous pensez bien !

Maya, à l'avant, aidait Piroli à une besogne quelconque, mais Cray la remarqua à peine ; les visages des deux nouveaux venus venaient de frapper son attention. Il ne les aimait pas. Sans doute, c'étaient d'assez honnêtes garçons et son antipathie s'inspirait de leur qualité d'intrus ; néanmoins, leurs figures lui déplaisaient. Il voulait ramener les barils en remorque et ne savait comment s'y prendre. S'il emmenait Maya et Piroli, il laisserait le navire à la disposition de trois étrangers. Sans doute, ils n'étaient pas à craindre : néanmoins, ce n'était pas une chose à faire.

Il se tourna vers les deux matelots assis sur le pont.

— Vous sentez-vous capables de me donner un coup de main pour rapporter des barils d'eau de la grève ? demanda-t-il.

Ils se levèrent comme des impotents.

— Demain, je ne dis pas, mais franchement, m'sieur, je suis raide comme un poisson crevé à force d'être resté dans ce canot, dit Jackman en se cramponnant au bordage, tandis que Train, après être resté debout une seconde, se rasseyait au bord du châssis vitré.

— Très bien, dit Cray. Je m'en tirerai sans vous. Ce n'est pas une grosse affaire, après tout.

Il venait de prendre une décision.

Il laisserait Piroli à bord et emmènerait Maya. Le travail à fournir ne serait pas au-dessus de leurs forces conjuguées.

CHAPITRE XXVIII

L'ODORAT DE TRAIN

Avant de partir avec Maya chercher les barils, Cray avait dit à Piroli de veiller sur le navire. Le Malais, après un signe d'assentiment, descendit dans le gaillard d'avant, tandis que le canot s'éloignait du bord.

L'état d'esprit du malheureux Piroli ne le rendait bon à rien pour le moment.

Le rôle joué par lui dans la tragédie de Carnahan, vieille de quelques heures seulement, sa passion pour Maya, sa certitude qu'elle appartenait à Cray et sa conviction que rien n'importait dès lors qu'ils étaient tous voués à la destruction, le rendaient inapte à veiller sur le bateau.

Il descendit s'asseoir au bord de sa couchette, pareil à un poulet hypnotisé. Son esprit fonctionnait en séries de représentations mentales, et l'image qui l'occupait en ce moment était celle d'oiseaux de mauvais augure, de ces grands volatiles blancs qui, l'autre soir, avaient alarmé Cray lui-même avant qu'il les reconnût tout simplement pour des rapaces pêcheurs d'espèce rare.

Aux yeux de Piroli, c'étaient des esprits, preuves visibles de la malédiction suspendue sur l'île, annonciateurs du meurtre de Carnahan et de tous les malheurs à venir.

Assis sur sa couchette, il suivait leur vol en imagination, sans se douter qu'il y avait sur le pont deux rapaces autrement dangereux : Train et Jackman.

Quand le canot s'éloigna du bord, Train vit Piroli descendre et promena ses regards à la ronde.

— Où est le Hollandais ? demanda-t-il.

Jackman regarda le châssis vitré.

— Dans la cabine, dit-il en riant. N'est-ce pas un passager de première classe, différent de gens comme toi et moi ?

Train renifla, puis se dirigea vers l'entrée de la cabine et y descendit, l'autre sur ses talons.

Van Dyne, une jambe sur la couchette, finissait son cigare. Il leva les yeux.

Un autre aurait pu oublier qu'ils étaient compagnons d'infortune voilà quelques heures et manifester quelque ressentiment de leur intrusion à l'arrière ; mais Van Dyne ne dit rien ; il esquissa seulement un signe de tête pour reconnaître leur présence et continua de fumer.

Ce n'était pas son bateau, après tout.

— Eh bien ! ce n'est pas mal agencé, dit Train en regardant de tous côtés. Un gentil petit bateau confortable pour ceux qui en sont les propriétaires. Mais quel genre de navire, au bout du compte ? C'est trop petit pour un cargo... et ce nègre et cette fille nippée de cotonnade, qu'est-ce que ça peut bien être ?

Il s'adressait à Van Dyne, qui se contenta de secouer la tête. Puis Train se mit à faire le tour de la cabine, regardant une chose et une autre, tandis que Jackman s'asseyait et coupait une chique de tabac, le dos voûté et les regards fixés sur sa carotte.

— Leur avez-vous raconté un boniment ? demanda Jackman, s'adressant à Van Dyne sans lever les yeux.

— Comment cela ? Que voulez-vous dire ? demanda le Hollandais.

— Bon Dieu ! Le *Caraman* n'appartenait-il pas à des Anglais et les types du bureau du commerce ne vont-ils pas nous tomber sur le dos pour savoir comment il a sombré et comment il se fait que nous ne soyons que trois survivants ?

— Tout ira bien, dit Van Dyne. Rien ne vous empêchera de vous expliquer devant eux.

— Damnation! s'écria Jackman. S'il y a des difficultés pour les explications, nous ne serons pas seuls à nous débrouiller. Le point en question est ceci : Qu'est-ce que vous avez dégoisé ici ?

— Rien, dit l'autre. Je n'ai pas dit que vous aviez continué à ramer pendant que les autres étaient là dans l'eau. Il n'y a qu'à laisser aller les choses il n'y aura pas d'ennuis.

Il jeta le bout de son cigare par le petit hublot au-

dessus de la couchette et Jackman allait reprendre la parole quand Train les interpella.

Il s'était assis sur la couchette juste au-dessus du placard où étaient serrés les bijoux.

— Dites, les enfants ! cria-t-il. Sentez un peu cette odeur ? On se croirait dans une boutique de parfumerie !

Il tourna la tête à droite, puis à gauche et enfin, avec un instinct infaillible, l'abaissa presque entre ses genoux et renifla. Il donna un léger coup de talon dans le placard, puis s'agenouilla et l'ouvrit. Il en tira un des petits ballots contenant l'essence de roses. Le bouchon d'une des fioles avait sans doute pris du jeu. C'était le ballot que Cray avait défait et les bouteilles apparurent tout de suite.

Van Dyne, qui se préparait à fumer un nouveau cigare, remit l'allumette dans sa boîte.

Jackman écarquillait les yeux.

— Eh bien ! mon vieux Billy Train, dit-il, tu en as un flair ! Des bouteilles d'odeur ! Que diable peuvent-ils faire de ça ?... Passe-m'en une !

Mais Billy Train était occupé. Il venait d'entrevoir le coffret cerclé de métal et tout de suite le retirait du placard. Il en souleva le couvercle, écarta le coussin et découvrit la première couche de bijoux.

Du coup, il s'assit sur ses talons.

— Gott ! s'écria Van Dyne.

Les trois hommes s'entre-regardèrent comme on le ferait devant une catastrophe ou une apparition.

Le vieux coffret cerclé de métal proclamait : « Voici un trésor ! » Et Dieu sait si sa voix était bien soutenue par le chœur des joyaux ! Mais c'était la boîte elle-même qui racontait toute l'histoire.

« Un trésor trouvé ! » L'intelligence la plus mesquine ne pouvait manquer de comprendre que ce coffre et son contenu dépassaient les bornes de l'honnête commerce et défiaient toutes les circonstances ordinaires, ici, sur ce rafiau perdu à trois milliers de milles de tout bijoutier patenté et à une encâblure seulement d'une île déserte ! Un trésor découvert, un trésor déterré par ces autres, ici, sous leurs nez et à portée de leurs mains ! Voilà ce qui venait de les saisir à la gorge.

Soudain Jackman, sans dire un mot et comme mû par un ressort, s'élança sur le pont.

Il revint un moment après, le visage livide comme un homme qui vient de fournir une longue course.

— Ils sont encore à terre, dit-il, en train de tripoter leurs sales barils... et... nom de nom ! regardez-moi ça !

— Où est le nègre ? demanda Train dans un murmure.

Ce murmure constituait le premier symptôme de conspiration.

Jackman jura à voix basse et fit glisser la porte menant à l'avant.

— Je l'ai vu descendre dans le gaillard d'avant, dit-il. Inutile de s'inquiéter de lui. Dites donc, le Hollandais, vous étiez marchand de perles, donnez-nous un tuyau. Combien tout cela vaut-il, d'abord ?

Van Dyne avait examiné les bijoux et même soulevé le coussin de soie qui cachait le collier de perles.

Il prit la parole.

— Cela ne vaut rien, dit-il, tant que vous ne pouvez l'emporter, et, étant donné que cela n'appartient ni à vous, ni à moi...

— La ferme ! dit Jackman. Dites-nous ce que ça vaut, donnez-nous un chiffre.

— Dix mille... vingt mille livres... je ne sais pas... Tout dépend du vendeur, et de l'acheteur. Remettez ce coffret en place. Ne voyez-vous pas qu'il ne peut vous servir à rien ici...

— Le Hollandais a raison, dit Jackman. Allons, idiot, rabats le couvercle, remets cela en place et donne-nous le temps de réfléchir. Tout cela ne nous sert à rien ici : comme il dit, il n'y a pas d'acheteurs ; referme-le, andouille, avant que ce nègre nous tombe sur le dos !... Allez, maintenant, fourre les bouteilles de senteur par-dessus et boucle le crochet !

Il regarda un instant le placard, puis monta sur le pont à la suite de Train.

Ils n'hésitaient pas à laisser le Hollandais seul avec le trésor. Cette richesse, sans valeur ici, y était en parfaite sûreté jusqu'à leur arrivée dans un port. Alors viendrait l'instant critique où s'affronteraient les cervelles : d'ici là, rien à faire.

Train le sentait aussi bien que Jackman. Ils se tenaient maintenant près du bordage à l'arrière et apercevaient Cray et la jeune fille sur la rive, en train de mettre à l'eau les tonnelets : deux étaient déjà à flot et ils attachaient le troisième aux cordes de remorque.

— Regardez-les, dit Train. Lui et elle avec ce nègre ont dû amener ce rafiau ici et déterrer la galette quelque part aux environs. A-t-on jamais entendu parler d'un plus drôle de fourbi ? Et nous qui mettons le nez dessus et moi qui flaire le trésor ! Mince, alors ! Sans ces bouteilles de senteur le *fric* aurait pu rester là à perpète sans que nous le sachions.

Jackman se rongeait les ongles et regardait l'île, mais sans rien voir. Sa figure féroce et pensive à la fois lui donnait l'air d'une gargouille du moyen âge.

Il prit la parole.

— A nous deux, nous pourrions mener ce rafiau.

— A quoi bon jaspiner pour ne rien dire ? fit Train. Que pouvons-nous faire avec trois personnes et ce nègre contre nous deux ?

— Si nous avions le Hollandais avec nous, ça ferait trois contre trois, répondit Jackman.

— C'est très juste, dit une voix derrière eux.

C'était le Hollandais.

Il venait de remonter sans bruit et la brise légère lui avait apporté leurs paroles, bien que prononcées à voix basse.

— Eh bien ! vous avez entendu, dit Jackman. De quel côté êtes-vous ? Inutile de battre les cartes, abattez votre jeu. Le trésor est en bas et nous voilà trois contre trois dont une femme et un nègre sans cœur au ventre. Etes-vous avec nous ou quoi ? Dites-le !

Van Dyne tourna vers la plage un regard parfaitement tranquille.

— Voyez, dit-il. Ils sont en train de manœuvrer ces barils. Ils vont bientôt revenir. Nous partons demain. Que voulez-vous de plus pour l'instant ? Laissez aller les choses...

Il se tut. Piroli venait de monter sur le pont par le panneau du gaillard d'avant. Les trois hommes se sépa-

rèrent et regardèrent approcher le canot avec les barils en remorque.

Piroli ne fit pas un mouvement pour aider à les hisser à bord et Cray, en montant sur le pont, remarqua son changement d'attitude.

Il ignorait tout ce qui venait de se passer dans cette cervelle crépusculaire hantée de fantômes, d'ombres, de craintes et de désirs contenus. Il constatait seulement que Piroli ressemblait à un somnambule ou à un homme sous l'influence d'une drogue, l'opium peut-être. Il ne dit rien, mais se tourna vers les autres et, avec l'aide de Van Dyne et Jackman, hissa les tonnelets à bord tandis que Maya les aidait du canot.

L'opération terminée, Cray descendit dans le gaillard d'avant pour s'occuper de l'installation de Train et Jackman.

Van Dyne dormirait dans la grande cabine avec lui, et Piroli avec les deux matelots dans le gaillard d'avant.

Cela fait, il appela Maya dans la cabine.

Leur idylle était bien la plus étrange qui se fût jamais nouée entre homme et femme. Leurs esprits, aussi distants que les forêts de Malaya le sont de la ville de Londres, se trouvaient néanmoins attachés l'un à l'autre par la passion, tels deux arbres entortillés par les vrilles d'une liane tropicale.

Depuis qu'il l'avait prise dans ses bras, voilà seulement quelques heures, les événements se succédaient si rapidement que les jeunes gens trouvaient à peine le temps de causer. Pendant le voyage, la présence de Carnahan les avait tenus à l'écart l'un de l'autre, et maintenant même, bien que seuls pour un moment, ils se sentaient encore séparés.

Il lui fit part de ses inquiétudes au sujet de Piroli. Elle le regardait de ces grands yeux sombres qui semblaient plonger à travers lui dans un monde dont il ne connaissait rien.

Piroli, de cœur, est un Malais, dit-elle. Sa mère venait de ce pays-là. Cela se passera peut-être. Non, ce n'est pas l'opium. Quelque chose lui dérange l'esprit. Cela se passera peut-être.

— Je l'espère, dit-il. Maya, que pensez-vous de ces nouveaux venus à bord ?

— Ils ne valent pas cher, répondit Maya avec assurance et sans hésitation.

— Le gros aussi ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répondit Maya. Je ne le vois pas aussi clairement que les autres, mais les autres sont nettement mauvais.

CHAPITRE XXIX

SITUATION COMPLIQUÉE

Ce même soir à dix heures, Van Dyne, seul sur le pont, fumait en contemplant ciel et mer et en ruminant sa situation : elle était pour le moins singulière.

A quelques mètres de lui, en bas dans la cabine, gisait un trésor valant plusieurs centaines de mille florins. Ce secret, connu du blanc, du nègre et de la jeune fille composant l'équipage, l'était également de lui-même et des deux coquins en train de ronfler sans doute dans le gaillard d'avant.

En somme les détenteurs du secret formaient à bord deux camps, et sa connaissance appartenait à chacun des deux isolément. Le paisible Hollandais envisageait froidement le problème.

Mynheer Van Dyne était avant tout, après tout et toujours un homme d'affaires, et les circonstances lui apparaissaient à peu près sous le jour suivant :

Les richesses en bas provenaient évidemment d'une trouvaille. Il connaissait trop bien les hommes pour avoir jamais cru aux trésors enfouis. Sauf de rares exemples, un homme n'enfouit pas un trésor avec l'intention de confier à d'autres le soin de venir le chercher ; s'il le fait, le secret appartient sûrement à plus d'un personnage.

Mynheer Van Dyne, comme la plupart des commerçants en Orient, avait souvent été sollicité par des indi-

vidus prétendant connaître un endroit où il n'y aurait qu'à gratter pour découvrir des lingots d'or ou des diamants bruts : il avait toujours repoussé ces propositions. Aujourd'hui, néanmoins, il se trouvait évidemment en présence d'un cas exceptionnel ; par une chance extraordinaire, les gens de l'*Itang* avaient creusé au bon endroit. Et, dans ces conditions, ils n'avaient pas plus de droits que lui à la chose ainsi découverte.

Prenons un exemple. Un goéland attrape un poisson dans la mer. Un oiseau de proie le poursuit et lui enlève le poisson. Ce n'est pas un vol, car le poisson n'appartient ni à l'un, ni à l'autre.

Cray avait trouvé un poisson.

Très bien. Mais Mynheer Van Dyne, bien que capable d'action et même d'action violente au besoin, ne songeait pas à lui arracher le poisson par force.

C'est pourquoi, en pensant à cette affaire, il se trouvait dressé non pas contre Cray, mais contre Jackman et Train.

Lecteur de consciences, il connaissait à fond Jackman et Train : deux brutes vulgaires, rapaces et sans frein, que rien n'arrêterait et qui, à moins d'être tenus en échec, gâcheraient inévitablement cette affaire pour lui, Van Dyne.

Debout, la main sur les enfléchures, fumant son cigare et suivant des yeux les rides de l'eau, il passait mentalement en revue ces deux hommes qui représentaient pour lui le nœud gordien de la situation. Sans eux, sa voie, bien qu'à peine tracée, lui apparaîtrait beaucoup plus clairement.

Car alors, il n'aurait plus à s'occuper que des gens de l'*Itang*.

Il avait pris la mesure de Cray et l'avait découvert pour ce qu'il était, un Anglais de bonne famille, un homme évidemment honnête et assez simple en affaires. La jeune fille n'était qu'un caprice : elle semblait à demi indigène ; et l'homme de couleur provenait manifestement d'un mélange de races : c'était sans doute un Javanais-Malais.

On pouvait mettre au second plan la jeune fille et l'homme de couleur. Cray était le personnage avec lequel

il fallait compter. Voilà où en était son calcul. Il n'aurait plus affaire qu'à un homme, Cray, un Anglais simple et sans malice, si seulement Jackman et Train pouvaient être éliminés. Voilà à quoi il pensait lorsqu'un cri déchira le silence de la nuit.

Il provenait du gaillard d'avant.

Puis on entendit le bruit d'une lutte et les voix de Jackman et de l'autre.

Cray, sortant de la cabine, accourut suivi de Van Dyne, qui s'agenouilla au bord du panneau tandis que Cray descendait.

La voix de Jackman s'éleva :

— Il a essayé de nous poignarder, à propos de rien, nous ne l'avions même pas touché. Il était assis sur sa couchette comme un hibou empaillé en regardant devant lui. Alors je lui dis comme ça : « Couche-toi et éteins la camoufle, veux-tu ! » Et tout de suite il sort son surin et nous attaque...

— Grand Dieu ! dit la voix de Cray, il est mort !

— Pour sûr, dit Train. Même que si Jackman ne l'avait pas mis knock-out du premier direct au menton, nous serions refroidis aussi.

Van Dyne se laissa glisser en bas.

Piroli gisait sur l'une des couchettes, la tête pendant de façon horrible. Le direct de Jackman lui avait évidemment disloqué les vertèbres cervicales.

Ce direct avait dû être un terrible coup.

Van Dyne prit note du fait.

Puis il parla :

— Voilà bien le couteau, dit-il, montrant du doigt l'arme tombée sur le plancher.

Cray le ramassa.

— Il avait l'air tout drôle cet après-midi, dit-il. Je l'ai remarqué en remontant à bord. Avez-vous dit quelque chose qui pût l'irriter ? demanda-t-il à Jackman, autre chose que ce que vous disiez tout à l'heure ?

— Rien du tout, répondit Jackman. Il était assis là comme un hibou et j'avais envie de me pagnoter. « Souffle la camoufle ! » que je dis, et tout de suite il m'aurait eu si je ne l'avais pas tombé le premier.

Il parlait de telle façon qu'ils furent obligés de le

croire, même Maya qui s'était faufilée par la porte d'arrière et avait tout entendu.

C'était clair. Toute la conduite de Piroli au cours de la journée présageait cet accès de folie furieuse. Et il aurait commis des dégâts si Jackman ne l'en eût empêché.

— Je vais dormir sur le pont, dit Train. Laisse-le couché là et monte aussi, Jackman ; tu peux apporter ta couverture, car la nuit est tiède.

— Oui, cela vaudra mieux, dit Cray. Triste affaire, mais ce n'est pas votre faute.

Il posa un instant la main sur le cœur du mort, puis lui souleva un bras et le laissa retomber.

Les autres remontés sur le pont, Maya resta debout, les yeux fixés sur le cadavre.

— Laissez-le, dit-elle, jusqu'au matin ; je le veillerai.

Elle s'assit sur la couchette en face, joignit les mains et continua de regarder le mort. Crap paraissait oublié pour un instant.

Cray demanda à Van Dyne de descendre avec lui dans la cabine. Le Hollandais se sentait presque aussi bouleversé que Cray, mais pour une raison différente.

Cela était la dernière chose à laquelle il s'attendît. L'équipage de l'*Itang*, réduit à l'Anglais et la jeune fille, n'aurait aucune chance dans une bataille si Train et son compagnon leur cherchaient noise.

Lui-même serait obligé d'intervenir et de choisir l'autre éventualité.

En se liguant avec Train et Jackman, il deviendrait leur complice, ce qui le tracassait moins au point de vue moral qu'à un point de vue personnel.

Se liguer avec de pareils coquins serait s'exposer à la trahison, à une mort violente peut-être, ou, faute de mieux, à un chantage si l'affaire lui rapportait quelque chose.

Il ne voulait pas travailler avec ces gens-là.

D'autre part, s'il se liguait contre eux et même s'il avait le dessus, quelle serait sa récompense ?... Tout ce que Cray aurait la générosité de lui donner.

Assis dans la cabine en train de discuter la tragédie

avec Cray, Mynheer Van Dyne se sentait en mauvaise posture, mais n'en laissait rien voir.

En déclarant que Train et Jackman étaient des personnages dangereux, mais qu'elle ne pouvait apprécier en toute certitude le caractère de Van Dyne, Maya avait influencé en faveur de ce dernier l'esprit de Cray.

Malgré la récente tragédie, celui-ci raisonnait clairement. Tout en travaillant sur la grève, il était arrivé à une décision. De retour à Sandabar ou dans tout autre port, il serait obligé de déclarer la mort de Carnahan. *L'Itang* et son propriétaire étaient des faits connexes dans l'esprit des gens de mer et des autorités du port : le faible tonnage de l'*Itang* n'y changeait rien : ramener le navire dans un port sans parler de la mort de son patron constituerait une fatale méprise. De là découlait l'obligation pour Cray de parler de l'affaire à Van Dyne, sans quoi, questionné à l'enquête, celui-ci déclarerait qu'on lui avait caché cet événement. La mort violente de Piroli, dernier nœud de la complication, provoquerait une enquête supplémentaire, et ne pouvait être cachée sans le consentement de Van Dyne.

— C'est la seconde mort tragique survenue depuis notre arrivée ici, dit Cray en s'asseyant en face du Hollandais et en allumant sa pipe. M. Carnahan, le propriétaire du navire, est mort l'autre jour, et ceci met le comble à tout le reste.

— Ah ! dit l'autre. Vous n'êtes donc pas le propriétaire ?

— Non, j'étais associé avec M. Carnahan au point de vue affaires, mais il était le propriétaire du bateau et le père de la jeune fille. Piroli nous aidait pour la manœuvre.

Van Dyne garda un moment le silence, semblant poursuivre une idée à lui. Puis il déclara :

— Vous savez, je n'ai rien de commun avec ces deux hommes, simples matelots naufragés comme moi, voilà tout. Je ne doute pas que cet indigène n'ait été tué par sa propre faute ; cependant, ces deux gaillards ne me disent rien de bon ; pendant le temps passé avec eux j'ai observé leur caractère, et je me demande s'ils vous causeront des ennuis à bord ?

— J'espère que non, fit Cray, mais nous devons courir le risque, puisque je ne peux me défaire d'eux.

— C'est dommage, dit Van Dyne. Puis il reprit : Inscrirez-vous l'affaire dans le journal de bord ?

— Je n'ai rien écrit dans le livre de bord, dit Cray. M. Carnahan en tenait un, mais il était très négligent. Depuis sa mort, je ne m'en suis pas inquiété.

— Pourtant il le faudra bien, n'est-ce pas ?... Naturellement, cela ne me regarde pas, mais causons de ces deux hommes. C'est dommage que nous ne puissions les mettre sur un autre navire, c'est impossible, ou les persuader de rester dans ce pays pour nous débarrasser de leur présence. Sans être navigateur, j'ai l'habitude de manœuvrer de petits bateaux. Il y aurait donc vous et moi et cette jeune personne qui paraît très active ; cela suffirait pour mener votre navire... Etes-vous navigateur?

— Oui ; mais ils ne consentiraient pas à rester ici. Je ne les aime pas plus que vous, mais je suis certain qu'ils ne voudraient rien savoir.

— Peut-être! dit Van Dyne, néanmoins c'est dommage.

Que voulait-il dire ? Pourquoi cette suggestion à peine dissimulée d'abandonner Train et Jackman, de les amener à terre par ruse, sans doute, et de les planter là ? Cray, bien qu'il ne les détestât point et qu'ils lui eussent déjà causé assez d'ennui, ne consentirait jamais à commettre un acte pareil.

Peut-être Van Dyne le comprit-il : quoi qu'il en soit, il n'en parla plus, et au bout de quelque temps il se coucha. Cray, bien éveillé, demeura assis devant la table, la pipe à la bouche, l'esprit concentré sur les difficultés du problème qui se posait ainsi : comment débarquer le trésor et en disposer sans rien dire ni faire qui pût amener la justice à y mettre le nez ?

L'expérience et l'instinct l'avertissaient que l'autorité voudrait sûrement lui enlever son os, comme un gros chien vole un roquet. Et déjà il se rendait parfaitement compte qu'il serait encore plus difficile de monnayer sa trouvaille que de dépister l'autorité.

A quel acheteur pourrait-il offrir ses bijoux sans s'exposer à l'escroquerie ou au chantage ? Maya ne pouvait l'aider en aucune façon, non seulement ces joyaux

l'intéressaient peu — elle les avait à peine regardés — mais en outre elle ignorait complètement le monde et les affaires.

Au-dessus de tout cela planait la superstition. Piroli avait déclaré qu'ils étaient tous condamnés, que l'île était maudite... Carnahan était mort. Piroli aussi, des étrangers inquiétants étaient venus à bord, et l'*Itang* se trouvait à des milliers de milles de toute civilisation.

En songeant ainsi, il mit par hasard la main dans sa poche et y trouva la conque de nacre.

Depuis longtemps il l'avait oubliée, jamais il n'y avait cru, et pourtant, voyez !

Sans le moindre doute, et en dépit de circonstances tragiques, personnellement la veine l'accompagnait. Parti sans espoir et presque sans argent pour fouiller un vieux navire qui peut-être ne contenait rien, il venait d'y trouver une richesse étonnante. Carnahan, homme dangereux et méchant, avait été écarté de sa route ; Piroli, impliqué dans le meurtre de Carnahan, et évidemment dangereux aussi, n'existait plus. La fortune était intacte et bien cachée à bord. N'était-ce pas là de la chance ? Et pour couronner le tout, le secret n'était connu que de lui-même et de Maya.

Inconscient du fait que les trois étrangers connaissaient parfaitement l'existence et l'emplacement du trésor, il demeurait assis, prêtant l'oreille à la superstition et s'évertuant à répéter ses formules :

« La conque gauchère amène invariablement la veine à qui la porte et la garde. Porte-la sur toi et tout ira bien. »

La superstition pouvait avoir raison ou tort, mais en tout cas elle le stimulait. Et l'homme qui conserve son courage conserve également sa chance.

CHAPITRE XXX

EN ROUTE !

Le lendemain, dès que l'aube permit d'apercevoir les récifs, ils enveloppèrent le cadavre de Piroli dans une voile de rechange et l'immergèrent dans le lagon.

Cray fit son possible pour répéter de mémoire quelques mots du service funèbre. Le plus étrange — car il les aurait prononcés de toute façon — c'est qu'il le fit à la requête des deux matelots.

— N'allez-vous pas dire une prière sur lui ? avait demandé Jackman quand le corps gisait sur le couvercle de l'écoutille.

— Cela ne nous porterait pas bonheur de lui faire faire le plongeon ainsi, avait appuyé Train.

Cependant, tandis que les requins se disputaient le cadavre, ces deux hommes, appuyés au bordage, rirent et plaisantèrent jusqu'à ce qu'on les appelât au treuil pour lever l'ancre.

La marée descendait et il faisait assez de vent pour franchir la passe. Avant d'arracher l'ancre de la vase, Cray et Van Dyne s'étaient partagés les quarts, Cray emmènerait Train avec lui, et Van Dyne prendrait Jackman, la jeune fille restant hors de compte.

Van Dyne, comme nous l'avons dit, ignorait la navigation, mais savait manœuvrer un bateau et gouverner. Une fois le récif franchi, il descendit s'amuser à une réussite, tandis que Cray, après avoir cédé la barre à Train, se tenait au bordage arrière et regardait l'île à travers une étendue de mer grandissante.

Elle était là, l'île vide de son trésor, où ils n'avaient plus rien à faire. Quoi qu'il pût arriver, ils en étaient du moins partis. Quoi qu'il pût arriver !

Train, tout en manœuvrant les poignées de la roue, jetait de temps à autre un regard en arrière vers Cray.

— Je pense que si nous avions abordé dans cette île

sans vous y trouver avec ce rafiau nous aurions été dans de mauvais draps, dit Train. Rien à bouffer là dedans, je suppose ?

— Pas grand'chose, excepté des bananes, répondit l'autre.

— Pas de gens non plus ?

— Non.

— Qu'est-ce que vous pouviez bien fabriquer là, je me le demande ?

— Nous cherchions de la bêche-de-mer.

— Ces espèces de grosses limaces ?

— Oui.

— Vous n'en avez pas découvert, je pense ?

— Non... faites attention à votre barre, vous laissez dévier.

Il tourna le dos, irrité des questions de l'autre et en colère contre lui-même pour avoir manifesté son agacement.

Sans savoir que Train avait vu le trésor, il était surpris de son insistance. En fait, cet homme venait de lui demander d'une manière indirecte ce que l'*Itang* faisait là. Pourquoi tournait-il autour du pot ?

Train posait cette question par pure curiosité. Le trésor hantait son esprit, et la manière dont l'avaient déniché les gens de l'*Itang* l'intriguait fort, voilà tout.

Mais Cray n'en savait rien, sinon ses soupçons se seraient métamorphosés en alarme : néanmoins l'indiscrétion de cet homme le mettait mal à l'aise.

Train avait-il eu vent de quelque chose par une allusion échappée à Piroli ou de toute autre façon ? Certains secrets possèdent une telle puissance qu'ils s'infiltrent à travers les moindres fissures du hasard. Il sentait cela, et un instinct l'avertissait qu'une émanation du trésor caché en bas se répandait dans l'air.

Il descendit.

Mynheer Van Dyne était assis devant la table de la cabine, son jeu de cartes étalé devant lui. Cray, après un échange d'un ou deux mots, alluma une pipe et fit semblant de chercher quelque chose dans le filet au-dessus de la couchette à tribord.

En certains cas, l'esprit procède sur deux voies à la

fois et Cray, essayant de lancer un coup de sonde sur la nature de Train, se surprit à sourire à l'idée que dans un placard presque à portée de sa main se cachait une fortune étincelante, tandis qu'à la table, parfaitement inconscient du fait, ce Hollandais balourd s'amusait à taquiner la dame de pique.

— Ce Train,... dit Cray. Est-ce que j'interromps votre jeu ?

— Non, mon ami. Vous disiez ?

— Ce nommé Train ne me plaît pas du tout. En tout cas, il ne témoigne guère de respect pour les gens de l'arrière. Il me pose des questions comme à un simple matelot.

— Ah, bah ? Et que vous demandait-il ?

— Ce que nous fabriquions dans l'île...

Cray s'arrêta. Dans son inquiétude de se renseigner sur Train, il venait de commettre un impair, de toucher un sujet qu'il aurait dû éviter dans toute conversation avec Van Dyne. Cependant celui-ci ne manifesta aucune curiosité. Il sourit d'un air patient en posant un pouce sur une des petites cartes pour la déplacer, puis, parlant et jouant en même temps, il déclara :

— C'est dommage.

Il avait proféré la même remarque la veille au soir.

— Comment cela ? demanda Cray.

— C'est dommage que nous ne puissions transborder ces deux gaillards-là sur un autre bateau ou les débarquer quelque part.

— Nous ne nous arrêtons à aucun port.

— Non. — Il compta les cartes. — C'est vrai... mais si le navire m'appartenait, je leur trouverais bien vite un port... je les prierais de descendre dans une île quelconque. Il n'en manque pas d'ici à Sandabar.

— Mais ils n'en feraient rien, vous pouvez m'en croire.

— Peut-être pas de leur plein gré, dit Van Dyne en contemplant une dame de pique et en la mettant dans une autre colonne.

— Vous les abandonneriez ?

Van Dyne ne fit pas de réponse. Il semblait absorbé dans son jeu.

— Je ne pourrais pas prendre semblable décision, dit

enfin Cray. L'époque de ces coups-là est passée, et nous sommes sur un bateau britannique.

Quelques minutes après il remonta sur le pont, laissant le Hollandais à son petit jeu.

Aux yeux de Mynheer Van Dyne, ces deux hommes, Train et Jackman, étaient des gredins sans pitié : moins parce qu'ils avaient quitté la goélette à force de rames en laissant les autres se noyer, que par leurs façons d'agir.

Mais ce manque de pitié ne représentait pour lui qu'un spécimen de leur coquinerie. Lui-même n'avait pas de sentimentalité à revendre — le sentiment n'est pas une vertu d'homme d'affaires — mais il estimait cette vertu chez un individu comme un symptôme d'un esprit droit.

En somme, ces deux compères dépourvus de cette qualité rédemptrice menaçaient de gâter pour lui une partie dont le trésor était l'enjeu.

Il avait espéré voir Cray adopter sa suggestion de les abandonner dans une île déserte, mais Cray s'y opposait.

C'était dommage !

Lui, Cray et la jeune fille auraient pu parfaitement ramener l'*Itang* à son port d'attache. Jackman et Train avaient connaissance du trésor : mais débarqués dans une île déserte grâce à une ruse déjà élaborée dans son cerveau, ils ne se serviraient de ce secret que trop tard pour lui nuire. En l'état actuel des choses, ils devaient être transportés à Sandabar.

Mynheer Van Dyne contempla les cartes étalées sur la table et déplaça un as de pique.

Il semblait absorbé dans ce jeu de patience à l'exclusion de toute autre pensée.

CHAPITRE XXXI

UN ÉCART DE LA RÉUSSITE

Ils se trouvaient à cinq jours de distance de l'île, en dehors de la mer de Soulou, avec la côte Bornéo septentrionale par le travers de tribord, et rien à bâbord que l'océan bleu les séparant du Cambodge.

Le soleil s'était couché avec tous les indices du beau temps et une brise favorable. L'*Itang*, soulevé par les vagues paisibles, aurait presque pu naviguer tout seul.

Van Dyne se tenait à la barre, Jackman en vigie. Il était minuit moins le quart quand le Hollandais, après avoir attaché la roue, sortit du trou du timonier et gagna l'avant où il rejoignit Jackman. La nouvelle lune s'était couchée et les étoiles illuminaient la nuit.

— Je voudrais vous dire un mot, dit Van Dyne à mi-voix. Approchez-vous. Nous voilà sortis de la mer de Soulou et nous courons droit au port. Eh bien ! comment nous y prendre au sujet de ce coffret en bas ?

— Je disais justement cet après-midi à Train que nous devrions en causer avec vous. Comment nous y prendre ? Il n'y a pas deux façons, vu que si nous ne mettons pas la main dessus avant d'arriver au port, nous sommes floués. Il n'y a plus que ce type et cette jeune fille contre nous trois. A mon avis, il faut nous débarrasser d'eux.

— Oui.

— Il n'y a que ce moyen-là, à moins de nous mettre avec eux et de leur dire : « Nous voulons notre part, et pas une part pour rire. Il faut nous donner tout et nous vous laisserons une partie de la recette. »

— Et s'ils refusent ?

— N'avons-nous pas un canot ?

- Quoi, les abandonner dans le canot ?

— Parfaitement, et les envoyer à la chasse aux pétrels.

— Et si quelqu'un les ramassait en route ?

— Il n'y a pas de *si*. Personne ne les ramassera.

— Mon ami, répondit Van Dyne, avez-vous bien réfléchi ? Si nous suivons votre conseil, nous resterons à trois. Il ne vaut rien d'avoir un secret à trois personnes qui ne se connaissent guère. Supposons qu'un jour vous veniez me déclarer : « Allons, donnez-moi tout ou je dévoile l'histoire du jeune homme et de la jeune fille que nous avons envoyés à la chasse aux pétrels », ou bien ce pourrait être un de vos amis qui saurait tout et nous menacerait tous les deux. Non, de pareils secrets sont dangereux : quelquefois ils vous font perdre l'équilibre comme ça...

L'*Itang* venait de rouler légèrement à tribord et Jackman, les bras étendus, était déjà dans la mer. Tout s'était passé si vite qu'il n'avait pas eu le temps de protester. Quand il remonta à la surface, l'*Itang* avait fait du chemin : son cri y parvint comme celui d'une mouette, tandis que Van Dyne regagnait l'arrière rapidement et sans bruit. Il s'arrêta un moment près de la roue attachée pour regarder dans le sillage.

La clarté des étoiles était suffisante pour qu'il aperçût Jackman qui nageait comme nageaient naguère les passagers du *Caraman* dans le sillage du canot. Puis Van Dyne détacha la roue.

Cray, profondément endormi en bas, venait de faire un rêve confus. Il se trouvait à Sandabar avec Carnahan : ils avaient le trésor avec eux et essayaient de le cacher.

Depuis quelque temps, le trésor hantait ses songes : tantôt il cherchait à en faire argent, tantôt des pirates chinois l'en dépouillaient : ce soir, il s'efforçait de le dissimuler quelque part dans le jardin de l'hôtel Hooft à Sandabar quand il fut éveillé par une main posée sur son épaule et une voix lui parlant à l'oreille, celle de Van Dyne.

— Un homme à la mer ! Venez vite !

Cray sauta de sa couchette et monta sur le pont. L'*Itang*, privé de direction, venait de faire une embardée et la grand'voile claquait au vent.

Rien n'apparaissait sur l'eau, excepté le clair de lune sur les vagues en mouvement.

— Il a disparu, dit Van Dyne. Il était à l'avant et a dû perdre l'équilibre. J'ai fait virer le navire, mais je

dois lui avoir passé dessus. Il n'est pas remonté à la surface.

— C'était Jackman ? demanda Cray.

— Oui, répondit Van Dyne.

— Mais comment diable a-t-il passé par-dessus bord ?

— Il était en vigie près du bordage. Si le bordage eût été plus haut, il aurait pu se rattraper. Ce qui lui a fait perdre l'équilibre ? Ma foi, peut-être l'*Itang* a-t-il tangué un peu au moment où Jackman se penchait pour voir. Mais, à mon avis, autant vaut qu'il ne soit plus à bord, monsieur Cray. Je venais de le renvoyer à l'avant quand l'accident s'est produit, car il s'était dérangé pour me faire une suggestion.

Cray avait saisi la barre et remis le navire en bonne direction. Puis il passa la roue à Van Dyne et examina la mer en tous sens de bâbord à tribord et de l'avant à l'arrière.

— Quelle suggestion ?

— Il me proposait de nous emparer du bateau, lui, son camarade et moi.

— Vous emparer du bateau ?

— Oui. Il le voulait pour faire du commerce, peut-être aussi pour éviter une enquête au sujet de la mort de cet indigène.

— Sacrebleu !... dit Cray. Mais n'avais-je pas sauvé la vie à ce malheureux ?

— Le dévouement ne gagne jamais l'amitié, déclara Van Dyne. En rendant service à quelqu'un, vous ne vous faites pas un camarade. Je vous ai dit la vérité. Il vaut mieux que ce Jackman ne soit plus à bord.

Cray s'abstint de répondre. Ses regards parcouraient encore la mer aux alentours et dans le lointain. Rien n'apparaissait que l'immense étendue balayée par la houle et pailletée de reflets d'étoiles.

CHAPITRE XXXII

CRAY RACONTE L'HISTOIRE

Le lendemain, au moment où la côte de Bornéo apparaissait vaguement à bâbord du navire, Cray s'arrangea pour se trouver seul avec Maya dans la cabine. Van Dyne fumait sur le pont et Train tenait la barre.

Il lui apprit l'événement de la veille.

— Je ne vous ai pas appelée, ajouta-t-il. C'était inutile. Mais, de toute façon, nous avons tout à gagner à ce que Jackman ne soit plus là.

Il lui rapporta ensuite les paroles de Van Dyne. Maya ne manifesta aucune surprise, aussi indifférente apparemment à la mort de Jackman que s'il s'agissait d'une mouche.

Une idée lui était venue tout récemment : cette jeune créature qui s'était attachée à lui et l'avait attaché à elle, cette fille de Carnahan provenant du côté maternel d'ancêtres inconnus appartenait à une race trop éloignée de la sienne pour qu'il comprît jamais son esprit ni le secret de ses pensées. Cette constatation n'affaiblissait pas leur affection mutuelle, n'infirmait en rien sa certitude qu'ils s'aimaient profondément, mais projetait sur elle un charme étrange et captivant.

Debout maintenant devant elle, il observait sa façon d'accueillir la nouvelle de la disparition de Jackman et du complot tramé contre eux.

— Il était mauvais, dit-elle, et l'autre aussi, tous. Les hommes blancs sont méchants.

Elle s'arrêta et baissa le regard. Comme un liseur de pensée, il devinait ce qu'elle voulait dire et ce qui lui faisait baisser les yeux.

Carnahan, son père, avait été mauvais.

Sans doute, les preuves de ce fait ne manquaient pas dans cette mémoire qui retenait tant de choses étranges. Sans doute, en dehors de Carnahan, avait-elle rencontré

bien d'autres Européens du même acabit, meilleurs ou pires. Certes, les blancs n'étaient guère intéressants.

Probablement, les jaunes et les noirs ne valaient guère mieux, mais leur perversité différait de celle des blancs.

— Quoi qu'il en soit, dit-il, il y a un méchant homme de moins dans le monde ; et quant à ces deux autres. Van Dyne et Train, je crois le Hollandais passable ; sans doute c'est un coquin : ils le sont tous en affaires ; néanmoins il m'avait mis en garde contre Jackman.

Il venait de combiner un plan. Il ne voyait aucun moyen de s'en tirer seul maintenant que Piroli n'était plus là. Piroli eût été d'une valeur inestimable en tant qu'intermédiaire pour l'aider à se débarrasser des bijoux : il connaissait la langue des indigènes et les mœurs des commerçants : mais il n'était plus là. Maya ne pouvait lui servir à rien. Pourquoi ne prendrait-il pas Van Dyne pour auxiliaire et associé ? Van Dyne, marchand de perles, était évidemment un homme d'affaires sérieux et lui apporterait une aide inestimable s'il pouvait se fier à lui.

Il trouverait bien moyen de se défaire des joyaux.

Cray affrontait la grosse difficulté à laquelle se heurte, dans ce monde commercial, quiconque entre soudain en possession d'une richesse dont il n'a pas hérité et qu'il n'a point amassée : le problème de la convertir en espèces sous une forme qui ne fasse pas renâcler un banquier. Doué de sens commun, il voyait bien que Van Dyne seul pouvait le tirer de l'impasse.

Il prit une décision, et, une demi-heure après, pria le Hollandais de descendre dans la cabine et lui raconta toute l'histoire de l'*Itang*, des bijoux et du navire dans la caverne.

Van Dyne l'écouta, très intéressé. Voilà donc comment le trésor se trouvait à bord. Il ajouta foi au récit. L'épisode de Carnahan terrassé par une fièvre maligne lui parut un peu louche, mais il se fichait absolument de Carnahan et de la façon dont il était mort. Il suffisait à Van Dyne de savoir qu'il s'agissait vraiment d'un trésor trouvé et que nul propriétaire vivant ne viendrait créer des ennuis.

Alors, comme s'il n'avait jamais vu les bijoux, il

demanda à Cray de les lui montrer. Le jeune homme ouvrit le placard, tira le coffret et en étala le contenu sur la table.

Van Dyne simula l'émerveillement, puis se mit à examiner les pierreries une à une. Il s'attarda amoureusement à faire couler le collier entre ses mains, l'étalant à la lumière, allant jusqu'à appuyer les perles sur sa joue d'un geste curieux mais absolument naturel, une vraie caresse.

Il n'était pas seulement marchand de perles : il les aimait ; elles faisaient appel à son cœur. Il soupira, les remit sur la table et aida Cray à les replacer dans la boîte.

— Maintenant, causons, dit-il. Vous voulez que je vous dise franchement ma pensée ?

— Oui.

— Eh bien ! mon ami, vous avez là une grosse fortune. Mais à quoi peut-elle vous servir ?

— Comment cela ?

— Voici comment... Où sont vos titres de propriété ? Vous pouvez en vérité vendre ces choses-là une à une, mais il faudra vous aboucher avec un marchand de bijoux Si c'est un honnête homme — et il n'existe pas de joailliers honnêtes — il vous demandera où vous avez pris tout cela. Très probablement il ne voudra pas s'engager dans l'affaire. Mais, comme je vous le dis, il n'y a pas de marchands de bijoux honnêtes, et si vous réussissez à vendre tous ceux-ci, vous n'en tirerez pas le dixième de leur valeur.

— Mais vous êtes marchand de bijoux, n'est-ce pas ?

— Oui, et si un étranger m'apportait une seule de ces pierreries sans me montrer un titre de propriété en bonne forme... eh bien ! vous comprenez, on veut être bien payé pour courir des risques.

— Ecoutez, dit Cray, si ces bijoux vous appartenaient, pourriez-vous, en votre capacité de marchand, en tirer une valeur approximative... Je veux dire, pourriez-vous en disposer ?

— Oh ! oui, dit Van Dyne. Je suis du métier, j'ai beaucoup de relations et personne ne me demanderait : « Wynheer Van Dyne, où avez-vous pris tout cela ? » Pas

plus qu'on ne demanderait à un marchand de soierie d'où provient sa soie. Malheureusement, mon ami, ceci ne m'appartient pas.

— C'est vrai, mais j'avais précisément l'idée de vous prier de vous associer avec moi. Je comprends très bien la difficulté qu'éprouverait un homme de mon genre à se débarrasser de ces bijoux. Je ne suis pas assoiffé d'argent. Je désire avoir de quoi vivre et c'est tout. Voulez-vous m'aider et prendre une part des bénéfices ? Voilà, vous savez tout maintenant.

Mynheer Van Dyne avança et serra les lèvres. On pouvait suivre sur sa figure la fausse lutte entre la prudence et la tentation. Il se mit à tambouriner des doigts sur la table.

— J'y réfléchirai, dit-il enfin. Je puis me fier à votre parole quant à l'origine de tout cela ?

— Oui, dit Cray. Je vous ai raconté toute l'histoire et je vous donne ma parole que je vous ai dit la vérité.

— Je vous crois, dit Van Dyne, mais je désire quelque répit pour réfléchir. Je vous ferai part de ma décision avant notre arrivée à Sandabar.

— Très bien, dit Cray, et si vous décidez de ne pas vous engager dans l'affaire, vous me donnez votre parole d'honneur de n'en souffler mot à personne ?

— Je vous en donne ma parole d'honneur, répondit Van Dyne.

CHAPITRE XXXIII

UN AUTRE ÉCART A LA RÉUSSITE

Quelques jours après, vers onze heures du matin, Van Dyne se trouvait seul dans la cabine. Cray et la jeune fille étaient sur le pont, Train dans le gaillard d'avant.

Pour une fois, Mynheer Van Dyne ne jouait pas aux cartes. Assis à la table, sur laquelle il tambourinait des

doigts, il semblait attendre quelque chose. De fait, il avait un rendez-vous. C'était leur tour de repos à lui et à Train, et la nuit dernière il avait murmuré à l'oreille de celui-ci qu'il irait lui parler à onze heures dans le gaillard d'avant. « Au sujet de ce que vous savez », avait-il ajouté.

Il tira de sa poche environ deux brasses de cordelette à hisser les signaux, la déroula, l'examina et la remit dans sa poche, puis se leva et, par la cabine du milieu de la petite cuisine, gagna la porte à glissière du gaillard d'avant. Elle était entre-bâillée d'un pouce. Il la repoussa, entra, la referma complètement et se retourna vers Train assis au bord de sa couchette.

Le Hollandais prit place à côté de lui et ils se mirent à causer en murmures.

— Voilà plusieurs jours que je cherchais à vous parler, dit Train, et vous aviez l'air aveugle comme un cheval de corbillard. Eh bien ! où en sommes-nous ? Jackman n'étant plus là, quel jeu jouons-nous et quel est votre plan pour nous emparer du butin ?

— Je n'ai pas de plan, dit Van Dyne. Et vous ?

— Eh bien ! j'ai pensé que la meilleure manière serait de dire au vieux Cray que nous avons découvert le pot aux roses et de l'obliger à nous faire parts égales. Pas possible qu'il ait acquis le magot honnêtement. Menacez-le de vendre la mèche s'il ne veut pas mettre les pouces. Jackman en tenait pour l'abandonner à la dérive avec la jeune fille, mais nous sommes trop à court de main-d'œuvre pour nous permettre ce luxe. C'est un dur à-cuire et la gosse ne resterait pas en arrière : elle se battrait comme une chatte si l'on en venait aux coups et à un corps à corps. Et je ne suis pas batailleur.

— Non, dit Van Dyne, mais quand même, ce que vous proposez ne nous mènerait à rien. Si vous demandez à M. Cray de vous donner de l'argent, il refusera. Que ferez-vous alors ? Vous ne pourrez pas le menacer d'informer la justice, à quoi il vous répondra : « Eh bien ! parlons un peu de ce Piroli que vous avez tué et de ce Jackman ! ». Vous ne tenez pas à ce qu'on fasse une enquête à ce sujet. Oh ! oui, je sais, l'homme a été tué dans une lutte loyale, mais pouvez-vous le prouver ?

— Des bêtises, dit Train, le nègre a essayé de nous poignarder. Qui peut prouver le contraire ?

— Néanmoins, dit Van Dyne, vous n'obtiendrez rien.

— Eh bien ! que proposez-vous ? demanda Train. De faire leur affaire à Cray et à la jeune fille ? Non, merci pour la bataille, vous pouvez essayer de votre côté si cela vous chante, mais très peu pour moi, mon gentilhomme. J'ai vu pendre un type à Sydney, et ça me suffit. J'en pince pour l'entrée en possession sans esclandre : faites ce que bon vous semble, je n'y vois pas d'objection, et voilà !

— A supposer que nous soyons d'accord pour dire à M. Cray que nous connaissons toute l'affaire et que nous voulons notre part, quand proposez-vous de le lui dire ?

— Tout de suite, fit Train. A quoi bon tourner autour du pot ?

— Eh bien ! si telle est votre idée, dit Van Dyne, cela vaut peut-être mieux, mais, écoutez ! y a-t-il quelqu'un dans la cuisine ?

Train se leva, fit glisser un peu la porte et fourra son long nez dans l'ouverture.

— Non. Il n'y a personne.

Et il referma la porte.

Quelques minutes après, Van Dyne monta sur le pont. Cray était à la barre, Maya se tenait près de lui.

— Qu'est-ce qui frappait comme cela tout à l'heure ? demanda Cray au Hollandais en lui passant la roue.

— Je n'en sais rien, répondit Van Dyne. Le bruit venait du gaillard d'avant. Je crois que ce Train enfonçait quelque chose à coups de marteau.

— On aurait dit qu'il donnait des coups de talon contre le bois de sa couchette ; écoutez, voilà que ça recommence.

Le bruit de tambour reprenait en effet, puis il s'affaiblit et cessa.

— Il danse pour s'amuser, dit Van Dyne. Dommage qu'il n'ait pas de musique ! Le vent se maintient, et si tout va bien nous devrions arriver bientôt à Sandabar.

— Je crois que nous y serons dans deux jours.

Cray venait de s'asseoir sur le pont, et Maya de descendre dans la petite cuisine pour préparer le dîner.

— Dans deux jours si le vent persiste, mais dans ces mers on ne peut jamais compter sur le temps. Avez-vous pensé à ce que je vous ai dit l'autre jour ?

— Oui, fit Van Dyne, j'y ai pensé et j'ai pris la résolution de me joindre à vous.

— Très bien ! Quelles sont les conditions qui vous paraissent raisonnables ?

Van Dyne se mit à rire.

— Vous n'êtes pas un homme d'affaires, sans quoi vous ne me poseriez pas cette question. Il n'y a rien de raisonnable en affaires. Maintenant, écoutez. Si je me mets avec vous, je me chargerai de disposer de ces bijoux, et nous partagerons les bénéfices. Cela vous va-t-il ?

— Vous voulez dire que nous les partagerons également ?

— Oui, par moitié.

Cray fuma une minute, puis répondit :

— Eh bien ! je suppose que cela marchera ainsi.

Il serra les dents sur le tuyau de sa pipe.

Il éprouvait un véritable déchirement à cette mutilation de sa propriété : actuellement, si Van Dyne lui en eût demandé seulement un tiers, cela n'aurait guère allégé sa souffrance.

Amoureux qu'il était de son trésor, tous les événements survenus à la suite de sa découverte avaient frappé son imagination, et l'exquise beauté des pierreries lui tenait à cœur autant que leur valeur. Il ne désirait pas s'en séparer du tout : mais ne voyant pas la possibilité de les garder, il devait affronter la situation. Maintenant, le marché conclu avec Van Dyne, il se sentait le cœur alourdi mais l'esprit allégé.

— Je crois que ce sont d'honnêtes conditions, déclara Van Dyne, les yeux fixés sur la carte de l'habitacle. J'assume un risque en même temps que les difficultés de la vente. Parlons maintenant de Sandabar. Mieux vaut aller là que de chercher un petit port. Vous me disiez hier soir que vous n'aviez pas encore mis à jour votre livre de bord : laissez-le en l'état, les autorités ne s'inquiéteront pas d'un petit bateau ; la mort de M. Carnahan vous a bouleversé, c'est tout au plus une négligence. En

ce qui concerne les joyaux, nous les porterons sur nous. En débarquant, je rendrai compte de la manière dont vous m'avez secouru, car je dois raconter ce qui m'est arrivé et le naufrage de la goélette. L'histoire est très simple...

A ce moment la tête de Maya apparut au panneau de la cabine.

C'était au tour de Train et de Van Dyne de prendre le quart. Le sachant, et ayant besoin d'aide pour préparer le dîner, Maya avait appelé Train et, ne recevant pas de réponse, avait frappé à la porte du gaillard d'avant sans plus de succès.

Cray, inquiet de cette anomalie, descendit par la cabine et la cuisine ; la porte du gaillard était fermée ; il l'ouvrit sans prendre la peine de frapper.

Alors il vit une chose curieuse. Train était pendu à un vieux crochet de hamac, les pieds à deux pouces à peine du plancher. L'*Itang* donnait un peu de bande à bâbord, et le corps oscillait comme un balancier. La figure du pendu était presque noire et la langue lui sortait de la bouche.

Cray regarda un instant l'horrible spectacle, puis tira vivement son couteau et trancha la corde. Le cadavre s'affaissa sur le plancher comme un sac.

— Allez chercher Van Dyne ! cria Cray à Maya. Cet homme s'est pendu. Grand Dieu, qu'arrivera-t-il encore ?

Il s'agenouilla près du corps, essayant de le rappeler à la vie, appuyant sur la poitrine et manœuvrant les bras. Mais Train était mort, aussi inerte que le crochet d'où l'on venait de le dépendre.

Van Dyne, envoyé par Maya qui avait pris la roue, s'agenouilla de l'autre côté du cadavre.

— Regardez ! s'exclama-t-il en montrant le cou, tout marbré et décoloré comme si une main puissante avait étranglé l'homme sans l'aide de la corde ou même avant qu'elle lui eût été passée par-dessus la tête. Regardez ! Il a essayé de se délivrer. J'ai déjà vu un cas analogue. Un homme qui se pend essaye généralement trop tard de se dépendre.

— Mais qui l'a poussé à un pareil acte ? dit Cray. Ce

bateau est maudit... Carnahan d'abord, ensuite Piroli, puis Jackman et maintenant celui-ci !

— Je n'en sais rien, répliqua Van Dyne. Peut-être redoutait-il les résultats d'une enquête sur la mort de ce Piroli, ou peut-être en avait-il assez de la vie ; en tout cas, le voilà mort. Voulez-vous que nous l'étendions provisoirement sur sa couchette avant de prendre aucune autre mesure et que nous passions dans la cabine où je voudrais causer avec vous ?

Ils déposèrent le mort sur la couchette et Cray précéda l'autre dans la cabine.

— Je voulais simplement vous dire ceci, déclara Van Dyne en s'asseyant en face de lui. La mort de cet homme est pour nous un événement malencontreux. Cela fait beaucoup de décès à bord en si peu de temps et dans un petit bateau. Je crois qu'en arrivant à Sandabar nous ferions mieux de nous taire au sujet de la mort de cet homme et de celle de Jackman. Nous n'avons pas besoin d'enquêtes. En ce qui me concerne, j'étais en dérive dans un canot découvert quand vous m'avez ramassé et mes compagnons étaient morts de soif. N'est-ce pas suffisant ? Eh bien ! tenons-nous-en là.

Cray ne pouvait qu'y consentir. Une fatalité planait sur l'*Itang* et son équipage. Il se souvenait des paroles de Piroli et pouvait y reconnaître un peu de vérité : la malédiction suspendue sur l'île avait frappé tout le monde sauf lui-même et Maya. Il se rappela la conque de nacre et, assis là en face de Van Dyne, porta la main à sa poche pour s'assurer de la présence de l'objet. Puis il découvrit sa pensée à l'autre.

— On a bien tort de se moquer de la superstition, dit-il. Cet endroit a la réputation d'un lieu néfaste : les Chinois ni les Malais ne veulent en approcher, d'après ce que m'a dit Carnahan. Piroli en disait autant. Si vous aviez vu ce navire dans la caverne et cette caverne elle-même, vous reconnaîtriez qu'il y a là quelque chose d'étrange... enfin, de toute façon, constatez le résultat !

— Eh bien ! vous êtes toujours en vie, observa Van Dyne, et l'*Itang* reste toujours à flot.

— Oui, dit Cray, et peut-être nous en tirerons-nous. Croyez-vous aux mascottes ?

— Aux mascottes ? Aux porte-bonheur ? Non, je ne crois pas à la veine. La chance, c'est l'homme qui se la fait lui-même, et voilà tout.

Cray lui parla de la conque de nacre, de la façon dont elle lui avait fait faire conaissance avec Carnahan et de la veine qu'ils avaient eue en trouvant le navire et le trésor. Il la lui montra, puis la remit dans sa poche. Van Dyne lui rit au nez.

— C'est possible, dit-il. Moi, j'aime mieux fabriquer ma propre chance, mais chacun son goût.

Il alluma un cigare et exhiba son jeu de patience. Lui, Cray et Maya avaient oublié le dîner et ne s'en souvinrent que pour l'oublier de nouveau. Il ne pouvait être question de manger tant que la dépouille étendue dans le gaillard d'avant n'aurait pas été jetée par-dessus bord.

TROISIEME PARTIE

KONG TO JEN

CHAPITRE XXXIV

SANDABAR

Des goélands volaient au zénith et le soleil levant resplendissait au-dessous d'un banc de nuages étincelants.

Cray gouvernait, Maya se tenait près de lui, et l'*Itang*, brassé au plus près, faisait route à l'ouest-sud-ouest.

La jeune fille leva la tête comme pour humer la brise. Elle sentait l'approche de la terre, les forêts, la glaise, les poivriers, les sagoutiers, la boue de la rivière et les bosquets de palétuviers.

— Nous arrivons, dit-elle.

Cray se força les yeux, puis passa la roue à la jeune fille et se dirigea vers l'avant ; appuyé à l'étai, il regarda, s'abritant les yeux d'une main.

Un vague rideau matinal qui embrumait l'horizon venait de se soulever et l'air, miraculeusement clair pendant un instant, lui permit d'entrevoir la ligne basse d'une côte se prolongeant sur la mer, simple trait indiquant la bordure des palétuviers et cocotiers ; au-dessus, entièrement séparée de la côte, planait une chaîne lointaine et diaphane comme une bande de gaze azurée : à mesure que le soleil montait à l'horizon oriental, ces fantômes de montagnes prenaient consistance et se découpaient en arêtes vives sur le ciel.

Près de là, au long de cette côte dont les caps et les baies se distinguaient maintenant de façon plus nette, se dressait Sandabar.

Cray revint à l'arrière et s'arrêta un moment à regarder la jeune fille.

Elle en valait la peine.

Absorbée dans sa tâche, elle semblait absolument indifférente à tout ce qui l'entourait. Elle tenait l'*Hang* brassé au plus près et pas le moindre frémissement de toile ne révélait une défaillance de la main qui gouvernait.

Sa parfaite conduite du navire provenait simplement de ce qu'elle faisait tout avec une minutie et un détachement d'elle-même indiquant une nature unique dans son attitude envers le monde.

Sauf en ce qui concernait Cray, elle semblait une automate ayant pour ressort principal la formule : « Continue ! » On ne pouvait se la représenter affectée par les événements les plus incroyables, ni imaginer un obstacle capable de la faire dévier de sa route. La mort de Carnahan l'avait laissée impassible : Piroli, Jackman, Train avaient subi leur destin sous ses yeux sans lui arracher le moindre commentaire : et Cray se fût peut-être détourné d'elle comme d'une créature inhumaine s'il n'eût porté au fond du cœur la conviction que pour lui elle n'éprouvait ni froideur, ni impassibilité, prête au contraire à tout faire, à tout risquer, à tout souffrir, même la mort. Il le savait parce qu'il la connaissait, par suite d'une observation consciente ou inconsciente, poursuivie à travers les situations les plus tendues et les circonstances les plus pénibles, par tous les temps mauvais ou beaux, depuis le matin de leur première rencontre.

Il l'étudiait en ce moment, quand Van Dyne monta sur le pont en frottant ses yeux ensommeillés et les abritant contre le soleil.

Cray indiqua la côte à l'avant.

— Ah ! dit Van Dyne Nous arrivons enfin. Voilà, si je ne me trompe, la pointe de Van Huyt. Votre navigation a été parfaite, capitaine.

— Non, dit l'autre, mais j'espère l'achever sans encombre. Je ne parle pas seulement de la navigation sur mer. Nous entrerons vers midi dans le port de Sandabar si ce vent tient bon, et il me semble qu'alors commenceront nos ennuis.

— Comment cela ? demanda Van Dyne.

— A propos de ce qui est en bas.

— A quoi bon aller à mi-chemin au devant des tracas? répliqua l'autre. J'ai réfléchi à la situation et il me semble qu'à notre arrivée mieux vaut que vous me laissiez causer avec les autorités du port. Je puis leur dire que vous ne parlez qu'anglais. Je connais assez bien le port de Sandabar : tout dépend de la sorte de gens qui viendront à bord : les uns sont coulants, les autres intraitables.

— Eh bien ! vous pourrez vous charger de la corvée. Vous vous en tirerez mieux que moi de toute façon. Avez-vous autre chose à proposer ?

— Oui, au sujet des fioles d'essence de roses.

— Eh bien ?

— Je suis d'avis de les déclarer. Je voulais vous proposer de les jeter par-dessus bord, mais je crois qu'il vaut mieux les montrer. Cela fera plaisir aux douaniers, et ce qui plaît aux douaniers graisse les roues, comme nous disons en Hollande. Vous pouvez raconter que vous les avez achetées à un Chinois, ou plutôt je l'expliquerai pour vous.

— Oui, je suis d'avis que cela vaut mieux, dit Cray ; le seul ennui est qu'il nous faudra payer des droits là-dessus.

— Ne vous inquiétez pas de cette question, répondit Van Dyne. Je m'arrangerai avec quelqu'un qui les achètera et acquittera les droits. C'est une chose insignifiante en comparaison de l'autre. Il nous faudra porter les bijoux sur nous. Dès que nous aurons obtenu la libre pratique, nous fermerons le navire et irons loger à l'hôtel. Vous avez de l'argent, n'est-ce pas ? Je possède du crédit. Je devrai faire des sondages comme vous dites, vous autres marins. Je connais quelqu'un à Sandabar, un certain Mynheer Jensen, qui est en rapport avec la grande firme chinoise de Kong To Jen. « To Jen », vous le savez peut-être, signifie « personnage en autorité ». Kong était jadis gouverneur d'une province ; maintenant, sous le nouveau régime chinois, il est marchand et tient entre ses mains la moitié du commerce en Orient. C'est l'homme qu'il faut pour nous et pour la conversion du trésor en bons billets de mille florins. La chose sera facile si Jensen se trouve à Sandabar et non en voyage.

Pendant ce temps, Maya gouvernait toujours. Les yeux fixés tantôt sur la carte de l'habitacle et tantôt sur la ligne lointaine de la côte, elle semblait tout à fait insouciante de ce qui se passait et de ce que les deux hommes pouvaient dire ; et Van Dyne, au cours de cette conversation, ne prononça pas une seule fois son nom. Il professait pour les femmes un mépris né de sa nature et de sa vie en Orient ; bien que Maya fût fille de Carnahan et eût droit à une part dans le produit des bijoux, il ne songea pas un instant à la consulter sur la marche à suivre ni à lui demander son opinion sur aucun détail de l'affaire.

Il ne s'ensuit pas cependant qu'elle n'en eût pas une, mais jamais elle ne s'en était expliquée avec Cray.

Van Dyne prit la barre pendant qu'elle descendait préparer le déjeuner, Cray devant le relever à huit heures.

Ils approchaient maintenant du rivage où l'écume s'envolait en un brouillard par-dessus lequel les arbres apparaissaient dans le lointain. Des goélands les pourchassaient, et un ou deux oiseaux des tropiques, égarés sur la mer, Dieu sait pourquoi, les dépassèrent comme des éclairs d'or ou des fleurs en dérive.

Ils semblaient suivre une route bleue bordée d'un trottoir blanc, tant était droite la côte qui se prolongeait à tribord sur une quarantaine de milles jusqu'à l'endroit où Sandabar s'estompait dans le lointain.

Ils dépassèrent des villages de pêcheurs où des *prahous* étaient mouillés sur leurs ancres de pierre, puis un bateau-citerne gouvernant vers l'est à travers les longues vagues parallèles.

A midi ils ne se trouvaient pas encore en vue du port. Bien que le vent se maintînt, le courant les contrariait.

Sandabar se révéla à eux avec une rapidité foudroyante.

A cet endroit le rivage fait un léger recul, et derrière un cap où les arbres descendaient jusqu'à la mer, ils virent se dérouler Sandabar, la cité du poivre et du riz, du ricin et du tabac, la jetée du port avec les mâts, vergues et cheminées de navires, et, au delà, le fort avec son drapeau.

En approchant ils aperçurent la plage des pêcheurs, les barques malaises hissées sur le sable blanc, et Cray put distinguer l'endroit où il s'était assis sur une souche pour causer avec Carnahan et où celui-ci avait jeté la conque de nacre sur le sable.

Il se voyait ramassant le coquillage, nettement, comme si la chose venait de se passer, Maya descendant sur la plage avec son panier de fruits, puis la jeune fille debout pendant que Carnahan achevait de réparer son canot, enfin le départ, sans un mot d'adieu, de ces deux êtres qu'il n'eût jamais revus sans la conque de nacre.

Sûrement, toute superstition mise à part, il y avait dans cette affaire quelque chose d'étrange, et cette étrangeté s'accentuait encore du fait que la veine lui était venue, non seulement dans cette salle de jeu où il était allé essayer la force de son porte-bonheur, mais tout au long de cette grande aventure d'où lui seul revenait sain et sauf : lui et Maya, du moins, car son amour semblait avoir fait d'elle une partie de lui-même.

Très bien, mais que dire des autres, poursuivis par une terrible fatalité ? Carnahan, Piroli, Jackman, Train, tous ceux qui avaient trempé dans l'affaire, excepté lui-même et Van Dyne ! Et en regardant ce dernier il se posa cette question bizarre : « Est-il condamné lui aussi ? Se peut-il que cet objet dans ma poche, simple coquillage en apparence, possède un pouvoir de protection en même temps que de chance ?

Un pouvoir de protection contre les puissances des ténèbres ?

A cette question nul ne pouvait répondre, à moins de suggérer que les puissances de ténèbres sont en réalité les mauvaises pensées des humains, et que lui-même restait à l'abri de la fatalité qui s'était abattue sur les autres, non seulement parce qu'il possédait la conque de nacre, mais en vertu de sa propre innocence.

N'ayant conspiré contre personne pour de mauvaises intentions, il avait, comme Shadrach, passé jusqu'ici sain et sauf à travers la fournaise.

Il regarda de nouveau le solitaire Van Dyne qui, debout, fixait les yeux sur le port approchant. Selon

toute apparence, c'était un brave homme, autant du moins que peut l'être un commerçant, étant donné ce que vaut le commerce.

CHAPITRE XXXV

LA LIBRE PRATIQUE

Il était près de cinq heures quand l'*Itang* passa devant le fort et jeta l'ancre près d'une grande drague, à une centaine de mètres du môle.

Personne ne semblait s'inquiéter du bateau et, à voir l'équipage sur le pont, nul ne se serait douté qu'il contemplât l'opulence incarnée en trois personnes.

Maya portait pour sa part le collier. Elle avait changé son accoutrement de mer par un costume de tussor de soie rêche et portait en guise de coiffure une écharpe de *Chiramen* à la mode indigène. Les perles n'étaient pas visibles.

Van Dyne et Cray s'étaient partagé les joyaux, de volume restreint, en comparaison de leur valeur, et les avaient répartis dans diverses poches, tandis que les fioles d'essence de roses étaient rangées dans la cabine pour l'inspection de la douane.

Van Dyne comptait, une fois les droits payés, tirer un bénéfice raisonnable de ces fioles, mais ne pouvait déterminer la valeur de cette marchandise en dehors de sa spécialité.

Ils n'avaient plus qu'à attendre.

Malgré tout ce qu'on pouvait dire des autorités du port de Sandabar, une chose certaine est qu'ils s'exposeraient à de lourdes amendes en débarquant avant que l'officier de santé leur accordât la libre pratique. Il ne tarda guère à arriver dans un canot à vapeur de forme antique avec une cheminée de cuivre ; la douane siégeait à côté de lui sous forme d'un gros bonhomme nommé Arnim et qui connaissait Van Dyne.

— Tiens, c'est Mynheer Van Dyne ! dit Arnim en

montant à bord, suivi des autres. Quelle surprise de vous rencontrer ici ! Votre nom avait paru sur la liste des manquants d'une goélette dont j'ai oublié le nom...

Van Dyne le lui rappela.

— C'est cela. Et vous étiez à bord ?

— Oui. Et je crois bien être l'unique survivant. Je me suis échappé dans un canot avec deux matelots qui sont morts de privations, et j'ai été recueilli à la dérive par mon ami que voici, M. Cray. Voulez-vous que nous descendions dans la cabine ?

Ils descendirent tous quatre. Le faible tonnage de l'*Itang* et l'intéressante histoire de Van Dyne contribuèrent fortement à dispenser la santé et la douane d'une enquête minutieuse. Pour sauver les apparences, Arnim promena ses regards à la ronde et le médecin s'enquit de la population de l'île — le seul point où eût touché l'*Itang*. Chose curieuse, il ne fut pas question de Carnahan et du livre de bord, ce qui s'explique peut-être par le fait que l'*Itang* n'était pas un navire de commerce proprement dit ; son exiguïté en faisait une roulotte flottante sans importance pour les bureaux du gouvernement.

Les fioles d'essence une fois empaquetées pour être transportées à terre, on alluma les cigares et une demi-heure de conversation s'ensuivit. La côte hollandaise rappelle une galerie à échos : tous les gens d'importance s'y connaissent, les affaires de Tadjong Priok se discutent à Sandabar, à Bencoolen. Puis on peut toujours se rabattre sur la Hollande et ce qui s'y passe.

— Nous descendrons à l'hôtel Hooft, déclara Van Dyne, moi-même, M. Cray et cette dame, mais nous ne serons guère présentables d'ici quelques jours. J'ai besoin d'un fameux coup de brosse, vous pouvez vous l'imaginer : à M. Cray, il faut un costume et divers objets. J'espère que vous viendrez dîner avec nous prochainement, nous arrangerons cela plus tard. Notre intention est de quitter le bateau ce soir, de le laisser au mouillage et de payer un Javanais ou un indigène pour le nettoyer et entretenir ses feux de position. Il n'y a rien à voler à bord.

— Vous trouverez facilement un bonhomme, dit

Arnim. Laissez-moi le soin de vous en envoyer un, il ne vous prendra que deux florins par jour.

— Très bien, dit Van Dyne. En ce cas, nous pourrions vous accompagner à terre en profitant de votre vedette.

Arnim y consentit.

Ils fermèrent la cabine de l'intérieur et sortirent par le panneau d'avant qu'ils cadenassèrent, puis s'embarquèrent dans le canot à vapeur. Cray se félicitait de la tournure aisée que prenaient les choses. Ils n'étaient pas dépourvus de bagages. Cray et Maya avaient des valises, Van Dyne portait l'équipement sauvé du naufrage.

Après avoir pris congé de Van Arnim et du médecin, ils se firent conduire en voiture à l'hôtel Hooft.

Ils n'étaient pas à court d'argent. Cray possédait la somme emportée à son départ, et Van Dyne, un portefeuille bourré de billets de banque ; il était connu à l'hôtel, ainsi que Cray, d'ailleurs.

Le Hooft ne ressemblait en rien aux grands hôtels modernes qui ont surgi partout comme des champignons.

C'était un vieux bâtiment agrandi au fur et à mesure de la croissance de Sandabar où se trouvaient mêlés capitaines, seconds et mécaniciens en chef des navires hollandais, représentants de commerce. Le commis hollandais préposé à la réception derrière son comptoir regarda à peine les nouveaux venus en leur indiquant leurs chambres: M^lle^ Carnahan, M. Cray, Mynheer Van Dyne ; il leur tendit leurs tickets pour trois chambres à coucher, et un salon au même étage. Van Dyne avait insisté sur ce luxe, et Cray, après avoir entendu ses raisons, s'était rangé à son avis.

— Il nous faut un endroit pour causer, et, au besoin, recevoir des gens.

Après avoir déposé les bagages dans leur chambre, ils se réunirent au salon.

C'était une grande pièce aérée où fonctionnait un ventilateur électrique : mobilier convenable mais râpé par suite des fourmis et du climat : un lieu sans joie, mais ils ne s'en inquiétaient guère. Van Dyne, après avoir fermé la porte, sortit par la fenêtre et inspecta le balcon-véranda, où il semblait craindre que quelque

espion pût se dissimuler. Rassuré sur ce point il rentra, s'assit à la grande table de bambou au milieu de la pièce et alluma un cigare.

— Eh bien ! dit-il, tout marche jusqu'à présent. Nous avons la pacotille, comme diraient nos cousins d'Amérique; reste à savoir ce que nous allons faire maintenant. Résumons la situation. Il y a vous, Mlle Carnahan et il y a moi-même. Nous possédons une certaine quantité de bijoux et il est convenu que je recevrai la moitié de ce que nous en obtiendrons, mais nous ne pouvons en tirer profit qu'en les vendant. Leur vente constitue une opération très difficile. Je tiens à vous convaincre de cette difficulté pour que vous ne trouviez pas mes prétentions exagérées. Nous ne pouvons expliquer la provenance de ces bijoux sans risquer une enquête, des tracasseries de gens de loi, peut-être même une confiscation. Si nous avions le temps de nous retourner, je veux dire plusieurs années, nous pourrions nous débarrasser de ces joyaux un par un à un prix raisonnable : mais c'est impossible ; à nous trois nous ne constituons ni une famille, ni une raison sociale, ni une corporation. Je désire reprendre mes affaires, comme vous les vôtres. Les bijoux doivent donc être vendus en bloc, et le bénéfice partagé entre nous. C'est une vente forcée et par conséquent nous ne réaliserons pas un aussi bon prix que si nous pouvions vendre à loisir. Est-ce que je m'explique clairement ?

— Oui, dit Cray.

— Eh bien ! c'est sur mes épaules que retombe la tâche de les vendre et la tâche encore plus ardue d'en tirer un chiffre raisonnable, vu les conditions du marché. Voilà pourquoi j'exige la moitié des bénéfices.

— C'est déjà entendu entre nous, dit Cray, et je n'y fais pas d'objection.

— Mademoiselle Carnahan y consent-elle aussi ? demanda Van Dyne.

Maya fit un signe affirmatif.

Ses yeux n'avaient pas quitté un instant la figure de Van Dyne.

— Maintenant, reprit Van Dyne, nous pouvons agir sur un terrain solide. Nous portons ces bijoux sur nous,

et je ne vois aucune raison de les mettre ailleurs jusqu'à ce qu'ils soient vendus ou du moins jusqu'à ce que nous ayons trouvé un acheteur éventuel. Je me propose d'aller de très bonne heure demain chez M. Jansen, dont je vous ai parlé. Mon idée est de lui demander une carte d'introduction auprès de ce Kong To Jen dont je vous ai touché un mot également. Kong est le plus grand négociant de l'Orient et c'est un Chinois, par conséquent un homme honnête et qui ne s'embarrasse pas de scrupules exagérés en achetant, je devrais dire plutôt qu'il a plus d'audace qu'aucun Hollandais ou autre Européen ordinaire. J'ai entendu dire bien des choses sur Kong par des gens de mon métier, et je puis avoir confiance en lui. Si par malheur il refusait l'affaire, du moins il ne dirait rien qui fût susceptible de nous nuire.

Tout cela paraissait raisonnable à Cray ; il se tourna vers Maya, qui approuva d'un signe.

— Très bien, dit Cray, je ne vois pas comment nous pourrions faire mieux. J'ai hâte de voir l'affaire conclue, vous aussi sans doute. Où demeure Jansen ?

— Dans l'avenue De-Ruyter, répondit Van Dyne, et la maison d'affaires de Kong se trouve dans la rue Hooft, je crois. Si j'obtiens de Jansen une carte d'introduction, nous reviendrons ici et mettrons tous les bijoux dans votre valise pour les porter chez Kong. Eh bien ! je vous reverrai à dîner. Je vais maintenant descendre au bar pour y faire l'agréable connaissance d'un cocktail.

Il s'en alla, un cigare collé au coin de la bouche, et Cray se revit seul avec la jeune fille.

— Vous êtes d'accord sur tout cela ? demanda-t-il.

— Oui, dit Maya. Pour le moment, tout va bien.

— Pour le moment ?... N'avez-vous pas confiance en lui, complètement.

— Non, dit Maya. Mais vous pouvez être tranquille pour aujourd'hui, et demain. Je le sens. Il n'y a pas encore de danger à craindre.

— Vous redoutez donc quelque danger ?

— Oui, mais pas maintenant. Ne craignez rien. Je saurai quand il aura de mauvaises intentions. J'ouvre l'œil sur lui.

Il la regarda, assise et à demi-penchée en avant. L'écharpe de *Chiramen* était tombée de ses épaules et ses yeux étaient perdus dans le vague.

CHAPITRE XXXVI

KONG TO JEN

A l'Hôtel Hooft, le déjeuner se prend généralement sous la véranda en pleine vue de la rue.

Van Dyne, fidèle à sa promesse, avait rendu visite à Mynheer Jensen avant que ce monsieur eût quitté sa maison pour aller à son bureau, et avait obtenu de lui une carte avec une formule de présentation écrite au crayon pour Kong To Jen.

A son retour, selon leurs conventions, ils réunirent tous les bijoux dans la valise de Cray. Cette valise était placée près de lui pendant qu'ils déjeunaient, et, le repas terminé, ils s'attardèrent à fumer et causer à bâtons rompus, tandis que Van Dyne parcourait le journal local. Dans une ville américaine il aurait vu, sous un titre flamboyant, le compte rendu de son sauvetage et de son retour à la civilisation sur l'*Itang*, mais les Hollandais sont plus lents à s'émouvoir et plus indifférents aux nouvelles à sensation. Il ne trouva rien : des rapports sur le caoutchouc, des horaires de vapeurs, des avis d'opérations commerciales, des nouvelles de Hollande, mais pas un mot au sujet du naufrage de la goélette, qui n'était pas un bateau hollandais, pas un mot sur sa survivance au désastre.

Cela lui fit plaisir. L'incident n'avait pas grande importance, néanmoins mieux valait que l'attention ne fût pas appelée sur l'*Itang*. La publicité est parfois plus dangereuse qu'utile : Mynheer Van Dyne n'en avait aucun besoin pour ses affaires, particulièrement pour la transaction actuelle.

Jetant le journal, il leur proposa de partir et, Cray

portant la valise, ils prirent une voiture, bien que la distance fût très courte.

Le Hooft est une rue étonnante pour un nouveau débarqué en Orient qui ne connaît pas le génie des constructeurs hollandais. On pourrait se croire dans une rue de Paris : vastes magasins, constructions imposantes, bureaux animés du crépitement des machines à écrire et de la précipitation contenue des grosses affaires ; et entre tous ces beaux bâtiments le moindre n'était pas le palais de la soie de Kong To Jen.

Oui, la soie, c'est l'industrie principale de Kong ; mais il trafique de beaucoup d'autres choses : entre autres de curiosités si rares qu'elles sont enfermées dans des coffres-forts ; et des pierreries, des jades de grande valeur, des diamants, des opales, des perles. Rien de tout cela pourtant n'est visible.

Le fameux diamant Mackaroff, qui s'envola de Russie à Delhi, voyagea par Canton et par la maison de Kong ; certaine grosse perle, sœur de l'Orloff, lui passèrent entre les mains et s'évanouirent pour reparaître dans le trésor royal d'un Etat Indien. Kong était un homme sûr et silencieux, ne s'occupant que de marchandises qui en valaient la peine, si riche et influent dans le monde des affaires que nul n'osait le défier.

Van Dyne donna sa carte à un Chinois, et, au bout d'un quart d'heure environ, le trio fut conduit dans un ascenseur rapide et silencieux qui les transporta jusqu'à un palier recouvert de nattes.

Poussant une porte à panneaux de vitres dépolies, le Chinois les précéda dans une antichambre garnie de quelques chaises et d'une table de milieu faite d'une merveilleuse plaque d'onyx sur laquelle étaient rangés les journaux du jour, soigneusement pliés.

Il les y laissa un instant, puis revint leur ouvrir une porte à droite et les introduisit dans une grande pièce tapissée de nattes. A une table surchargée de papiers était assis un Chinois, Kong en personne, un homme de soixante ans environ, d'aspect lugubre et portant des lunettes à monture d'écaille.

Ce personnage se leva et, les mains croisées, s'inclina avec une froideur cérémonieuse.

Cray frissonna, se disant qu'il venait de rencontrer en personne, sous un vêtement chinois, l'impitoyable Esprit des Affaires : en outre, quelque chose chez Kong justifiait le sous-titre « To Jen » : il semblait autoritaire et aurait pu être un de ces mandarins de justice qui appliquent les lois terribles du code pénal chinois.

Van Dyne se nomma, présenta les autres et prononça le nom de Jensen.

Kong, qui tripotait la carte de Jensen, leur indiqua des sièges et s'assit lui-même devant le pupitre sur lequel il la posa.

— Nous venons, débuta Van Dyne, pour une affaire de bijoux que nous voudrions vendre. Je suis moi-même de la partie, je m'appelle Cornelius Van Dyne et ma maison de commerce est à Malacca. Je vends surtout des perles.

— Je vous connais, dit Kong, avec son curieux accent chinois. Vous étiez associé avec Mynheer Klooft.

— C'est cela, répondit Van Dyne, surpris et assez flatté d'être connu de Kong. Mynheer Klooft est mort, vous le savez sans doute, et je continue les affaires.

— Le nom de votre firme est dans nos livres, et en recevant la carte de Mynheer Jensen j'ai donné ordre de chercher les renseignements qui vous concernent. Je suis franc avec vous, mais nous n'entrons pas en pourparlers sans savoir à qui nous avons affaire. Satisfait sur ce point, je serai heureux d'entendre ce que vous avez à dire.

C'était parler franc. Mais Van Dyne ne fut pas déconcerté.

— C'est tout ce que je pouvais désirer, et je puis dire avec une égale franchise que je suis certain, en remettant notre affaire entre les mains de votre firme, d'être traité avec égard ; certain également que vous la considérez comme strictement confidentielle.

Kong, qui avait jaugé ses trois visiteurs dès leur entrée, s'inclina légèrement par-dessus son bureau.

Il savait parfaitement qu'on allait lui offrir d'acheter une chose de valeur, des bijoux peut-être, puisque Van Dyne était marchand de perles.

— Rien de ce qui se dit dans cette pièce ne transpire jamais, dit Kong ; c'est la règle en affaires, natu-

rellement. Mais il est à votre discrétion de parler ou de vous taire.

Van Dyne regarda ses compagnons. Cray fit un signe affirmatif. L'atmosphère de haute coquinerie financière qui entourait Kong le rassurait. Kong était trop grand pour jouer un vilain tour, et s'il promettait le silence on pouvait se fier à lui ; d'autre part, il profiterait de leur situation et les flouerait autant que possible dans cette affaire, s'il s'en chargeait.

— Eh bien ! donc, dit Van Dyne, nous venons vous proposer d'acheter des bijoux. Ils appartenaient au père de cette jeune fille qui est mort, et...

Kong leva une main.

— Vous venez me montrer des bijoux en vue de me les vendre. Montrez-les-moi. Mon temps est précieux.

Van Dyne posa la valise sur la table et l'ouvrit. Puis il se mit à en tirer le contenu. En y plaçant les joyaux à l'hôtel ils s'étaient servi de vieux journaux pour l'emballage. Kong vit sortir d'un fragment de la *Gazette de la Bourse de Sandabar* le gros rubis dont nous avons déjà parlé et qui, sur la table, semblait une veilleuse de feu rouge.

Il vit les saphirs, les émeraudes, tout cet étrange assortiment de pierreries perdues et oubliées depuis longtemps, et, en dernier lieu, le colier de perles.

Il attira ce dernier, en palpa les perles et déclara :

— Toutes ces choses-là sont véritables sans doute, mais elles n'appartiennent pas à l'époque actuelle.

Il prit une broche garnie de brillants.

— Ceci me l'indique. Je ne me trompe pas en disant que vous avez trouvé tout cela ?

— Oui... du moins... intervint Cray.

Mais Kong l'interrompit :

— Peu importe. Vous voulez les vendre ?

— Oui.

— Très bien. Nous en parlerons tout à l'heure.

Le Chinois qui les avait introduits ouvrit la porte, évidemment appelé par une sonnerie dissimulée.

Kong lui dit quelques mots en chinois et l'homme sortit. Il revint au bout d'une minute environ suivi d'un vieillard marchant avec des béquilles.

L'infirme s'assit sur une chaise qu'on lui avança près de la table.

C'était un individu d'aspect étrange. Kong lui passa le collier, il tira de sa poche une loupe de bijoutier et se l'enfonça sous l'arcade sourcilière, où elle resta collée pendant qu'on lui passait les bijoux l'un après l'autre.

A mesure qu'il les examinait, il adressait quelques paroles à Kong, qui prenait des notes sur un morceau de papier.

On n'entendait d'autre bruit que le tic tac de la pendule et par intervalles un murmure confus, le bruit de la rue Hooft qui s'enflait ou s'atténuait au caprice du vent de mer.

Kong allait évidemment faire une offre et en ce moment il procédait à l'estimation des bijoux. L'opération dura plus d'une demi-heure.

Quand elle fut terminée, l'infirme se retira, et Kong, affermissant ses lunettes sur son nez, examina la longue addition et déclara :

— La valeur de vos bijoux pour un acheteur sera, en chiffres ronds, de vingt-cinq mille livres sterling.

— Le collier à lui seul vaut cela, murmura Mynheer Van Dyne.

Kong continua :

— Je laisse une bonne marge de bénéfice pour l'acheteur disposé à courir le risque inséparable de toute transaction sur des bijoux dont on ne connaît pas l'histoire.

— Je vous affirme que votre offre est insuffisante, dit Van Dyne, en qui le commerçant s'éveillait. Leur histoire est très simple et ne saurait diminuer leur valeur.

— Parfaitement, dit Kong. Je suis certain que vous dites vrai, et dans ce cas, naturellement, l'acheteur vous en donnerait davantage.

— Si vous voulez me permettre de consulter un instant mes amis, dit Van Dyne, je vous raconterai, avec leur consentement, toute l'histoire.

— Je n'ai pas le temps, dit Kong. Par pure courtoisie envers mon ami, Mynheer Jensen, j'ai regardé les bijoux apportés par vous et estimé leur valeur. Je ne puis faire davantage.

— Comment ? Vous n'êtes pas disposé à les acheter ?

— Oh ! que non ! dit Kong. Je n'achète guère de bijoux, sinon jamais, qu'à des gens connus personnellement de moi, et je n'achèterai certainement pas ceux-là.

Le coup était rude.

Vingt-cinq mille livres représentaient peu de chose en comparaison de la valeur des marchandises, mais, tout considéré, une somme bonne à recevoir : une grosse poignée d'or qu'on pouvait prendre en toute sécurité de la main de Kong : aucun ennui ne surviendrait dès lors que Kong entrerait dans le jeu.

Mais maintenant il ne semblait pas disposé à s'en mêler. Van Dyne serra les lèvres. Puis il déclara :

— C'est dommage que vous ayez pris la peine d'en faire l'estimation.

— Pas le moins du monde, dit Kong.

— Pourriez-vous nous indiquer un endroit où les vendre à Sandabar ?

— Non, dit Kong, je ne crois pas que vous puissiez trouver un marché ici pour des articles de ce genre. Sandabar n'est pas un centre de pierreries ; du café, du riz, oui : mais des bijoux, non.

Le sixième sens de Van Dyne — on peut compter comme tel le sens des affaires, — recommença de s'agiter après ce coup étourdissant. Le Hollandais sentait que le Chinois, en homme d'affaires, essayait de lui faire entendre quelque chose sans le dire carrément.

— Pourriez-vous me conseiller pour ces bijoux un débouché quelconque ? demanda-t-il.

Kong parut réfléchir.

— Oui, dit-il enfin. Mais ce serait à Canton.

— Oh ! à Canton ?

— Oui.

— C'est trop loin, dit Cray.

Mais surprenant un regard de Van Dyne, il se contint.

— Pouvez-vous me recommander à Canton un marchand qui veuille me les acheter ? demanda Van Dyne.

— Non, dit Kong, je ne puis vous recommander un acheteur. Je crois cependant qu'un certain Chang Lo Sen, bien connu dans le monde commercial, pourrait s'occuper de l'affaire, mais c'est une simple supposition de ma part.

— Et me conseilleriez-vous de lui demander la somme estimée par vous ?

— Je crois cette somme raisonnable pour vous, répondit Kong, mais je n'ai pas de conseil à vous donner à ce sujet.

— Où demeure Chang Lo Sen ?

— Rue de la Simple-Pagode, je crois.

— Je vous remercie, dit Van Dyne.

Il se mit à remballer les objets dans la valise avec l'aide de Cray et de la jeune fille, tandis que Kong causait agréablement du temps et autres frivolités de la conversation courante.

Puis il sonna le domestique chinois et lui fit signe de les reconduire.

— Vous pouvez parler de moi à Chang Lo Sen, dit-il à Van Dyne en s'inclinant et leur montrant la porte. Je n'y vois pas d'inconvénient.

Dans la rue, ils prirent la direction de leur hôtel.

— Eh bien ! dit Cray, voilà une matinée perdue.

— Pas du tout, dit Van Dyne. Au contraire, tout marche à merveille. Mais nous ne pouvons pas bavarder ici, et je propose avant tout que nous nous débarrassions de cette valise. La banque d'Amsterdam se trouve un peu plus bas dans cette rue ; le mieux à faire est de l'y déposer conjointement sous nos trois noms : j'y suis connu ; j'ai un compte à la succursale de Bencoolen. Ils ne verront aucune objection à la mettre dans la salle blindée. Nous ne pouvons évidemment transporter cela avec nous jusqu'à ce que nous ayons pris une décision.

C'était plausible. Cray y consentit, et une demi-heure plus tard, après avoir déposé la valise cachetée sous leurs trois noms, Cray signant pour le compte de Maya, ils quittèrent la banque et rentrèrent à l'hôtel.

Ils s'assirent sous la véranda, déserte à cette heure.

— Et maintenant, allez-y, dit Cray. Vous affirmiez tout à l'heure que tout allait bien. Sûrement, vous ne voulez pas dire que nous allons nous lancer dans une folle expédition pour trouver un homme dont nous ne savons rien et qui, je le parierais à dix contre un, nous renverra bredouille comme celui-ci, ou nous mettra dedans ?

— Je veux dire que Chang Lo Sen est un agent de

Kong, déclara Van Dyne, et probablement son associé. Examinez la situation. Kong ne veut pas se risquer à acheter des bijoux de provenance douteuse. Rien ne doit ternir sa réputation. Mais Chang diffère de lui, autant que Canton de Sandabar. On se livre là-bas à des transactions impraticables ici. Si nous allons trouver Chang et lui demander ce prix pour les bijoux, il le donnera, car il sera d'accord avec Kong. Ne comprenez-vous pas ?

— Et s'il ne le fait pas ?

— Eh bien ! notre situation ne sera pas pire, ou du moins nous n'aurons perdu que quelques semaines et le prix de notre passage jusqu'à Canton.

— Pouvons-nous trouver un bateau d'ici Canton ?

— Naturellement. Il existe plusieurs lignes des Indes Néerlandaises à Canton et aux ports du nord... Un instant !

Van Dyne se leva pour aller dans le vestibule et revint aussitôt avec un indicateur.

— Tenez ! le *Delft* arrive ici après-demain et repart le soir même. Il y aura un autre bateau dans une semaine, mais si nous devons partir je propose que nous prenions le *Delft*,

Cray ne répondit pas tout de suite : puis il déclara :

— Eh bien ! rien ne nous presse cet après-midi, nous avons le temps d'y penser.

Il se tourna vers Maya.

— C'est ce qu'il y a de mieux à faire, dit Van Dyne, sans donner à la jeune fille le temps de parler. Nous nous reverrons à quatre heures pour le café, et d'ici-là vous pouvez prendre une décision. Je ne vois pas d'autre marché à suivre pour le présent et je ne crois pas que nous puissions en trouver une meilleure en nous attardant ici.

Il passa dans le vestibule avec l'indicateur, et Cray se retourna vers la jeune fille.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il.

— Je pense qu'il vaut mieux accepter, répondit-elle, ou alors retourner à l'*Itang* et mettre à la voile.

— Mais ce serait tout abandonner ! dit-il.

Elle haussa les épaules avec un air d'insouciance, et Cray comprit qu'elle s'estimerait parfaitement heureuse

de planter là la fortune et tous les bienfaits de la civilisation, pour vivre simplement avec lui quelque part derrière cette mer éblouissante que l'on entrevoit de l'hôtel Hooft entre les maisons et les palmiers en bordure de l'avenue.

Il se pencha vers elle et lui prit la main.

Au contact de ses doigts elle se redressa, se raidit, puis se leva de sa chaise et promena ses regards à la ronde comme pour dire :

« Pas ici ! Emmenez-moi quelque part où je puisse redevenir moi-même ! Tout ce qui nous entoure est faux ! »

CHAPITRE XXXVII

UN AUTRE COUP DU JEU DE PATIENCE

Van Dyne, après avoir quitté la véranda et replacé l'indicateur sur l'étagère du vestibule, prit son chapeau et sortit.

Il s'arrêta un instant sur les marches et regarda la rue dans les deux sens.

Il était une heure moins le quart, mais le Hollandais n'avait pas faim et se préoccupait de tout autre chose que le déjeuner.

Il descendit les marches et suivit la rue Hooft jusqu'à son croisement avec la rue du Roi des Pays-Bas, où il s'arrêta un moment indécis. Cette rue, d'un côté mène au port et de l'autre s'enfonce vers le Nord dans le grand dédale de la ville indigène.

Van Dyne prit la direction du Nord.

Il passa devant des boutiques portant des noms hollandais, mais peu à peu la mixture orientale remplaçait l'élément européen.

Ici des boutiques chinoises vendaient, à prix réduit, tout ce qu'on achète dans des boutiques européennes, et bien des choses que celles-ci ne vendent pas, comme par

exemple la viande de chien préparée comme notre jambon fumé, ou encore des œufs de conserve. Il y avait des boutiques portugaises, car, chose étrange, les Portugais prospèrent dans ce quartier où les Européens d'autres nationalités risqueraient de périr ; des boutiques indiennes où l'on vend de la bijouterie et des curiosités, des bibelots à bon marché fabriqués la plupart du temps à Birmingham ; des stalles où des corroyeurs malais cousaient ceintures, sacs et porte-monnaie ; des étalages de cuivre ouvragés par des Hindous de Bombay ; des cafés javanais ; des débits où l'on pouvait acheter des cigares hollandais ou le tabac opiacé du moyen Orient, ou causer avec le propriétaire toujours prêt à discuter la politique européenne à travers les verres fumés de l'Asie. Mynheer Van Dyne arpentait cette rue aux multiples couleurs non pour son plaisir, mais pour affaires. Il cherchait quelqu'un.

A l'âge de cinquante-six ans, dont quarante passés en Orient, il possédait de nombreuses connaissances parmi toutes sortes de gens vendant une infinité de choses ou même ne vendant rien.

Son étonnante carrière vaudrait la peine d'être écrite, mais les passages les plus intéressants risqueraient de jeter une lumière trop crue sur certaines transactions passées avec des personnages encore en vie. Une spéculation malheureuse avant la guerre avait fait baisser son crédit, mais la guerre elle-même l'avait rétabli en partie. Il poursuivit son jeu de patience pendant toute la tourmente et en fut récompensé. Mais, immédiatement après son crédit déclina de nouveau.

On lui avait suggéré une affaire sûre, apparemment pratique et susceptible de lui rapporter plusieurs centaines de mille florins. Il l'entreprit en dépit de sages conseils et subit de lourdes pertes. Financièrement estropié mais non abattu, il entrait en convalescence lorsqu'il s'embarqua sur le *Caraman* pour acheter des perles. Puis survint le naufrage.

Pendant toute sa dérive en canot avec Jackman et Train, Mynheer Van Dyne sentait la chance singulièrement hostile, et eut peut-être fléchi sous cette pression

s'il ne s'était aperçu, en bon philosophe, qu'elle le favorisait aussi.

Du moins ne s'était-il pas noyé comme ces pauvres diables qu'il avait vu nager dans le sillage du canot, tels des rats aquatiques conduits par le cuisinier chinois dont les dents brillaient au soleil.

Oui, la chance s'était montrée pour lui bonne et mauvaise. Puis était venu l'*Itang*.

Ici la veine avait fait pleine mesure en déposant à portée de sa main un plateau d'argent surchargé de richesses.

C'était là le point sensible. Ces dons, il les avait touchés. La chance lui disait : prends-les, palpe-les, admire leur beauté ; et maintenant remets-les en place, ils ne t'appartiennent pas encore.

Van Dyne, un de ces hommes qui croient pouvoir aider la fortune dans ses indécisions, avait fait son possible. Le trésor se trouvait ici à Sandabar : il pouvait le toucher, mais non le prendre.

La chose eût été plus facile s'il se fût contenté de sa large part. Il lui suffisait d'attendre la vente à Chang ou tout autre pour en prendre la moitié, d'accord avec Cray. Mais Van Dyne voulait tout.

Il ne pouvait s'en empêcher, poussé par sa nature, et, peut-on dire jusqu'à un certain point, par la nature humaine.

Vingt-cinq mille livres en espèces sonnantes et trébuchantes volaient devant Van Dyne et le conduisaient. Il voulait tout. Si une seule pièce fût tombée en route, il se serait baissé pour la ramasser.

Il avait consenti à en donner la moitié à Cray.

Ce fait ne gênait pas seulement l'esprit du Hollandais : il froissait son sentiment de justice. Qu'avait fait Cray pour mériter la moitié de la somme ? Ramasser les bijoux ! Il ignorait absolument ce qu'il en pouvait faire. A quel titre recevrait-il la moitié des bénéfices ? Lui et Maya, cette gamine !

Aux yeux de Van Dyne, Maya ne comptait point. Indigène ou à moitié, elle parlait rarement, et seulement pour approuver tout ce que disait Cray, comme si elle ne possédait en propre aucune volonté. Elle représentait un

facteur négligeable dans cette affaire de bijoux. Une fois ceux-ci vendus, Cray constituerait le seul obstacle réel.

Il ruminait ainsi en poursuivant sa route lorsqu'il aperçut l'endroit qu'il cherchait, une petite boutique avec des herbes sèches en étalage et le nom de Ram Dass au-dessus de la porte.

Et là se tenait Ram Dass, en personne, le blanc des yeux taché de jaune, une calotte à gland d'or sur la tête et une cigarette aux lèvres.

Il vendait des herbes à une indigène. En voyant Van Dyne, il grimaça un sourire qui découvrit ses dents gâtées, et porta la main à sa calotte.

Van Dyne attendit le départ de la cliente.

— Ainsi vous avez déménagé depuis ma dernière visite, dit-il.

— De quelques mètres seulement, mais de l'autre côté de la rue, ce qui allonge la distance. Voyons, quand êtes-vous venu pour la dernière fois ?

— Il n'y a pas très longtemps, et une dame m'accompagnait, rappelez-vous.

— Oh ! c'est vrai ! dit l'autre. Elle voulait lire dans l'avenir, et en même temps acheter une drogue soporifique... N'était-ce pas son mari qui souffrait d'insomnie ?

— Je n'en sais rien, dit Van Dyne. Je ne l'ai pas revue depuis. C'était une simple connaissance et je l'accompagnais par hasard.

— Vous aussi, dit Ram Dass, si je me souviens bien, aviez envie de lire dans l'avenir immédiat.

Van Dyne se mit à rire.

— Oui, je me souviens. Elle me pressait de tenter l'épreuve.

— Et vous l'avez fait ?

— Oui.

— Avais-je vu juste ?... J'ai complètement oublié ce que je vous ai dit. On pose des questions comme cela.

— Oui, ou du moins...

— C'est toujours la même chose, dit Ram Dass en retirant la cigarette de sa bouche pour mieux l'assujettir dans son tube. Toujours la même réponse : « Oui ou du

moins... » Eh bien, je m'imagine du moins que je n'avais pas tort.

— Venez-vous aujourd'hui dans le même dessein ?

— Au fait. J'ai l'intention de jouer une partie. Sans être superstitieux...

— Mais tous les joueurs sont superstitieux.

— Ma foi, peut-être.

Ram Dass se mit à rire.

— Entrez avec moi.

Il le conduisit dans l'arrière-boutique.

Celle-ci donnait sur une cour. Des stores en fibre la fermaient la nuit ou par mauvais temps : aujourd'hui ouverts, ils laissaient voir une petite ménagerie de reptiles et animaux des tropiques à vendre, séquestrés dans des cabanes et des cages. Dans l'enclos gloussaient des poules, et sur une barrière un coq chantait au soleil.

L'arrière-boutique elle-même servait de salon de coiffure, mesquine et laide, avec des cuvettes sales rangées devant une longue glace fendue. De fait, Ram Dass exerçait dans le même local toutes sortes de métiers, tour à tour herboriste, barbier, marchand de spécimens zoologiques et diseur de bonne aventure.

Il fit asseoir Van Dyne dans un des fauteuils tournants devant la glace, puis alla prendre dans un placard un paquet enveloppé de peau de chamois. C'était un petit globe de cristal environ deux fois plus gros qu'une balle de golf.

Il s'assit dans un autre fauteuil, et tenant la boule de cristal dans le creux de sa main, la regarda comme s'il consultait une montre.

— Vous voulez savoir ? demanda-t-il.

— Comme je vous le disais, répondit Van Dyne, je me risque dans une aventure, et je voudrais...

— Savoir si elle réussira. Un instant, je vous prie. Tout est confus... Ah ! oui, je vous vois quitter Sandabar, vous traversez la mer, vous approchez d'une côte étrangère, il y a une rivière couverte de petits bateaux et au delà une ville dominée par trois grands bâtiments carrés qui s'élèvent au-dessus des toits de maisons basses.

— C'est Canton, dit Van Dyne ; mais Ram Dass ne l'entendit pas. Vous avez des compagnons.

— Arrêtez ! J'en ai entendu assez.

Ram Dass leva les yeux d'un air irrité.

— Vous n'auriez pas dû m'interrompre. Tout s'est effacé de mon esprit.

Il enveloppa le cristal et le remit dans le placard.

— Je regrette, s'excusa Van Dyne, mais ce que vous m'avez dit me suffit. Je vais traverser la mer, c'est tout ce que je voulais savoir : quant au reste, je n'aurai qu'à me débrouiller... Votre prix est toujours de dix florins, n'est-ce pas ?

L'autre fit un signe affirmatif.

— Il y a autre chose dont je me souviens tout à coup, dit Van Dyne en tirant son portefeuille. Je crois que vous vendez certaine poudre, vous vous rappelez la dame...

— Oui, dit le marchand de poudres, je me souviens de ce que vous voulez dire.

— Votre tarif est de cinquante florins.

— Plus maintenant, dit Ram Dass. C'est cent florins. Ces poudres-là sont dangereuses pour moi une fois sorties de ma boutique.

— Oui, je comprends cela, mais je me charge de prendre toutes les précautions. Néanmoins, je ne veux pas lésiner sur le prix. Nous disons cent florins.

Il prit cent dix florins en billets dans son portefeuille et les tendit à l'autre, qui sortit et revint une minute après avec une boîte recouverte en chagrin vert.

Il en tira plusieurs petits paquets.

— Un seul ? demanda-t-il.

— Oui, un seul, répondit Van Dyne.

Ram Dass lui tendit un des paquets qu'il ouvrit.

Il contenait une simple pincée de poudre blanche, qui ne devait pas peser plus d'un grain. Van Dyne replia le papier, le mit dans la poche de son portefeuille et offrit l'argent à l'autre.

Puis il prit congé et retourna vers la rue Hooft. A cinq heures, quand il revit Cray et la jeune fille, il les trouva décidés à suivre la suggestion de Kong et à essayer Canton.

– Je vous félicite de votre résolution, dit Van Dyne. Si nous ne trouvons pas un acheteur en la personne de Chang, nous en serons quittes pour revenir. Si vous voulez, quand nous aurons pris le café, vous viendrez avec moi au bureau de la Compagnie prendre nos billets de passage.

CHAPITRE XXXVIII

CANTON

Le *Delft* est l'un des bateaux hollandais récemment construit pour transporter passagers et bagages des ports de Sumatra et Java à ceux de la Chine et réciproquement...

En mettant le pied sur le pont, Cray se rendit compte, presque en sursaut, de l'étrangeté de ses aventures au cours de ces quelques derniers mois.

Le *Delft* ressemblait comme un frère au vapeur de la ligne Nederland qui l'avait transporté en Orient, à Sandabar, et le contraste de sa fortune actuelle avec celle d'alors entrait pour la première fois pour une bonne part dans sa surprise.

Depuis, il avait réussi une opération presque unique au monde : la mise en sûreté d'un véritable trésor caché.

Ce que d'autres font en imagination, il l'avait fait en réalité.

Et en fait d'appropriation, que dire de Maya ? Qu'il l'eût captivée ou se fût laissé captiver par elle, peu importe : elle lui appartenait pour toujours. Oui, les choses étaient bien changées depuis le jour où, débarqué à Sandabar, il essayait sa chance à la salle de jeu de Van Telle : cependant elles n'étaient pas encore à point.

En bas, dans la chambre blindée du *Delft,* entre autres colis scellés se trouvait la valise lestée de pierreries Le problème se réduisait maintenant à la façon d'en tirer parti.

Il reconnaissait que les tripots où l'on joue le trésor caché ont une paille dans leur règlement : ils ne monnayent pas leurs jetons. Bijoux, or en barre, lingots d'argent ne sont que jetons au jeu du trésor : le gagnant reste aussi gueux qu'avant s'il ne peut se les faire payer. Eh bien ! il trouverait un payeur à Canton, dans la rue de la Simple-Pagode, en la personne du nommé Chang ; une lettre d'avis de Kong To Jen à Chang se trouvait probablement dans le sac postal du *Delft*. Le soir même il fit part de cette idée à Van Dyne pendant qu'ils fumaient sur le pont en regardant les feux de la côte de Sumatra s'éloigner à tribord.

— Cela se peut, dit Van Dyne. Mais je crois plutôt qu'il l'aura averti par câblogramme. Les Chinois se servent beaucoup de câbles ; leurs codes sont non seulement les plus condensés du monde, mais aussi les moins déchiffrables. En outre ils ne lésinent pas sur la dépense. En affaires, ils sont les véritables Américains de l'Orient.

Sur quoi, Van Dyne gagna le fumoir, accapara une petite table de coin et se mit à faire des réussites.

La route du *Delft* se dirigeait à l'Ouest vers Singapour, puis au Nord vers Hong-Kong, mais un des brouillards fréquents sur les côtes de Chine les retarda, et ce fut seulement le matin du cinquième jour qu'ils entrèrent dans la rivière de la Perle avec le soleil derrière eux. L'astre projetait sa lumière sur les trois grands bâtiments qui dominent la ville, et celle-ci restait à demi voilée par la brume du matin.

Puis les bateaux devinrent visibles, des centaines et des milliers de bateaux, des maisons flottantes où des familles vivaient, se reproduisaient et commerçaient, des sampans, des allèges de toutes les formes imaginables, des jonques à l'ancre, des canots à vapeur d'ancien modèle avec cheminées de cuivre, et des roues à l'arrière.

Et les figures des habitants de ces rues flottantes ? Fatiguées, cyniques, bienveillantes ou impertinentes, toutes portaient la même étiquette : « Chinois », c'est-à-dire plus vieux que les Pyramides.

Le quai où ils abordèrent était bondé de commissionnaires, de jeunes indigènes, de coolies, d'Européens

venus à la rencontre d'amis. A travers cette foule, Van Dyne se fraya un chemin, suivi des deux autres.

Quelques minutes après, ils entraient à l'hôtel Respondentia.

La chance avait favorisé Cray au cours du voyage. En jouant tous les soirs dans le fumoir, il avait gagné plus de cent livres, de sorte qu'il n'aurait pas besoin d'emprunter à Van Dyne de quoi payer sa note d'hôtel.

CHAPITRE XXXIX

A L'HOTEL RESPONDENTIA

Pendant que les deux autres s'asseyaient dans la salle, Van Dyne entra dans le bureau et retint trois chambres à coucher et un salon au premier étage, puis acheta quatre ou cinq journaux.

Quelques minutes après, dans leur salon, Cray posa sur la table la précieuse valise et l'ouvrit. Elle ne contenait qu'une couverture roulée et quelques bibelots.

Trouvant dangereux d'affronter la douane, ils s'étaient distribué les bijoux. Les deux hommes les remirent en place. Maya, assise, les regardait faire.

Cray était de mauvaise humeur. La chaleur du climat, l'antipathie que lui inspirait cette ville avant même qu'il débarquât, l'irritation provoquée par ce jeu d'emballage ou de cache-cache et l'ennui de passer en douane, tout lui échauffait la bile.

— Dieu merci, c'est la dernière fois que nous empaquetons ces saletés, dit-il en rabattant le couvercle. Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

— Aller chez Chang.

— Oui, mais la question est de savoir si nous pourrons le voir aujourd'hui...

— Je sais. Vous pensez qu'il n'aura pas encore reçu l'avis de Kong. Eh bien ! il y a très probablement une lettre pour lui dans le courrier du *Delft*. Mais soyez

certain d'une chose : si Kong veut réellement traiter l'affaire, il aura envoyé un avis par câble en même temps que par lettre.

— Eh bien ! alors, pour l'amour du ciel, finissons-en tout de suite ! dit Cray.

— Oui. Je suis ausi pressé que vous d'en finir. On ne sait jamais ce qui peut arriver dans une transaction tant que le contrat n'est pas signé et que le chèque n'a pas été, non seulement reçu, mais payé.

— Croyez-vous, demanda Cray, que cet individu veuille nous faire prendre un chèque, en supposant qu'il fasse l'affaire avec nous ?

— Je n'en sais rien, et peu importe, d'ailleurs. Nous traitons avec des personnages trop considérables pour qu'ils nous jouent des tours. Si je ne me trompe, la somme à laquelle Kong a estimé les bijoux nous attend entre les mains de Chang, et je crois qu'il nous la donnera en billets de banque, c'est le mode de règlement le plus facile pour eux.

— Très bien. Si vous êtes prêt, nous pouvons partir tout de suite.

Bien que la chose fût entendue entre eux, ce ne fut pas sans angoisse que Cray prit la valise et sortit devant eux.

Vingt-cinq mille livres ! Le prix spécifié par Kong représentait une somme rondelette, mais une fraction seulement de la valeur du contenu de la valise.

Cray le savait parfaitement. Non seulement la beauté des bijoux proclamait leur prix, mais il possédait un sens des affaires suffisant pour se rendre compte que leur qualité de vendeurs, à Van Dyne et à lui, les mettait en mauvaise posture, et que Kong, en sa qualité d'acheteur, ne pouvait manquer de profiter de la situation.

Vingt-cinq mille livres, cela n'en représentait que douze mille cinq cents pour lui. Cette orgie de couleur et d'éclat, cette blancheur lactée de perles exquises, tout cela se réduisait à cette somme infime !

Cela paraissait monstrueux. Pourtant, s'ils refusaient cette somme, que pourraient-ils faire ? Rien. Au mieux aller, après une perte de temps considérable et toutes sortes de tracas, peut-être réussiraient-ils à vendre un

peu plus cher ; au pis aller, ils risquaient de se heurter à l'avidité des magistrats et de tout perdre. Mieux valait en finir tout de suite et prendre l'argent pendant qu'il était là.

Il sortit de la chambre et les deux autres le suivirent.

CHAPITRE XL

LA BOUTIQUE DE CHANG LO SEN

De toutes les cités du monde, Canton est la plus mystérieuse, la plus compliquée, la plus évasive et, à sa façon, la plus terrible.

Son véritable nom, Kouang-chow-fou, semble mieux lui convenir que le mot dérivé Canton, plus simple et innocent.

Dans la partie nord le pays est montagneux : au sud, tout est plat. La ville est vaste et entourée d'un mur de briques de trente pieds de hauteur sur des roches de grès rouge, qui, au sud, court parallèlement à la rivière et au nord serpente sur les crêtes des coteaux, de sorte que certains quartiers hauts se trouvent à cent mètres au-dessus du niveau de la rivière. La longueur de l'enceinte est de plus de dix kilomètres.

Un mur intérieur divise la côte en deux de l'est à l'ouest. La partie nord, de beaucoup plus vaste, forme la vieille ville, et la partie sud la nouvelle. Les deux communiquent par quatre portes.

Mais le cauchemar architectural de cette immense cité consiste dans l'étroitesse de ses rues, qui rend impossible toute circulation sur roues. Ce sont des sentiers plutôt que des rues, larges de six à huit pieds tout au plus et toujours plongés dans la pénombre par les étages en surplomb des maisons qui les bordent.

Ces prétendues rues, bondées et grouillantes de personnages fantastiques, sont innombrables et généralement innommées ; déroulées bout à bout, elles couvri-

raient une longueur de plusieurs centaines de kilomètres. Qui s'y perdrait serait bel et bien perdu.

Cray, au bureau de l'hôtel, demanda au gérant la meilleure manière de trouver la rue de la Simple-Pagode et la maison d'affaires de Chang Lo Sen.

Le gérant connaissait Chang de nom : c'était un marchand d'antiquités et beaucoup de clients allaient chez lui. Il conseilla de prendre des pousse-pousse et un guide.

— Ne pouvons-nous pas nous y rendre à pied ? demanda Cray.

Oh ! oui, ils pouvaient s'y rendre à pied si peu leur importait l'état du pavé. S'ils voulaient bien attendre dix minutes, il enverrait chercher un guide.

Ils partirent avec le guide, un Chinois coiffé d'un vieux chapeau melon et portant au coin de la bouche une cigarette non allumée ; il marchait devant, discourant sans arrêt dans un curieux mélange de français et d'anglais à peu près inintelligible. Cependant, il les conduisait : ils ne tardèrent pas à franchir la porte de la Nouvelle Ville et à prendre une rue qui les mènerait à l'une des quatre portes de la Vieille Ville.

Cray oubliait presque les bijoux qu'il transportait, le but de leur voyage et tout le reste devant la surprise et le dégoût en train de s'amasser dans son esprit.

Il n'avait jamais aimé les Chinois. Cette répugnance sentimentale provenait moins de l'expérience que de ses lectures ou de ses ouï-dire. Mais en ce moment il ne voyait rien qui pût atténuer son antipathie. Les rues de Canton sont généralement spécialisées dans un commerce quelconque. Celle-ci était consacrée à l'alimentation ; bien qu'on y rencontrât quelques autres boutiques, on y voyait surtout des étalages de mangeaille.

Il y en avait une, celle d'un poissonnier, dont les baquets contenaient des poissons jaunes et blancs, hideux et vivants ; dans un autre baquet nageaient des choses rouges, des grenouilles tout écorchées, attendant le client.

Plus loin pendaient des chiens séchés et des canards aplatis. Partout régnait une puanteur sans nom et sans rivale, l'odeur de Canton.

Cray prit le bras de Maya : la cohue rendait la marche difficile et ils devaient s'écarter de temps à autre devant des coureurs chargés de ballots ou de chaises à porteurs. Il ne fut pas fâché quand leur guide s'arrêta enfin devant la maison de commerce de Chang.

C'était bien un magasin d'antiquités, mais tel qu'on n'en rencontre pas dans les cités d'Occident. Aucune glace ne protégeait les marchandises ; le devant de la boutique se fermait la nuit par de lourds panneaux laqués, mais restait ouvert toute la journée, à part un store en fibre qu'on pouvait abaisser en cas de forte pluie.

Dans cette devanture ouverte, on voyait les bronzes *Miochin* du Japon, des armures et l'éternelle cigogne debout sur une tortue. De grands vases jaunes ou de couleurs diverses, des boîtes laquées et quelques tapis de prières venant de Perse, voilà les articles exposés en vente dans la boutique de Chang.

Il y avait là plusieurs commis. Van Dyne en réveilla un et le chargea de dire à son maître que des personnes désiraient le voir, envoyées par M. Kong To Jen, de Sandabar. Puis le Hollandais glissa de l'argent dans la main du guide et le congédia.

Cray ne s'en aperçut qu'en voyant l'homme s'en aller.

— Dites, demanda-t-il, vous n'avez pas renvoyé ce type-là ?

— Si, dit Van Dyne. Cela vaut mieux. Nous retrouverons facilement notre chemin.

— Peut-être. Néanmoins, j'aurais préféré le garder, comme une sorte de dernier fil nous rattachant à l'humanité. Je me sens perdu ici.

— Tout ira bien. Je suis avec vous et je connais un peu Canton.

Au même instant un rideau de jonc s'écarta sous la main d'un grand vieux Chinois portant des lunettes d'écaille ; qui regarda attentivement et tour à tour les trois étrangers. Van Dyne ouvrit le feu.

— Je crois parler à monsieur Chang Lo Sen. Nous venons de Sandabar...

Chang l'interrompit d'un signe de tête.

— Donnez-vous la peine d'entrer dans mon bureau.

« J'ai reçu un message. Vous venez de la part de Kong To Jen ; très bien, c'est un de mes correspondants : par ici, s'il vous plaît.

Par un petit corridor qu'éclairait une lampe suspendue, il les mena dans une salle prenant jour par un bout et bondée d'objets de réelle valeur. Il y avait là des jarres de l'époque *Kanghi*, parsemées de lotus, de chrysanthèmes, de pivoines et d'aubépines ; d'autres, de la période Ming ; des vases de la Famille Verte, des chiens de l'époque Ming, des dragons, et, sur une table en teck massif, des cigarettes, des cendriers et une boîte d'allumettes japonaises.

Il y avait des sièges pour les visiteurs.

Chang traitait ses clients en invités et ces sièges étaient des bergères importées d'Europe, car sa clientèle était composée surtout d'Européens... et d'Américains. Il invita les nouveaux venus à s'asseoir, demanda des nouvelles de la santé de Kong et se mit à causer avec la faconde d'un gentleman chinois. Remarquant que Cray semblait s'intéresser aux objets en vente, il lui signala les vertus et mérites de plusieurs pièces rares, un coupé de mariage décoré d'oiseaux *Ho Ho*, et des médaillons rouges ou verts, objet très rare, de l'époque Ming ; un coq vert, aubergine et bleu, de l'époque Ming aussi et également rare, un tabouret orné d'une procession de pèlerins en émail jaune et ainsi de suite.

Tout cela agaçait Cray, mais il ne disait rien et laissait Van Dyne soutenir la conversation. S'il eût été d'humeur plus calme, il aurait remarqué que Maya, assise et attentive, ne quittait pas des yeux Van Dyne.

A vrai dire, il aurait pu s'apercevoir déjà, tant à l'hôtel qu'à bord, que Van Dyne constituait pour Maya un objet étrangement intéressant. La jeune fille, quand elle ne se sentait pas observée, semblait étudier à fond le Hollandais. La dernière fois qu'elle avait causé de lui avec Cray elle promettait à celui-ci de l'avertir si jamais elle croyait l'autre dangereux, mais elle n'en avait plus reparlé et maintenant encore gardait le silence.

Quant à Cray, toujours sans méfiance, l'impression produite sur lui par Van Dyne au premier abord s'était

émoussée au cours de leur fréquentation, et rien n'était survenu qui pût la raviver.

Chang mit de côté le tabouret, et avant qu'il lui montrât autre chose, Van Dyne prit la parole.

— Je dois vous avertir que nous ne sommes pas des acheteurs, malgré notre admiration pour toutes ces belles choses. Nous sommes venus vous montrer divers articles que nous voudrions vendre.

— Ah ! dit Chang, divers articles... des bijoux, peut-être ?

C'était le mot de passe, et Van Dyne comprit aussitôt que son interlocuteur avait reçu l'avis de Kong.

— Oui, fit-il, et je puis aussi bien vous dire tout de suite le prix que nous demandons de ces articles.

— Je vous écoute, dit Chang.

— En monnaie anglaise, continua Van Dyne, le prix est de vingt-cinq mille livres.

— Ah !

— Voulez-vous que je vous montre lesdits articles ?

— Oui.

Chang débarrassa la table des boîtes de cigarettes et des cendriers, et Cray posa la valise dessus.

Il l'ouvrit, en tira les bijoux un par un pour les tendre à Chang qui les retournait dans ses mains jaunes.

L'homme était évidemment un expert en pierreries. Il les examinait rapidement, s'aidant d'une loupe de bijoutier prise dans la poche de son vêtement. Quand il s'arrêtait, c'était comme pour se rappeler quelque chose. Sans doute avait-il dans la tête la liste d'estimation que Kong avait dû lui envoyer par câblogramme.

L'opération dura longtemps. Chaque article, après examen, était emballé avec soin et remis à sa place dans la valise.

Cray le regardait faire et se demandait s'il ne se préparait pas à leur remettre tout le paquet sur les bras.

Malgré sa répugnance à s'en séparer, il ne pouvait méconnaître l'avantage de cette transaction si elle aboutissait. Ni policiers, ni magistrats ne fourreraient jamais le nez dans une affaire conclue avec Chang au cœur de la vieille ville de Canton : il en était certain.

L'emballage terminé, Chang referma la valise et se retourna vers Van Dyne :

— Vous avez parlé d'une somme, tout à l'heure ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Van Dyne. Vingt-cinq mille livres, d'après l'estimation de Kong To Jen.

— C'est bien. Kong To Jen ne se trompe jamais dans une estimation de bijoux. Je vais vous payer cette somme.

Van Dyne se tourna vers Cray.

— Désormais, l'affaire vous regarde, dit-il. Ces objets vous appartenaient au début, et j'ai agi simplement en qualité de commissionnaire pour la vente.

Il se tourna ensuite vers Chang.

— Ce monsieur, prononça-t-il en désignant Cray, est le principal intéressé. Veillez traiter avec lui en ce qui concerne le paiement.

Chang s'inclina devant Cray.

— C'est une grosse somme, dit Chang, et la transaction sort un peu des règles ordinaires du commerce. En général, je paie au moyen d'un chèque sur la Banque de Hong-Kong et Shanghaï, mais peut-être préféreriez-vous être réglé tout de suite en espèces.

— Assurément, intervint Van Dyne.

— Je me trouve en possession d'une assez grande quantité d'argent liquide provenant d'une vente de porcelaines, déclara Chang. Néanmoins je doute qu'elle suffise pour parfaire la somme. Je vais voir.

Il quitta la pièce et on l'entendit appeler un commis.

— Ceci, murmura Van Dyne, est ce qu'en anglais vous appelez du boniment. Il tient la somme toute prête : mais il veut sauver les apparences, comme une femme se pare de dentelles.

— Oui, dit Cray. Puis, les yeux fixés sur la valise : Naturellement. Vous aviez raison. Kong doit avoir câblé tous les détails. Cela montre une fois de plus quelle merveilleuse fortune nous sommes en train de perdre.

— Eh bien ! reprit Van Dyne, que voulez-vous y faire ? Vous parlez de la fortune que nous perdons, mais rappelez-vous que nous n'avons aucune fortune à perdre tant que ces bibelots-là ne sont pas convertis en espèces.

De la bijouterie dont on ne peut justifier la provenance n'est pas une fortune : c'est un ennui et un encombrement. Toutefois, si vous regrettez d'avoir mis l'affaire entre les mains de Kong, il n'est pas trop tard pour nous dédire.

— Nous ne pouvons reculer maintenant. Enfin, peut-être avez-vous raison et en tout cas il est inutile de se tracasser.

— Absolument, approuva Maya.

Elle semblait soulagée de voir le marché conclu. A en juger d'après son attitude, la chose ne l'intéressait guère ou ne l'intéressait qu'en ce qui concernait Van Dyne.

Elle ne cessait de l'observer attentivement, mais avec tant d'adresse qu'il ne s'en apercevait pas.

La voix de Chang leur parvenait d'une pièce intérieure. Puis ils entendirent le froissement de la portière de jonc, et il apparut, chargé d'une boîte de laque verte.

Un commis le suivait.

La boîte, déposée sur la table et ouverte, montra trois compartiments, deux pour les billets de banque, et un plus petit pour l'or.

Chang prit une liasse de billets attachés par un fil de soie jaune. Il ôta le fil et se mit à compter les billets.

C'étaient des billets neufs de la Banque d'Angleterre, de cinq cents livres chacun, et il y en avait vingt. Puis il tira de l'autre compartiment des billets de la Banque de France et de la Banque d'Amsterdam.

Van Dyne s'assit devant la table. Ceci le concernait. Il examina chaque billet d'un coup d'œil et le palpa du pouce avant de le déposer sur la pile grandissante.

Cet examen ne troubla pas Chang le moins du monde. Il continua à compter jusqu'à ce que la somme fût complète et la boîte vide de quelques billets américains de dix dollars et de quelques florins d'or.

Ces derniers trompe-l'œil n'infirmaient pas l'évidence du fait que Chang avait tenu prête la somme à remettre pour payer les bijoux.

Mais Van Dyne ne dit rien.

Il tendit les billets à Cray, qui s'assit et les compta ; Chang lui passa une feuille de papier de riz et un fil de soie pour les envelopper.

Le paquet semblait bien petit en comparaison de sa valeur, et Chang, après avoir cacheté, exhiba un reçu en forme, sans détails, simple accusé de réception de la somme déboursée.

Van Dyne hésita un instant à le signer, comme si un obstacle venait d'être placé sur son chemin. Il se mit à réfléchir en s'agitant sur son siège.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Cray en baissant la voix, de façon à ne pas être entendu des autres. A mon avis, il lui faut nécessairement une preuve qu'il nous a versé la somme entière. Je veux dire que si c'est l'argent de leur firme, il est naturel que Kong exige un témoignage quelconque de la transaction.

— C'est vrai, dit l'autre, mais je me me soucie guère de voir ma signature en circulation à Canton... Enfin, passons par là.

Et il signa.

— Maintenant, dit-il, prenez la liasse. En réalité, bien que j'aie signé, vous êtes le principal intéressé. Nous partagerons à l'hôtel.

Cray prit le paquet et le mit dans la poche intérieure de son patelot. Puis, ayant souhaité le bonjour à Chang, ils se dirigèrent vers la porte.

Ce fut le moment le plus amer de la vie de Cray. Il jeta un dernier regard à la valise posée sur la table. Elle lui parlait de toutes les jolies choses qu'elle contenait, gagnées par lui au prix de tant d'efforts. Mais à quoi bon se lamenter ? Même s'ils n'avaient touché qu'un cinquième de leur valeur réelle, auraient-ils reçu davantage de quelqu'un d'autre ? Cependant la perte d'argent l'inquiétait moins que celle des bijoux eux-mêmes. Au bout du compte, il n'y pouvait rien.

CHAPITRE XII

AU CAFÉ

Dans la rue de la Simple-Pagode, Van Dyne s'arrêta un instant pour s'éponger le front.

— Eh bien ! dit-il, c'est une affaire réglée et terminée, mauvaise à notre point de vue, mais qui jamais ne rebondira contre nous, car elle est bonne pour Kong, Chang et Compagnie. Il serait prudent cependant de ne pas retourner droit à l'hôtel sans nous assurer que personne ne nous suit. Allons un peu par ici.

Il tourna dans une ruelle à droite.

— Ecoutez ; poursuivit Cray, après avoir marché quelque temps, je ne tiens pas à m'égarer dans ce sale patelin, et nous allons dans une direction opposée à celle de notre hôtel.

— Tout ira bien, je sais parler cantonais et pour un demi-dollar nous nous procurerons un guide si le besoin s'en fait sentir. J'agis par principe. Après un marché de ce genre, il vaut mieux ne pas rentrer directement chez soi. Asseyons-nous quelque part pour nous rafraîchir. Tenez, voilà un bon coin.

Ils atteignaient un endroit où la rue s'élargissait, où les boutiques cédaient le pas à des lieux de plaisir.

A Canton les rues indigènes se distinguent surtout par les occupations de leurs habitants ou de la majorité d'entre eux : rue des Chaudronniers, des Cordonniers, des Potiers, etc. Le carrefour actuel se spécialisait par des débits, des restaurants, un cinéma, plusieurs maisons de thé et un musée macabre à la devanture duquel, attraction pour les badauds, un mannequin de cire assis dans un fauteuil montrait la porte par-dessous son épaule comme pour dire : « Entrez voir ». L'expression de sa figure constituait la meilleure des réclames.

Van Dyne entra à leur tête dans un restaurant presque

désert ; un long couloir tapissé de nattes passait entre des stalles treillissées de bambou où des groupes pouvaient manger ou boire dans l'intimité.

Ils s'attablèrent dans un de ces cabinets. Un garçon chinois prit leurs commandes. Maya n'avait besoin de rien. Cray demanda un verre *d'eau tonique* et Van Dyne en fit autant.

Lorsque les boissons arrivèrent, il les versa lui-même, debout, tendit un verre à Cray et posa le sien sur la table.

Il allait se rasseoir quand Maya, portant la main à sa poitrine, s'aperçut qu'elle avait perdu sa broche : c'était le seul objet de valeur qu'elle possédait, une perle enchâssée sur une épingle en or.

— Ele a dû tomber sur le plancher, dit-elle. Je l'avais encore en entrant.

Elle se leva et les deux hommes se baissèrent sous la table pour chercher le bijou. Ce fut Van Dyne qui le ramassa. Il le tendit à la jeune fille. Tous s'assirent de nouveau, et Cray tira de sa poche un paquet de cigarettes. Ils en allumèrent chacun une.

Maya regardait Van Dyne. Elle ne prenait aucune part à la conversation maintenant engagée entre les deux hommes et semblait avoir oublié l'existence de Cray. Van Dyne et ses moindres mouvements accaparaient son attention.

— Oui, disait Van Dyne. Il fait bon s'asseoir et se reposer un instant une fois la besogne accomplie, et nous avons fait une bonne affaire, croyez-moi, bien que les autres en aient fait une meilleure encore.

— Peut-être. Je ne ronchonne pas, mais tout de même je ne me sens pas en gaîté. J'aimais ces pierres pour elles-mêmes, ce rubis, cette grosse émeraude verte comme du gazon, ces perles ; on ne voudrait pas se séparer de pareilles choses.

— C'est vrai, très vrai. Ainsi est faite l'humaine nature. Les bijoux représentent la richesse sous la forme la plus attrayante. J'ai la même façon de sentir, et je l'ai toujours eue. Jamais je ne me suis séparé d'une belle perle sans regret, même lorsque j'en recevais un bon prix. Sans doute Chang admire-t-il en ce moment toutes

ces beautés que nous sommes en train de regretter. Eh bien, c'est la fortune de la guerre, et elle tourne toujours contre le vendeur.

Cray dit en souriant :

— « Ce n'est rien, ce n'est rien, dit le vendeur. » Je crois que ces mots se trouvent dans l'Ecriture Sainte, et il y a beaucoup d'enseignements utiles dans l'Evangile en dehors des vérités religieuses.

— Parfaitement, fit Van Dyne, mais achevez votre verre et prenons-en un autre. J'ai encore soif.

Cray vida son verre mais refusa d'en prendre un second. Le garçon en apporta un autre pour Van Dyne, qui paya les consommations.

Puis le Hollandais alluma un cigare.

Cray se trouvait assis près de Maya. Il la sentit soudain glisser une main dans la sienne ; sans quitter Van Dyne des yeux, elle semblait transmettre mentalement à Cray cet avertissement : « Regardez ! »

Van Dyne tripotait son cigare d'un geste mal assuré. Puis le cigare lui échappa des mains : il regarda ses mains puis promena autour de lui des yeux étonnés. On aurait pu croire qu'il venait de se réveiller dans un endroit inconnu.

De fait le sommeil appesantissait sa main sur lui. Il parut s'en rendre compte tout à coup, en même temps que quelque complication plus alarmante, car il fit un effort désespéré pour se réveiller.

Il ressemblait à un homme à demi enlisé et cherchant à se tirer du bourbier. Après ce vain effort il murmura quelques paroles indistinctes et tomba en avant, la tête reposant sur les bras.

— Grand Dieu ! s'exclama Cray, que lui est-il arrivé ?

Il avançait la main pour toucher le dormeur à l'épaule, mais Maya s'interposa.

— Ne le touchez pas, dit-elle, laissez-le ainsi. Je crois bien qu'il va mourir. Il a essayé de vous empoisonner.

— Essayé de m'empoisonner ? demanda Cray. Que voulez-vous dire ?

— Il a mis une poudre dans le verre où il versait la boisson pour vous, répondit Maya. Je l'ai vu faire. Alors j'ai dit que j'avais perdu ma broche. Pendant que vous

la cherchiez tous les deux sur le plancher, j'ai changé les verres de place. Et il a avalé ce qu'il voulait vous faire boire.

CHAPITRE XLII

L'HOMME QUI DORT

Cray regarda le dormeur, ses épaules carrées, sa tête massive reposant sur ses bras musclés.

— Mais pourquoi ? demanda-t-il. Voulait-il donc me voler ?

Maya demeura un moment sans répondre, puis déclara :

— Oui. C'était un gredin. Je l'ai surveillé. Je crois qu'il a tué ces deux hommes sur l'*Itang* et qu'aujourd'hui il voulait vous tuer aussi.

Elle parlait d'un ton calme et impassible et Cray ne pouvait qu'ajouter foi à ses paroles. Doué d'un esprit simple et honnête, il avait toujours considéré Van Dyne comme un camarade : un homme d'affaires, naturellement, et, comme tel, enclin à vous rouler dans une transaction ; mais un assassin, jamais ! Van Dyne, ce colosse agrémenté d'une touche d'humour hollandais, capable de passer des heures à faire des réussites avec son petit paquet de cartes, un assassin ?

Cependant Cray devait se rendre à l'évidence, se convaincre que Van Dyne, depuis un mois et plus, depuis le jour de leur départ de l'île, n'avait cessé de faire une réussite avec le trésor pour enjeu s'il disposait convenablement les cartes.

Il avait perdu.

Du moins la chose paraissait probable.

Cray se retourna vers la jeune fille.

— Mais si vous dites qu'il voulait me tuer, il va mourir lui-même... Il faut appeler à l'aide.

— Je ne crois pas qu'il meure, dit Maya, mais je sais

qu'il a pris la drogue qu'il vous destinait. Peut-être voulait-il simplement vous endormir, et dans ce cas il dormira un certain temps ; peut-être avait-il l'intention de vous tuer, et alors il mourra. Si vous appelez ces Chinois, qu'y pourront-il faire ?... D'ailleurs, inutile d'appeler, il est mort.

Elle disait vrai. Van Dyne ne respirait plus. La poudre de Ram Dass avait produit son effet.

Pendant un moment, Cray ne voulut pas y croire. Il avait bien entendu parler de certaines gouttes orientales qui font mourir sans bruit ni douleur, mais il demeura sceptique jusqu'au moment où, touchant le cadavre, il dut se rendre à l'évidence.

L'homme, appuyé sur la table comme s'il dormait, était mort.

Maya, avertie par son instinct, n'avait pas eu besoin de le toucher.

En voilà une situation ! Assis auprès d'un mort dans un restaurant chinois au cœur de la vieille cité de Canton, auprès d'un mort qui paraissait seulement dormir ! Le laisser là semblait impossible : appeler à l'aide et le faire transporter à l'hôtel, où cela les mènerait-il ? Cray se souvint des reçus donnés à Chang par Van Dyne. Si Chang parlait, quel soupçon s'abattrait sur lui-même, et non seulement sur lui, mais aussi sur Maya ! Ils avaient l'argent. La police ne les soupçonnerait-elle pas d'avoir empoisonné Van Dyne ? Et quand la police orientale soupçonne quelqu'un, elle l'arrête.

— Maya, dit-il. Qu'allons-nous faire ? Nous ne pouvons nous en aller en l'abandonnant là. Mon Dieu ! que faire ?

L'idée lui vint qu'il serait aussi dangereux, sinon plus, de laisser là le mort et de filer que d'appeler au secours et de le faire transporter à l'hôtel.

Tout dépendait des gens du restaurant.

L'endroit paraissait assez suspect, et certain relent dans l'air indiquait une fumerie d'opium quelque part dans les mystères de l'arrière-boutique. Peut-être les tenanciers, en trouvant le mort, étoufferaient-ils l'affaire à la façon chinoise, mais ils pouvaient tout aussi bien appeler la police. Van Dyne avait de l'argent sur lui, ainsi qu'une montre en or, une bague avec un diamant.

Cet appât les pousserait peut-être à se débarrasser du cadavre sans rien dire : mais comment prévoir la tournure que prendraient les événements ?

Non, non, mieux valait tenir la tête droite, affronter la musique et raconter aux magistrats le fait pur et simple que Van Dyne s'était affaissé soudain comme dans une crise cardiaque, courir le risque d'une déposition de Chang et celui d'une autopsie qui révélerait la présence du poison.

Cray posa les coudes sur la table et la tête dans ses mains, oubliant Maya et tout le reste pour se débattre contre ce problème dont la solution pouvait le sauver ou l'anéantir.

Il semblait que ce trésor fût maudit et que ses annales eussent été écrites par un mauvais génie. Carnahan, Pirolî, Train, Jackman, Van Dyne, tous étaient tombés au cours de cette terrible histoire dont la dernière page n'était pas encore écrite. Succomberait-il à son tour, avec Maya ?

Au milieu de ce tourbillon d'idées lui apparut soudain, comme une vision rédemptrice, la forme de Maya, non pas telle qu'elle était en ce moment assise à son côté, mais telle qu'il l'avait vue à bord de l'*Itang*.

Jamais il n'avait désiré ce trésor pour lui seul, toujours la jeune fille restait présente à sa pensée, tandis que Carnahan et Van Dyne poursuivaient leur propre objectif. Si absurde que cela puisse paraître, cette pensée associée à la vision de Maya lui redonna des forces. Oui, il oserait tout : il suivrait la ligne droite : il allait appeler au secours, rapporter le cadavre à l'hôtel et laisser le médecin prononcer leur verdict sur la cause du décès.

Mais Cray, en prenant cette décision, oubliait un facteur, l'avis de Maya.

Déjà elle s'était levée de table.

— Allons, dit-elle, quittons cet endroit avant qu'il soit trop tard.

— Mais écoutez un instant, repartit Cray. Je viens d'y réfléchir. Nous ne pouvons pas le laisser là comme cela...

— Lui vous aurait bien laissé là, dit Maya. Tel était son plan.

— Il ne pouvait pas, dit Cray. Comment se serait-il arrangé avec vous ?

— Il s'imaginait que j'étais pour lui, dit Maya.

— Il s'imaginait que vous étiez pour lui !

— Oui. Depuis notre départ de Sandabar, il me suivait où je le menais. Il pensait que je ne me souciais pas de vous et me croyait différente de ce que je suis. Il a tout le temps comploté pour vous détruire afin de vous empêcher de prendre une part de l'argent.

— Et vous le saviez ?

— D'abord je le soupçonnais simplement ; puis à mesure qu'il s'enhardissait, il me laissa entendre des choses...

— Maya, dit Cray, oubliant tout le reste, vous ne l'avez pas laissé vous faire la cour ?

— Si, répondit Maya en le regardant bien en face.

Pour toute personne au courant, ils auraient fait un étrange tableau, debout et se dévisageant presque en adversaires, tandis que le mort, cause de leur dispute, assis à table et la tête appuyée sur ses bras, semblait excédé de tout cela.

— Pourquoi ne me le disiez-vous pas ? demanda Cray. Pourquoi ne pas m'avoir mis sur mes gardes ?

— Même en ce cas il vous aurait fait du mal, dit Maya. Mieux valait l'espionner. Je suis convaincue que c'est lui qui a tué ces hommes à bord de l'*Itang*... Tout à l'heure il essayait de vous tuer. Je l'en ai empêché.

A Cray se révéla soudain la vision de cette compagne qui l'aimait et venait de le préserver de la mort, debout à l'arrière-plan comme un ange gardien, suivant des yeux les moindres mouvements de Van Dyne et toujours prête à frapper.

Méprisant cet homme, elle lui avait caché son dédain au point de tolérer ses avances, pour l'abattre ensuite avec ses propres armes.

— Allons, répéta-t-elle, quittons cet endroit avant qu'il soit trop tard !

Il baissa la tête. C'était à elle de commander et de saisir le gouvernail. Et sans jeter un regard sur le mort qui ressemblait tant à un dormeur exténué, il suivit la jeune fille en passant devant des compartiments où quel-

ques hommes buvaient et jouaient aux dominos. Au comptoir près de l'entrée, le propriétaire, plongé dans ses comptes, ne leva même pas la tête à leur passage ; et le garçon qui les avait servis était en train de verser du café de *Kona* à un vieux monsieur ressemblant à un mandarin avec sa jaquette de soie jaune.

Dans la rue de la Simple-Pagode, Cray prit le bras de Maya. Au rebours de ce qui se passe à l'ordinaire entre un homme et une jeune fille, le contact de ce bras et de ce corps tiède lui rendit confiance, et il se mit à marcher d'un pas assuré.

En approchant de la porte de la Ville-Neuve, il lui lâcha le bras et, de retour à l'hôtel, ils s'assirent un moment dans les salons pour discuter la situation avant de prendre aucune initiative.

CHAPITRE XLIII

DANS LA BOUE DE LA RIVIÈRE

Le salon de l'hôtel Respondentia est moins un salon qu'un lieu de rendez-vous.

Ici se rencontrent les commerçants de Shanghaï et les actionnaires des mines d'étain de Malaya, l'attaché naval britannique, le globe-trotter et les correspondants de journaux anglais ou américains. Au sortir de la rue de la Simple-Pagode et de leurs aventures dans le quartier, nos personnages s'étonnaient de se trouver là dans des fauteuils d'osier parmi des gens ordinaires, et surtout de penser à Van Dyne assis là-bas à la table du restaurant chinois, la tête entre ses mains et paraissant dormir.

Avait-on déjà essayé de l'éveiller ?

Cray se sentit sûr d'une chose : quoi qu'il arrivât, Chang garderait le silence sur son achat de bijoux ; si des ennuis survenaient au sujet de Van Dyne, rien ne transpirerait à propos de la somme versée par le Chi-

nois ; par conséquent, aucun soupçon de déloyauté ne s'attacherait à Maya ni à Cray. La chose à faire maintenant était de s'en éclaircir vis-à-vis des gens de l'hôtel ; et, après entente avec Maya, Cray se rendit au bureau du gérant.

Le gérant du Respondentia était un Français.

Cray expliqua qu'il était allé aujourd'hui dans la vieille ville avec deux amis, Mlle Carnahan et M. Van Dyne, qui logeaient à l'hôtel. Après avoir examiné des curiosités chez un antiquaire, ils étaient entrés dans un restaurant où ils avaient laissé M. Van Dyne pour aller faire un tour dans la vieille ville ; ils s'étaient égarés sans pouvoir retrouver le restaurant. M. Van Dyne n'était pas encore revenu, et ils éprouvaient quelque inquiétude à son sujet.

Le gérant haussa les épaules.

Tout irait bien sans doute, mais les gens ne devraient tout de même pas s'aventurer dans la Vieille Ville de Canton sans la connaître ; il était si facile de s'y perdre sans pouvoir être retrouvé ! Certains restaurants et lieux de plaisir avaient une réputation détestable.

— De fait, dit le gérant, je ne m'y hasarderais pas moi-même... Quant à la police, elle ne vaut rien. Il est vrai qu'elle fait des rondes, mais monsieur a-t-il jamais vu une de ces patrouilles d'agents ? Six ou sept chenapans avec des revolvers bouclés au poignet, conduits par un homme qui joue du tambour ! De fait, la police a peur de la populace : tout le quartier est morcelé par des barricades qu'on ferme en cas de révolte, et jamais les habitants ne témoignent les uns contre les autres. Cependant si M. Van Dyne ne reparaît pas, je prendrai sur moi d'avertir la police... Mais espérons qu'il reviendra.

Cray retourna rendre compte de cette déclaration à Maya.

— Peu importe, dit Maya, même en supposant qu'on le retrouve. Nous n'avons rien fait, il a tout fait lui-même. Je sens là — et elle posa un doigt sur sa poitrine — que l'on n'entendra plus parler de lui et que vous n'avez rien à craindre pour votre avenir...

— Pour notre avenir, rectifia Cray.

— Oui, pour notre avenir, depuis le jour...

— Depuis le premier jour où je vous ai vue, interrompit-il de nouveau. Vous rappelez-vous ? Non. Ce premier matin, sur la plage de Sandabar ? Je vous revois maintenant telle que vous m'êtes apparue alors, mais vous ne m'avez pas regardé, pas une seule fois.

Il se mit à rire et tira de sa poche la conque de nacre.

Il la posa sur la table d'osier qui les séparait. Elle était là, entre un cendrier et une boîte d'allumettes, la conque gauchère, la mascotte qui avait assurément accompli son œuvre... Car ne lui avait-elle pas apporté les vingt-cinq mille livres qui gonflaient la poche intérieure de son veston ? Ne lui avait-elle pas apporté aussi Maya ?

Sans cette carte de recommandation, il ne se serait pas présenté à Carnahan au cours de cette soirée mémorable où il aborda l'*Itang* et fut invité à se joindre à l'expédition.

Il est parfois difficile de ne pas croire à la chance, spécialement dans un cas comme celui de Cray : en effet, quatre jours après, dans la boue de la rivière de la Perle, près d'une de ces innombrables maisons flottantes où grouille la population fluviale de Canton, le corps de Van Dyne fut trouvé, dépouillé de tout objet de valeur, mais suffisamment vêtu pour être reconnu par Cray.

Les gens du restaurant avaient évidemment agi comme on pouvait s'y attendre. Ils s'en étaient débarrassés pendant la nuit, pour s'épargner les ennuis d'une enquête et s'approprier l'argent, la montre et la bague trouvés sur le cadavre.

Ainsi semblait brisé le dernier lien qui rattachait Cray et Maya à l'histoire du trésor.

QUATRIEME PARTIE

LE COMPLEXE CHINOIS

CHAPITRE XLIV

NOUS SOMMES ÉPIÉS

Toutefois, les choses n'étaient pas si simples.

Le lendemain matin du jour qui suivait la reconnaissance du cadavre de Van Dyne par Cray, celui-ci, assis dans le salon de l'hôtel avec Maya, s'occupait à faire ses comptes. Outre le paquet contenant vingt mille livres dans la poche intérieure de son veston, il portait sur lui environ cent dix livres en dollars papier, provenant en partie de ses gains au jeu de cartes sur le paquebot qui l'avait amené de Sandabar.

Il lui expliquait cela et lui disait en plaisantant que tout cet argent était à elle autant qu'à lui, lorsqu'il surprit un changement dans sa physionomie.

L'esprit de la jeune fille parut se voiler d'un nuage.

La précipitation des événements après la mort de Carnahan avait tenu ces amoureux à l'écart l'un de l'autre. L'amour demande un peu d'espace et de temps pour respirer. Maintenant que tout semblait fini et l'avenir assuré, Cray pouvait exprimer ce qu'il avait dans le cœur. Il était décidé à épouser Maya ici même à Canton devant le consul britannique. Après le mariage ils pourraient prendre le bateau pour Rangoun et y changer les billets de banque.

L'idée de les négocier à Canton lui avait traversé l'esprit, mais un instant seulement. Rien ne pressait, et mieux valait en disposer ailleurs que dans la ville même

d'où ils provenaient et où Van Dyne venait de subir sa destinée.

Sur le point de consulter Maya, il s'arrêta devant l'air effacé de la jeune fille.

— Qu'est-ce qui va de travers, Maya ? demanda-t-il. J'ai déjà remarqué hier soir que vous paraissiez inquiète. Est-il arrivé quelque chose ?

— Je crois, répondit Maya, que nous sommes épiés.

Ces mots firent à Cray l'effet d'une douche, ébranlant sa certitude que tout était réglé et que l'argent du trésor leur appartenait désormais.

— Epiés ! s'écria-t-il, promenant ses regards dans le salon.

— Pas ici, ou du moins pas en ce moment ; mais hier au soir, quand nous traversions la rue pour rentrer à l'hôtel, un homme nous suivait et je crois avoir reconnu la figure d'un de ceux qui se trouvaient dans la boutique de Chang Lo Sen.

— Un instant ! dit Cray.

Son esprit se reportait à l'arrière-boutique où s'opérait la vente des bijoux. Il revoyait Chang, Van Dyne, lui-même, Maya, et se souvenait vaguement d'avoir entrevu plusieurs commis dans le magasin, simples ombres mentales dont il ne pouvait évoquer aucun trait.

Il n'en allait pas de même chez Maya. Son esprit, entraîné à la vigilance par l'hérédité et la pratique, avait préservé Cray de la mort que lui destinait Van Dyne ; sa vivacité et ses ressources était intervenues à point pour faire retomber sur le meurtrier la trame ourdie contre la victime. Elle s'efforçait maintenant de sauver Cray d'un désastre qu'il ne pressentait que confusément, tandis qu'elle possédait des preuves évidentes de son approche.

— Un instant! répéta Cray. Je me souviens de Chang, mais ne puis me rappeler les traits de ses commis ; d'ailleurs, pour moi, toutes les figures chinoises se ressemblent un peu.

— Pas pour moi, répliqua Maya. Il y avait deux employés outre le commis qui apporta la boîte à billets de banque ; je revois nettement tous leurs traits, et celui

qui nous suivait hier soir était le plus grand des deux qui servaient dans la boutique.

— Vraiment ? dit Cray, sentant qu'elle allait ajouter quelque chose.

— Je l'ai revu ce matin.

— A quel endroit ?

— Sur la promenade Respondentia.

— Près de l'hôtel ?

— Non, je n'ai fait que l'entrevoir au moment où il prenait une rue latérale sans nous regarder ni avoir l'air de savoir que nous étions là : il marchait comme tous les autres passants.

— Eh bien ! alors, cela ne signifie pas grand'chose. D'abord, vous avez pu vous tromper hier au soir, et ce matin, en tout cas, l'homme que vous dites, à supposer que ce soit le même, ne nous suivait pas.

— Je n'en sais rien, mais il me semble étrange de l'avoir revu deux fois, hier soir et ce matin.

— En tout cas, même si Chang Lo Sen nous faisait surveiller, que pourrait-il faire ? Rien. Nous avons agi honnêtement avec lui et il n'a pas intérêt à ébruiter cet achat de bijoux. Quant à Van Dyne, nous n'avons rien à craindre. Nous l'avons perdu dans la vieille ville et sommes rentrés à l'hôtel ; plusieurs jours après on le trouve dans la vase de la rivière : tout cela est très clair, et l'on ne peut nous soupçonner même de savoir comment il est mort.

— Oui, dit Maya sans grande conviction.

Elle s'inquiétait moins de la mort de Van Dyne ou de la vente des bijoux que de voir Cray en possession d'une grosse somme provenant de Chinois de louche réputation. Elle connaissait les Chinois. Elle avait vu une bataille entre clans occultes à Kow Loun, et entendu parler de Kong To Jen et de sa puissance dans tout l'Orient.

Cray venait de recevoir vingt-cinq mille livres de cet homme et de son agent Chang Lo Sen. Lui permettrait-on de garder cet argent ou le lui enlèverait-on par force ou par ruse ? voilà la question qui embarrassait la jeune fille dont l'esprit, assez pénétrant de nature, se trouvait encore aiguisé par sa passion pour Cray.

Celui-ci la regardait. Assise dans son fauteuil d'osier, la tête dégagée du châle de Chiramen tombé sur ses épaules, elle resplendissait d'une beauté mystérieuse. En ce moment pourtant son attrait était presque oblitéré par une expression sérieuse, un peu masculine.

— En outre, reprit Cray, que peuvent faire ces gens, à supposer qu'ils nous espionnent ? Ils ne viendront pas m'attaquer à l'hôtel, ni dans la rue.

Il ne se doutait pas qu'au cours de ces dernières années, tant à Canton qu'à Shanghaï, des hommes ont été non seulement dévalisés en pleine rue, mais même enlevés et mis à rançon. Le fait est si commun que de riches marchands, des Chinois même, possèdent une garde particulière, généralement composée d'anciens soldats ou officiers russes, armés de revolver.

L'eût-il su, d'ailleurs, qu'il ne s'en serait pas inquiété. Si vraiment la bande de Kong To Jen se dressait contre lui pour lui prendre son argent, en tout cas il ne courait pas le risque d'un vol à main armée : il avait affaire à des intellectuels sans aucun rapport avec les vulgaires criminels orientaux, à des gens qui, ayant adopté le manteau du commerce pour couvrir leurs ténébreux desseins, le brodaient du moins de merveilleuses arabesques.

Ces hommes ne volaient pas des trésors artistiques, ils en vendaient ; ils ne dérobaient pas des pierreries, ils en achetaient. Ces achats et ventes coûtaient moins de dangers et d'efforts qu'une entreprise de cambriolage et rapportaient plus de bénéfices à ces quiétistes du crime.

— Je ne sais pas de quoi ils sont capables, dit Maya en réponse à sa question, mais ils me font peur. Nous devrions partir tout de suite ; il ne faut pas rester ici : rien ne nous y retient.

C'était vrai ; rien ne les retenait que son idée de faire célébrer leur mariage par le consul, mais en ce moment il ne se sentait guère disposé à le lui dire.

La moindre ombre de menace suffit à troubler la quiétude mentale dont l'amour a besoin pour concevoir et réaliser ses projets.

Ils se trouvaient en danger.

En dépit de tous ses arguments, ce fait prenait soudain consistance dans son esprit.

L'ombre d'un serpent semblait se dresser au-dessus de leurs têtes tel un cobra au capuchon dilaté et prêt à s'élancer.

Cray s'agita, mal à l'aise sur son siège.

Puis il se leva et se mit à marcher de long en large dans le salon. L'urgence de quitter cette ville s'imposait maintenant à lui avec une force irrésistible. L'air de Canton lui paraissait empoisonné. La menace d'un danger réel l'aurait moins troublé que ce vague malaise suscité par les paroles de Maya.

Près de la porte était affiché un tableau de renseignements maritimes. Il y chercha les horaires des lignes se dirigeant vers l'ouest. Divers navires devaient partir pour Malacca, Bombay et les ports européens, mais pas tout de suite : un seul, le *Tandjong*, de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, était signalé en partance pour le lendemain. Mais il allait seulement jusqu'à Arafoura, dans la partie hollandaise de Bornéo.

Cependant, cela suffisait. D'Arafoura, il leur serait facile de s'embarquer pour Rangoon ou Singapour. Il importait avant tout de fuir Canton et cette hantise qui venait de s'abattre sur eux.

Il dit quelques mots à Maya, puis sortit de l'hôtel et gagna le bureau maritime de la Compagnie hollandaise. Oui, le *Tandjong* devait partir le lendemain pour Arafoura avec une cargaison mixte. Il prenait des passagers, mais ce n'était pas un grand navire. Cray prit deux billets de cabine de première classe.

Ils montèrent à bord le soir même, bien certains tous deux que personne ne les avait suivis au quai ni vus monter à bord.

Quelques heures après, Cray arpentait le pont du navire à l'ancre et regardait les milliers de fanaux des bateaux de plaisance et des sampans posés sur l'eau comme un vol de lucioles.

— Après tout, songeait-il, nous serions-nous alarmés à tort ?

Rien ne répondit à cette question que les clignote-

ments des lumières, les gémissements d'un violon lunatique et le ruissellement des eaux de la rivière contre les plaques de la coque.

CHAPITRE XLV

ARAFOURA

La ville d'Arafoura s'étend le long d'une mer bleue aux ondulations paisibles. Des montagnes, teintées de jaune à l'aurore et de violet au crépuscule des tropiques, l'abritent contre la mousson et y déversent en toute saison une procession de montagnards conduisant des charrettes à bœuf chargées de copra ou de riz, de poivre ou de tabac. Les principales rues, comme celles de Sandabar ou de Salong, sont des avenues bordées de maisons blanches et propres, de palmiers et parfois de petits jardins par-dessus les murs desquels on aperçoit les sommets de tamariniers et des lianes en fleur.

Cependant Arafoura ne consiste pas entièrement en avenues ; elle possède comme Sandabar son quartier chinois et son quartier indien, ainsi que des usines et une population ouvrière recrutée un peu partout.

A vrai dire, elle fait partie de l'Orient commercialisé ; on y trouve parmi les Chinois des banquiers et des coolies, et parmi les Indiens des bijoutiers aussi bien que des portefaix.

Cray, debout près de Maya sur le pont du *Tandjong*, regardait la ville venir à leur rencontre ; les quais prenaient forme et les constructions se séparaient l'une de l'autre, la jetée blanche s'avançait comme un bras protecteur enlaçant à demi le havre d'azur. Mais cet agréable tableau ne lui procurait qu'un plaisir mitigé.

Le voyage accompli depuis Canton représentait pour lui une période de repos agréable après les événements orageux survenus antérieurement ; plus de traces, plus de pensées troublantes, aucun danger immédiat à surmonter. Sa seule et unique inquiétude était la liasse de billets dans sa poche. Il devait la garder sur lui, ne pou-

vait la laisser dans sa cabine, même fermée à clef, n'osait la déposer entre les mains du commissaire. Non seulement elle restait constamment dans sa poche intérieure, mais il se sentait obligé de s'assurer fréquemment de sa présence.

Ce geste machinal eût suffi à éveiller les soupçons d'un habile coquin s'il s'en était trouvé un à bord ; heureusement les passagers étaient des gens très simples : plusieurs planteurs de thé ; un missionnaire, une Française avec une famille nombreuse constituaient la première classe, et les passagers de seconde ne dépassaient jamais le *pont des enfants*. Mais le Souci doit être un oiseau de terre, car, après cette traversée exempte de sa présence, voici qu'il décrivait au-dessus des cercles de mauvais augure et s'abattait sur son épaule.

Supposé que ?...

Supposé que Maya eût raison de sentir qu'on les espionnait ? Van Dyne était mort, oui : pourtant Cray ne pouvait se débarrasser de la vision de ce cadavre assis, la tête sur ses bras : il ne représentait aucune menace, néanmoins il ne voulait pas se laisser oublier. Les terribles rues de Canton, ces hideuses ruelles remplies de choses dégoûtantes et sinistres, constituaient une hantise par elles-mêmes, ainsi que la figure de Chang Lo Sen, le marchand de bijoux.

Toutes ces visions, à demi oubliées au cours du voyage, se réveillaient en vue de la terre.

Supposé que l'officier de douane le prît à part pour lui faire subir un examen personnel, trouvât les billets et lui demandât d'expliquer leur provenance ? Il avait résisté à son envie de les changer à Canton, avec l'idée de les emporter à Rangoon ou dans quelque port anglais où il entrerait en contact avec les banquiers auxquels il s'était toujours adressés et qui avaient une agence à Rangoon. Très bien : mais supposé qu'ici même, à Arafoura, on trouvât les billets sur lui?... Eh bien ! et après? Il pouvait dire en toute vérité qu'il les tenait de Chang... Mais Chang confirmerait-il cette déclaration ?

Debout sur le bateau auprès de Maya, il regardait la jetée approcher et l'ouverture du port s'élargir ; puis

les navires s'alignaient en files colorées avec leurs pavillons battant à la brise, les jonques avec leurs voiles d'un brun rosé, carguées ou gonflées par le vent.

Une jonque arrivait vent arrière ; les grands yeux peints sur la proue semblaient fixer le nouvel arrivant : puis, la jetée dépassée, un canot à vapeur blanc avec une cheminée de cuivre vint se ranger le long du bord en faisant beaucoup de tapage. C'était l'officier de santé.

Il entra dans la chambre du capitaine et en sortit avec lui presque aussitôt, au moment même où le cri de la chaîne dans l'écubier annonçait qu'on jetait l'ancre.

Le médecin redescendit sur le flanc du navire et Cray poussa un soupir de soulagement. C'était absurde : quoi qu'il pût arriver, l'officier de santé n'avait rien à y voir. Néanmoins Cray se trouva soulagé, et, quand le bateau de la douane accosta le long du navire, il sentit à peine un danger qui pouvait être réel.

Le navire étant à l'ancre et non à quai, l'inspection des bagages eut lieu sur le pont. Le sac de voyage et la malle en jonc tressé de Maya gisaient à côté de la valise de Cray. Le douanier passa devant sans se donner la peine de les ouvrir et les marqua, et les officiers du débarquement manifestèrent la même indifférence routinière.

Puis Cray descendit l'échelle de bord derrière Maya et se trouva dans un bateau, libre enfin.

Le capitaine du navire lui avait indiqué l'hôtel d'Amsterdam comme le meilleur de la ville, et en effet, sur le quai se tenait un commissionnaire nègre portant sur sa casquette le nom de cet hôtel.

Ce personnage les fit monter dans une voiture attelée de deux mules, attacha les bagages derrière et monta sur le siège à côté du cocher.

Les rues débordaient d'animation, de lumière et de couleur. Malais, Chinois, Hollandais, Indiens, métis et Javanais en turbans passaient comme des figures de kaléidoscope devant les boutiques bondées de marchandises et surmontées de curieuses enseignes. La mousson venait de finir, mais la flottille perlière qui débarque en cette saison n'était pas encore repartie, de sorte que les pêcheurs de perles, vêtus de leurs brillants *sarongs*,

ajoutaient leur touche à ce tableau des Mille et une Nuits. Les artères ressemblaient moins aux rues d'une ville commerçante qu'à celles d'une féerie où l'on s'attend à entendre sonner les trompettes annonçant l'approche du Calife de Bagdad, avec Sinbad le Marin parmi les gens de sa suite.

Cray se serrait contre sa compagne et se sentait exalté de lui tenir la main. Le mauvais rêve de Canton était oublié avec sa saleté, sa sinistre atmosphère et son horrible grouillement.

Ici, la vie valait la peine d'être vécue et les choses d'être regardées avec cette liberté que procure l'argent. Ce rideau aux couleurs éclatantes allait se lever sur la nouvelle vie qui serait la sienne.

A part le « complexe » chinois, peut-être imaginaire, ils n'avaient rien à craindre de personne. Ils ne voyageaient pas sous un déguisement, leurs passeports étaient en règle ; Van Dyne y avait pourvu avant leur départ de Sandabar. Ils possédaient assez d'argent pour vivre pendant le restant de leurs jours, et... il gardait toujours sur lui la conque de nacre.

Elle était dans la poche intérieure droite de son veston : il y porta la main et en palpa les courbes. En ce moment de parfaite sécurité, il crut toucher le sceau du passé.

Superstition ou non, on ne pouvait nier que la conque de nacre ne fût la cause de tout cela. Sans elle il ne se serait jamais embarqué sur l'*Itang*. Elle incarnait la veine, et voyez ce qui s'en était suivi pour tous les autres que lui-même !

La superstition engendre la superstition.

Le sentiment même qui lui faisait ajouter foi à ce porte-bonheur l'avertissait aussi que ces bijoux désormais enfouis dans les coffres de Chang étaient saturés de malchance. A ses yeux la conque avait combattu et terrassé la déveine attachée au trésor : tout au moins l'avait-elle préservé de ses effets en le débarrassant des bijoux tout en lui assurant une fortune.

A vrai dire, en repassant toute l'aventure, n'était-il pas fondé à le croire ?

La voiture, quittant les rues commerciales, tourna

dans une avenue et s'arrêta devant les portes d'un bâtiment précédé d'une longue véranda blanche, l'Hôtel d'Amsterdam.

Dans la salle fraîche où tournaient les ventilateurs, des Hollandais, assis dans des fauteuils, fumaient des cigares en causant d'affaires. L'*Amsterdam* est le rendez-vous des planteurs de caoutchouc et des exportateurs de grains. Un gérant affable en paletot blanc reçut les nouveaux débarqués et leur souhaita la bienvenue.

Ils s'inscrivirent au registre : Richard Cray, Canton ; Maya Carnahan, Canton.

Liens de parenté et différence de race ne comptent guère pour l'*Amsterdam*. Des couples plus étranges y étaient descendus auparavant, des Chinois accompagnés de belles Parisiennes, des Indiens avec des dames de Tokio.

Leurs chambres donnaient sur l'avenue et ouvraient sur un balcon supérieur qui formait une sorte de salon en plein air commun à tous les appartements de devant au premier étage. C'est là qu'après avoir rangé leurs bagages dans leurs chambres, ils allèrent s'asseoir pour se reposer, reprendre possession d'eux-mêmes et envisager la nouvelle vie qui les attendait.

Cray, homme bizarre à certains points de vue, n'appartenait pas à l'école moderne.

Il avait derrière lui, non pas des forêts malaises, mais des siècles de traditions anglaises. Le mariage représentait pour lui une porte à franchir pour entrer en possession du champ, et l'idée de faire le tour pour s'y introduire par un trou de la haie lui paraissait inadmissible.

Conception basée sur la sagesse pratique de ses ancêtres : car il prenait une compagne pour la vie entière, et en pareil cas l'imprudence peut venir en boitant frapper à la porte au bout de dix ou vingt années.

Un serviteur javanais apporta le café et, quelques temps après, laissant Maya déballer ses effets, Cray descendit demander l'adresse du consulat britannique et sortit pour y aller.

Le consulat est situé dans la rue de Macassar. Le

consul était absent, mais le subordonné préposé au bureau possédait pleins pouvoirs pour agir en pareil cas.

C'était un Gallois aux cheveux noirs, nommé Williams, qui s'intéressa immédiatement à Cray et à ses affaires, lui expliqua les formalités à remplir, puis se lança dans une diatribe contre la ville d'Arafoura et la vie qu'y mène un malheureux exilé de son genre.

La cité de ses rêves était Cardiff, et comme Cray connaissait cette ville, la conversation sur cet agréable sujet coûta la vie à bon nombre de cigarettes.

Puis, elle dévia sur Canton et les Chinois.

— Que faisiez-vous à Canton ? demanda Williams pour causer, tout simplement.

— Je m'y occupais d'une affaire, dit Cray, et je n'ai pas la moindre envie d'y retourner ?

— On vous a mis dedans ?

— Oh non ! mais je n'aime pas les Chinois.

— Je suis de votre avis, dit Williams. Cela m'écœure d'entendre la plupart des commerçants anglais prôner les Chinois et médire des Japonais. Par le fait, le marchand chinois de bonne qualité est honnête en affaires, mais, Seigneur ! il représente seulement la crème, et par-dessous, que trouve-t-on ? Vous ne sauriez croire ce qui se passe dans le commerce de l'opium et des drogues de toute sorte. Et il y a autre chose. Les marchands chinois sont tous solidaires depuis Pékin jusqu'au détroit de Malacca. Ils forment une sorte de corporation gouvernée par deux ou trois grosses têtes, très intelligentes. Naturellement quelques indépendants de minime importance travaillent pour leur propre compte, mais les grosses entreprises, tripots, stupéfiants, pêche illicite de perles, vol d'antiquités et le diable sait quoi, sont toutes entre les mains de quelques corporations occultes en communication les unes avec les autres, affiliées pour ainsi dire et fabuleusement riches. Ne trafiquez jamais avec un Chinois en Orient, sauf pour acheter de la soie, tout simplement, ou autres articles de ce genre sur lesquels on ne puisse guère vous filouter.

— Oh ! je ne ferai plus d'affaires dans ces parages-ci, dit Cray. Je compte retourner chez moi aussitôt la situa-

tion tirée au clair. Si jamais je vous rencontre en Angleterre, peut-être vous raconterai-je quelques-unes de mes expériences à Canton.

— Eh bien ! venez me voir demain soir si vous n'avez rien de mieux à faire, dit Williams, et amenez la dame avec vous. J'ai un bungalow, dans l'avenue Claes, au coin de la rue de Ruyter. Je suis célibataire, mais je puis vous offrir une bonne tasse de café et un bon cigare, car les cigares hollandais sont convenables. Je suis toujours chez moi à partir de huit heures.

— Je vous remercie, répondit Cray. Oui, nous viendrons.

Il quitta le consulat et retourna à l'hôtel, où Maya l'attendait dans le salon.

Ce soir-là ils allèrent voir un cinéma hollandais et rentrèrent à l'hôtel vers onze heures.

CHAPITRE XLVI

LA FOUDRE S'ABAT

Cray s'éveilla sous les rayons du soleil filtrant à travers les stores.

Un domestique javanais posait le thé du matin sur la table près du lit ; il releva les rideaux et emporta les effets de Cray pour les brosser et les plier.

C'était un agréable réveil. Son thé avalé, Cray se renversa sur ses oreillers et contempla le plafond en même temps que les événements de la veille.

Une araignée grosse comme une montre se promenait au plafond : tranquille et peu pressée, elle approchait du coin de la fenêtre, lorsque, avec une rapidité d'éclair, elle disparut dans une fente.

La brise agitait les rideaux et apportait de l'avenue les bruits du matin, les grincements de roues de charrettes à bœuf chargées des produits maraîchers, les voix aiguës de leurs conducteurs, le trot des mules et les cris des vendeurs ambulants.

Il allait s'assoupir de nouveau quand un autre bruit lui parvint non du dehors, mais de la chambre même.

Un léger frottement venait de se produire sur le plancher.

Il se souleva sur un coude. On avait glissé un journal sous la porte. Aimable attention évidemment de la part des patrons de l'hôtel, mais pourquoi le domestique n'était-il pas entré pour le lui remettre ?

Il sortit du lit, ramassa le journal et le parcourut debout en pyjama.

C'était le bulletin des Echanges et du Commerce en gros, organe rédigé en anglais et hollandais, très répandu en Orient. Bien que limité à quatre pages, il contient, outre les cours du marché, un certain nombre de nouvelles intéressantes.

Cray le parcourait machinalement quand son regard s'arrêta sur un paragraphe marqué d'un trait au crayon.

« Canton :

« Chang Lo Sen, négociant, rue de la Simple-Pagode, dans la Vieille Ville, annonce la perte d'une forte somme composée surtout de gros billets de banque. Bien que le vol ait été commis voilà quelque temps, leur disparition vient seulement d'être découverte.

« Ci-joint la liste des numéros de ces billets, que devront refuser toutes les banques et maisons de commerce. »

Le journal faillit lui échapper des mains. Retournant vers son lit, il prit sous l'oreiller le paquet, l'ouvrit et se mit à collationner les numéros des billets. L'opération demanda quelque temps, mais le résultat était fatal. Tous les billets remis par Chang se trouvaient sur la liste. La fortune de Cray se métamorphosait en chiffons de papier.

Nulle part il ne pourrait changer un de ces billets sans provoquer une enquête suivie peut-être d'arrestation. En tout cas, il ne pourrait certainement pas les convertir en monnaie.

A coup sûr, il était pat.

Rien ne lui servirait de dire la vérité : il le comprit immédiatement. Celui ou ceux qui lui jouaient ce tour nieraient tout de suite la transaction des bijoux, et

comment pourrait-il en donner la preuve ? Il refit le paquet et s'habilla en toute hâte. Il se rappela l'avertissement donné par Maya qu'elle les croyait surveillés à Canton. Sans doute son impression était juste. Mais pourquoi ces gens n'avaient-ils pas agi à ce moment-là ?

Le journal venait d'être glissé sous sa porte à titre d'avertissement. Il datait du matin même. La nouvelle et les numéros des billets avaient été câblés de Canton. Evidemment Chang et Cie entretenaient des agents ici comme partout ailleurs : ils étaient avertis non seulement de son départ de Canton mais aussi du nom du navire et de sa destination. Pourquoi encore une fois n'avaient-ils pas agi à Canton même ?

Une seule conclusion paraissait plausible : cet avis, bien que publié dans un journal, constituait un avertissement personnel. Voici ce qu'il proclamait : « Vous ne pouvez pas changer ces billets : les garder est dangereux, car vous ne savez pas ce que nous ferons ensuite. Venez ! Nous vous tenons à la gorge : rendez-les-nous, et peut-être arrangerons-nous l'affaire. »

Telle semblait à Cray l'interprétation correcte de l'incident. Bien que sachant où il était, qu'il portait les billets sur lui, et que peut-être la police agirait d'après leur dénonciation, ils ne voulaient pas faire appel à la loi. Ils n'osaient pas sans doute. Ils faisaient la loi eux-mêmes.

Complètement habillé, il s'assit au bord de son lit et se mit à réfléchir à la situation. L'idée lui vint que ces gens le prenaient sans aucun doute pour un criminel dans leur genre, qui n'oserait pas révéler la vérité tout entière : et sur ce dernier point ils ne se trompaient guère. L'histoire du trésor n'était pas bonne à déterrer avec tout ce qui s'était passé. Trop de cadavres gisaient autour, et de morts trop difficiles à expliquer. Carnahan, Van Dyne, Piroli, les deux matelots, tous étaient tombés sous les coups du destin, mais le fait n'en subsistait pas moins que lui, Cray, s'en était tiré vivant avec le trésor entre les mains.

Telle était la situation. Il ne pouvait pas plus regimber ou protester que s'il eût été un criminel accompli.

Eh bien ?

Assis au bord de son lit il reprit le journal. A la fin de la liste des numéros se trouvait le paragraphe habituel au sujet d'une prime :

« Une récompense sera donnée à quiconque fournira des renseignements aboutissant à l'arrestation des voleurs ou au recouvrement des billets. Chang Lo Sen, Canton, Chi Lou, rue de Formose, Arafoura ; Choung Wen, Bâtiments du Port, Priok ».

Voilà bien l'indication : Chi Lou, rue de Formose, Arafoura.

Il lui suffisait de se rendre à cette adresse et de causer avec quelque personnage en lunettes d'écaille pour être soulagé de ces billets désormais bons à rien et recevoir une misérable récompense. Piètre fin pour un si beau roman !

Il avait déjà trouvé assez dur de se séparer des bijoux, même au prix reçu, mais voilà qu'on lui demandait de rembourser ce prix dérisoire.

En vérité, une malédiction semblait peser sur ce trésor du temps passé et sur quiconque y touchait, une malédiction qui s'abattait peut-être aussi lourdement sur lui que sur les autres, car la mort même lui paraissait moins pénible que ce supplice de Tantale, consistant à tenir entre ses mains un avenir assuré mais impossible à réaliser.

Cependant Cray était d'un métal plus facile à briser qu'à courber. Il se leva, mit la liasse dans la poche intérieure de son veston et le journal, soigneusement plié, dans la poche de côté. Puis, promenant ses regards dans la chambre pour voir si tout y était en ordre, il sortit sur la véranda.

Maya s'y trouvait déjà, debout, la main appuyée à la rampe, regardant les passants dans l'avenue.

Il ne souffla mot de l'affaire.

Ils descendirent déjeuner, et au cours du repas il se demanda si le journal avait été glissé sous sa porte par un de ces serviteurs à peau bronzée qui servaient le café et le reste.

Aucun d'eux savait-il à quoi s'en tenir ? Le savaient-ils tous ? Qui pouvait dire jusqu'où s'étendait ce sombre et complexe réseau d'espionnage dont la cervelle de

Kong To Jen représentait le centre ? Personne au monde.

Après le déjeuner ils retournèrent sur la véranda et là, dans l'ombre agréable et rafraîchie par la brise maine, il raconta tout à Maya.

CHAPITRE XLVII

LE PLAN DE MAYA

Elle l'écouta sans prononcer une parole jusqu'à ce qu'il eût fini.

Puis elle dit : « J'avais raison. Non seulement j'avais vu cet homme qui nous suivait, mais je savais d'avance à quoi m'en tenir. Je sentais dans mon cœur que nous étions espionnés. Je le sens encore. Nous sommes pris au filet comme des oiseaux de rivière, un filet qui s'étend de tous côtés, à moins que nous ne passions à travers les mailles.

— Mais comment nous y prendre ? demanda Cray. Ce n'est pas nous qu'on veut retenir, c'est l'argent. Les numéros de ces billets seront connus dans toutes les banques et maisons de commerce. Ces papiers nous sont complètement inutiles, et par conséquent nous n'avons plus d'autre argent que les cent livres qui m'appartiennent. Elles ne dureront pas longtemps. Je trouverai bien un travail quelconque à faire, mais ce n'est pas la même chose que de se sentir libre et son propre maître.

Cet écart de fortune dû aux agissements de Chang et de ses associés lui hantait l'esprit et le remplissait d'une fureur soudaine.

Maya demeura pensive un bon moment. Elle réfléchissait à ce coup de théâtre qui bouleversait son ami. La perte d'argent ne la tracassait guère, peut-être parce qu'elle y pouvait penser avec plus de lucidité que lui.

— Voyez, dit-elle. Ce journal est daté de ce matin. Nous sommes arrivés hier seulement. Hier, Chang a dû

apprendre de Chi Lou que le *Tandjong* était en vue, et envoyer son message pour qu'il fût imprimé ce matin.

— C'est cela, approuva Cray, à moins que Chi Lou n'attendit notre arrivée avec le message tout prêt à être imprimé. Il l'aura envoyé au journal comme un avis particulier reçu de sa firme.

— Cela ne change rien à l'affaire. Peu importe de quoi la corde est tissée ; elle tient bon quand même, et vous ne pouvez pas la couper, ni trancher les mailles du filet auquel elle est attachée, mais malgré tout nous pourrions passer à travers.

— Comment cela ? demanda Cray.

Cependant elle ne lui donna pas d'explications. Elle demeura assise, comme absorbée dans ses réflexions. Pensant que mieux valait ne pas troubler les plans qu'elle pouvait concevoir, Cray descendit au salon et alluma un cigare.

Il y avait là beaucoup de gens comme d'habitude après déjeuner, plusieurs commerçants hollandais, un Français, une famille américaine, ainsi qu'un Anglais du type habituel en train d'ouvrir un paquet de lettres qui venaient de lui arriver par la poste.

Ces gens si communs, si ordinaires et civilisés, lui parurent curieux à observer en contraste avec le rôle qu'il venait de jouer sur la scène ensoleillée de la mer de Soulou dans un drame encore inachevé.

Incapable de rester assis, il alla chercher son chapeau et sortit de l'hôtel. Une promenade lui éclaircirait l'esprit et remettrait de l'ordre dans ses idées.

Presque tout de suite il se trouva dans la rue de Formose.

Cette artère coupe l'avenue d'Amsterdam à peu de distance de l'hôtel. Au commencement elle est bordée de bâtiments ressemblant à des palais, qui décroissent peu à peu et dégénèrent en simples devantures de boutiques. Puis vient la caserne de pompiers et, immédiatement au delà, la rue devient une grande route bordée de baraques, de jardins maraîchers et de terrains vagues : après quoi ce n'est plus qu'une route ordinaire conduisant aux lointaines montagnes bleues.

A l'endroit où sont situés les bureaux, Cray se surprit

à chercher le nom de Chi Lou et ne tarda guère à le découvrir devant un établissement ayant l'aspect d'une banque. Une autre plaque indiquait que la compagnie maritime Harlem gîtait au dernier étage. Cray s'arrêta devant cette plaque et une idée lui vint. Il ne voulait pas parler à Chi Lou, mais désirait voir quel genre de commerce il exerçait. Il entra dans le bâtiment, monta un escalier de pierre et franchit une porte s'ouvrant sur un vestibule. A gauche s'en trouvait une autre vitrée. Il la poussa et pénétra dans une grande salle.

Derrière un comptoir grillagé comme ceux de nos bureaux de poste, tout un peloton de commis chinois travaillait accompagné par le staccato d'une douzaine de machines à écrire et la basse en sourdine d'énormes ventilateurs.

Un bloc de glace posé sur une table centrale diffusait sa fraîcheur sur ces gens affairés.

La petite combinaison de Cray était très simple : il prétendrait s'être trompé de bureau et se retirerait après avoir reconnu son erreur.

Néanmoins, quand il s'approcha de la grille, personne ne se dérangea pour lui parler. Ayant examiné le local et mesuré ses possibilités d'action, il allait se retirer quand une voix demanda derrière lui :

— Vous désirez ?

Cray se retourna et se trouva nez à nez avec un Chinois qui avait dû le suivre sans faire de bruit, à moins qu'il ne fût sorti de terre.

— Je voudrais savoir la date de départ du prochain bateau pour Southampon, dit-il.

— Ah ! la Compagnie Maritime ! Son bureau est à l'étage au-dessus, dit le Chinois.

Cray le remercia et sortit ; pour dérouter les soupçons il monta l'escalier et s'informa du départ du prochain bateau. Celui-ci lèverait l'ancre le lendemain à sept heures du soir.

Puis il descendit et rentra à l'hôtel.

Cette forfanterie d'avancer la tête dans l'antre du lion pour s'assurer de sa puissance et de sa force ne lui avait pas servi à grand'chose, pensait-il ; mais l'idée ne lui vint point qu'il avait pu faire un pas de clerc.

Il retrouva Maya sur la véranda.

Son absence n'avait pas duré plus d'une demi-heure, et ce temps avait suffi à la jeune fille pour bien réfléchir.

Carnahan lui avait enseigné beaucoup de choses outre la manœuvre.

Entre autres renseignements de qualité douteuse elle avait acquis, à contre-cœur ou du moins avec indifférence, quelques notions en matière d'argent qui allaient maintenant lui servir.

— J'ai pensé à un moyen de vous débarrasser de vos billets, annonça-t-elle ; mais cela demandera un certain temps.

— Je voudrais bien l'apprendre, répondit-il. Je n'ose pas les présenter dans une banque ni dans un bureau de change, et je...

— Attendez ! fit-elle. Je me rappelle avoir entendu dire un jour que dans les tripots on ne s'inquiète pas des numéros de billets : on y reçoit beaucoup de billets volés, et dans ces parages-ci les tenanciers trouvent toujours moyen de se défaire des gros. Il (elle voulait parler de Carnahan) me disait qu'on les passait aux gagnants, et que peut faire un joueur qui a gagné un billet faux ? Il peut dire qui l'a gagné dans une salle de jeu, mais si les tenanciers déclarent que ce n'est pas vrai, comment peut-il le prouver ? Mais il existe encore d'autres moyens.

— Oui, dit Cray, mais je ne vois pas comment cela pourrait nous servir, car on peut perdre aussi bien que gagner.

— Il me parlait, dit la jeune fille, de deux hommes qui, désirant se défaire de billets, entrèrent dans le restaurant de la Porcelaine à Swatow, qui est en réalité un tripot. Ils s'assirent à la table de jeu en face l'un de l'autre, après avoir échangé leurs billets contre des jetons, et se mirent à jouer l'un contre l'autre. L'un mettait son argent sur la rouge, l'autre sur la noire. Vous comprenez, aucun ne pouvait gagner, aucun ne pouvait perdre. Au bout d'un certain temps ils quittèrent le jeu et se firent rembourser leurs jetons en bon argent.

Cray réfléchit quelque temps à cette charmante idée, puis déclara :

— Oui. Mais supposez que vous et moi en fassions autant, et qu'au moment où nous rendrons nos jetons on nous les rembourse avec nos mauvais billets ?

La jeune fille hocha la tête. Puis, avec la patience d'une grande personne donnant des explications à un enfant, elle continua :

— Oui, mais voici : nous n'avons même pas besoin de jouer l'un contre l'autre, bien que ce soit préférable. Vous prenez un de vos billets de cinq cents livres et après l'avoir changé en jetons vous mettez ceux-ci sur différentes couleurs. Supposons que vous ayez dix jetons de cinquante livres : il y en a à la salle de jeu que vous connaissez à Sandabar. Eh bien ! vous prenez un de vos jetons de cinquante livres et vous le changez pour dix jetons de cinq livres et vous jouez une petite somme sur une couleur comme pour tâter le terrain.

— Je comprends.

— De cette façon, continua Maya, avec un regard lointain dans les yeux comme si elle voyait la scène en imagination, vous perdez peut-être une petite somme, mettons dix livres, puis vous déclarez que vous n'êtes pas en veine, vous changez vos jetons ; on ne peut pas vous rendre votre billet de cinq cents livres, puisqu'on vous en doit seulement...

— Quatre cent quatre vingt-dix, acheva Cray. C'est-à-dire que je perdrais dix livres chaque fois que j'en changerais cinq cents

— Vous n'auriez même pas besoin de les perdre, si je mettais des jetons de cinq livres sur la couleur opposée à la vôtre.

— C'est vrai. Mais cela prendrait du temps. Nous ne pourrions nous débarrasser de plus de cinq cents livres en un soir sans éveiller des soupçons.

— Les salles de jeu ne manquent pas, et puis avons-nous besoin de tant d'argent ?

— Non, dit Cray. Si à nous deux nous pouvions seulement nous procurer cinq mille livres en monnaie courante, je m'en contenterais, pour commencer.

Il supputait déjà les chances qu'offrait cette suggestion, et se sentait sûr d'une chose : Kong Jen et ses associés ne mettraient pas la police à leurs trousses. Si tel

eût été leur jeu, ils auraient déjà agi. Ils ne voulaient pas avoir affaire à la justice, mais projetaient simplement de le réduire à l'impuissance comme l'araignée paralyse une mouche, en lui ôtant toute possibilité de changer les billets. Ils comptaient le voir venir, tenant à la main ces papiers désormais inutiles pour lui, et demandant la « récompense ». Ayant métamorphosé sa fortune en chiffons, ils étaient disposés à la lui payer à peu près au tarif des chiffonniers.

Ils se le représentaient comme un criminel, ou tout au moins comme un personnage douteux qui ne pouvait ruer dans les brancards, et peu leur importait s'il ruait. Que lui restait-il à faire ? S'il déclarait la vérité sur la transaction des bijoux, ils la nieraient.

Il ne pouvait les atteindre d'aucune façon. D'autre part, eux-mêmes ne pouvaient rien faire contre lui sans invoquer la loi, et ils redoutaient évidemment d'agir de cette façon, sans quoi ils l'auraient fait depuis longtemps.

Eh bien ! il se sentait parfaitement décidé à ne jamais leur céder. Plutôt brûler les billets de ses propres mains !

Oui, il y avait du bon dans la suggestion de Maya, bien qu'elle ne le satisfît pas complètement.

Au milieu de ces réflexions, l'idée de Williams lui revint à l'esprit.

Cet homme lui avait plu. Il nourrissait évidemment de la rancune contre tous ces Chinois, il paraissait sagace et digne de confiance. Pourquoi ne pas lui demander conseil, lui raconter l'histoire en partie, juste assez pour qu'il pût s'orienter ? Williams l'avait invité à venir le voir dans la soirée : pourquoi ne pas profiter de l'occasion et sonder le terrain ?

Trois têtes valaient toujours mieux que deux, surtout dans ce cas où la troisième appartenait à un Gallois qui avait les Chinois dans le nez, et par-dessus le marché à un homme parfaitement renseigné sur les mœurs des ports orientaux et sur la haute pègre internationale.

CHAPITRE XLVIII

CHEZ WILLIAMS

Williams habitait un bungalow situé dans l'avenue Claes au coin de la rue de Ruyter. Il n'était point marié. Une jeune et jolie Cingalaise ouvrit la porte à Cray et Maya, un peu après huit heures, et les introduisit dans un grand salon sur le devant, tapissé de nattes à la mode japonaise, meublé de chaises et de canapés de bambou.

Pendant qu'ils s'asseyaient, un Javanais borgne en turban, d'une soixantaine d'années, apporta sur un plateau du café, des cigarettes, et les informa que son maître, retenu par un visiteur pour affaires, allait venir bientôt. Quelques minutes après, Williams entra.

Il différait totalement du fonctionnaire de la veille, si aimable pourtant : mais dans le Williams de ce soir, Cray pressentait ou croyait deviner un tempérament plus brillant, plus fougueux, et sinon une maîtrise d'aventurier, du moins un esprit parfois en révolte contre la tyrannie du rond de cuir.

Mais peut-être le lecteur connaît-il le sombre caractère gallois.

Williams appréciait évidemment Maya et approuvait le projet de mariage, mais il n'en souffla mot : c'eût été parler boutique. Il préféra se lancer dans des sujets d'actualité, leur demanda s'ils se plaisaient à l'Hôtel d'Amsterdam et combien de temps ils comptaient rester à Arafoura.

Cette question déclencha la verve de Cray.

— Pas longtemps, dit-il, et pour une bonne raison. Vous vous rappelez tout ce que vous disiez hier au sujet des Chinois : eh bien ! depuis que je vous ai vu, j'ai appris par expérience personnelle combien vous aviez raison.

— Ils vous ont entortillé ? demanda Williams.

— Oui. Cela a commencé à Canton. J'y avais affaire

avec quelqu'un. Je n'entre pas dans les détails, mais je puis vous dire qu'il s'agissait d'une grosse somme qui me fut payée en billets de banque. J'ai confiance en vous, sans quoi je ne vous dirais rien de tout cela. Enfin le marché était honnête dans un sens, mais je devais le tenir secret et le conclure par l'intermédiaire de Chinois, et ceux-ci me payèrent en billets, comme je vous l'ai dit. Eh bien ! ils doivent m'avoir espionné tout le temps jusqu'à mon arrivée ici : ce matin le *Bulletin des Echanges* a été glissé sous ma porte, et voilà que j'y trouve un câblogramme de Canton annonçant que cette firme a été volée d'une grosse somme, de la somme qu'elle m'avait payée. Ensuite, figurent les numéros des billets. On offre une récompense à qui permettra de les recouvrer.

Williams éclata de rire. La magnifique simplicité de l'affaire l'avait frappé soudain au point de compromettre son équilibre.

— Excusez-moi, dit-il, mais je n'ai pu me retenir ; c'est le plus bel exemple de chinoiserie que j'aie jamais rencontré : voyez comme ils vous tiennent ! Si la transaction a été opérée en billets et secrètement, vous ne pouvez absolument rien faire. Votre argent vous est parfaitement inutile, et votre unique chance est de transiger avec eux. Eux seuls peuvent désormais vous changer vos billets, et ils vous demanderont quatre-vingt-dix pour cent. Naturellement, ils ne vont pas vous le dire. Mais si vous allez les trouver c'est ainsi que la chose se passera. Vous devrez dire : « Je crois pouvoir trouver celui qui a cet argent », et ils vous répondront : « Très bien, si vous pouvez le persuader de nous rapporter l'argent ici, nous ne poserons aucune question et nous vous donnerons une commission de tant. »

— Oui, dit Cray, c'est ainsi que l'affaire se passera sans doute, mais je n'irai pas les trouver.

— Serait-il trop indiscret de ma part de vous demander leurs noms ? hasarda Williams.

— Je vais vous le dire : Kong To Jen à Sandabar, Chang Lo Sen à Canton et Chi Lou ici même ; il habite rue de Formose.

Williams émit un sifflement en se renversant sur sa

chaise, puis se redressa sans dire un mot, évidemment absorbé dans ses pensées. Enfin il éclata :

— Peut-être avez-vous rendu au monde un service de premier ordre en venant ici ce soir ! dit-il. Non que cela puisse vous faire bénéficier d'un centime ou vous aider à changer vos billets : néanmoins vous venez de me prouver que ces trois hommes font partie d'une bande en train de ruiner l'Orient et l'Occident aussi. Ces vautours, en s'abattant pour vous voler vos quelques livres, viennent de s'empêtrer dans un filet dont je tiens la corde. Je dois vous dire que je suis attentivement l'action des autorités contre les trafiquants de drogues. Depuis longtemps je soupçonnais que ces trois firmes, celles de Kong, Chang et Chi Lou, étaient liées l'une à l'autre. Vous venez de m'en fournir la preuve. Cette révélation constitue une arme précieuse entre nos mains, car nous possédions la certitude de la malhonnêteté de Kong, et une demi-certitude de celle de Chang, mais aucune preuve contre Chi Lou.

Cela intéressait Cray mais ne l'aidait en rien à se tirer d'affaire. Quand bien même on arrêterait demain toute la bande Kong et Cie, une telle mesure ne lui fournirait pas la possibilité de changer ses billets.

Il le dit, et Williams fut de son avis.

La façon de se servir de ces billets pour frapper Kong et Cie dépassait sa propre compétence et celle de Cray. Le présent les tenait dans sa main, et le problème immédiat s'offrait sous cette forme : comment surpasser les Chinois en finesse ?

Cray exposa l'idée suggérée par Maya de changer les billets dans une maison de jeu, et Williams reconnut la possibilité de la chose.

— Mais il faut partir d'ici, recommanda-t-il. Vous n'y pouvez rien faire de pareil et c'est dangereux pour vous de rester dans un endroit où ils sont certains de votre présence et capables de vous trouver.

— Eh bien ! il y a un bateau hollandais qui doit partir incessamment pour l'Occident, dit Cray, et nous pourrions le prendre.

Il raconta l'incident de sa visite au bureau de Chi Lou et comment, après avoir inspecté l'endroit, il était

monté au bureau maritime. La figure de Williams devint grave.

— Vous n'auriez pas dû faire cela, dit-il. Il ne fallait pas entrer du tout dans leur bureau. Vous dites qu'un homme a surgi pour vous demander ce que vous vouliez, et vous lui avez répondu que vous désiriez savoir la date du prochain départ pour Southampon. Il me semble que vous avez commis là une grosse erreur. Cet homme vous suivait peut-être depuis le matin, en tout cas il appartenait au bureau, et tous les gens de ce bureau-là ont des yeux et des oreilles derrière et dessus la tête. Ils vont croire maintenant que vous partez tout de suite et pour Southampon, c'est-à-dire que vous fuyez l'Orient les poches pleines de billets qu'ils pourraient vous reprendre sans risquer le moindre ennui. Ne voyez-vous pas la situation ?

Oui, Cray comprenait qu'il avait commis une erreur, une grosse erreur, et dans quel dessein ? Simplement pour jauger Chi Lou et jauger son importance en tant qu'homme d'affaires. Eh bien ! la chose faite, il était inutile de se lamenter.

— En tout cas, dit-il, ils ne peuvent rien faire contre moi, je veux dire qu'ils ne peuvent employer la violence.

— Vous croyez cela ? Il est vrai que jusqu'ici ils n'ont recouru ni à la loi ni à la force, préférant agir en tapinois. Mais maintenant qu'ils vous croient sur le point de partir pour l'Europe où vous leur échapperez sûrement, impossible de dire ce qu'ils peuvent faire ; non pas les gens de Kong : pas de danger qu'ils vous touchent eux-mêmes ; mais on peut parier cent contre un qu'ils remettront l'affaire entre les mains des « hommes à hachette », c'est-à-dire une bande de brigands qui se chargeront de cueillir le magot et d'en garder la plus grosse part, donnant le reste aux complices de Kong à titre d'intermédiaires et d'informateurs, pour ainsi dire.

— Mais sûrement de pareilles choses ne se passent pas ici ?

— Sûrement elles s'y passent, au contraire ; toujours sans bruit, cela va de soi : on trouve les gens morts dans les fumeries d'opium ou des cadavres flottant dans le port et dépouillés de tout leur argent. Allez retrouver

l'auteur de ces crimes adroitement camouflés et recouverts par des nids de menteurs ! Mais votre cas est différent : il s'agit d'une grosse somme, d'après ce que vous me dites... et cela les enhardira. Je vous le déclare : ou je me trompe grossièrement ou votre vie ne pèse pas lourd tant que vous ne serez pas partis d'ici et que vous n'aurez pas mis à la mer entre vous et toutes ces fripouilles.

Maya avait écouté sans dire un mot. Elle prit la parole.

— Je crois que vous avez raison. Je le sens, presque comme si un homme armé d'une hache nous guettait à la porte.

Cray baissa un instant le menton sur sa poitrine. Voilà donc le meilleur avis que pût lui donner Williams : la fuite !

— Il reste autre chose à envisager, reprit Williams. Si Kong a remis l'affaire entre les mains d'une de ces bandes noires, il est possible que vous vous heurtiez à la loi sous forme d'une accusation forgée de toutes pièces... Non, à votre place, je ne resterais pas à Arafoura une heure de plus que le strict nécessaire.

C'était le second coup de marteau qui enfonçait le clou.

Williams avait raison. De la part de ces démons, la violence pouvait être moins à redouter qu'une accusation habilement montée, ou une simple menace d'accusation qui serait sûrement suivie d'action. Ils devaient quitter Arafoura tout de suite, mais par quels moyens ?

En dehors des billets frappés d'opposition, il avait assez d'argent pour payer leur note d'hôtel et vivre assez longtemps : mais comment quitter la ville ?

— Je ne veux pas me montrer inhospitalier, dit Williams lorsqu'ils eurent discuté l'affaire, mais à votre place je n'attendrais pas une demi-heure de plus, et je ne quitterais pas cette maison par la porte de devant où vous avez pu être suivis. Il existe une sortie par derrière qui vous mènera à l'avenue où est situé votre hôtel. Voici ce que je ferais à votre place : rentrez à l'hôtel, payez votre note, faites vos paquets et prenez deux pousse-pousse qui vous mèneront au port, votre

bagage est assez léger pour que vous le portiez à la main. Eh bien ! alors, renvoyez vos pousse-pousse à l'entrée des quais, louez un bateau à voile ou un sampan et faites-vous mener à Tamar, localité située à quinze kilomètres plus bas sur la côte. C'est un assez grand port ; en tout temps des bateaux y entrent et en sortent, caboteurs, cargos ou autres, et je ne crois pas que les Chinois y soient installés comme ici.

Maya se leva et Cray suivit son exemple. Cette décision prise avec une rapidité si dramatique devait être exécutée sans un moment de retard ou pas du tout.

— Et écoutez bien ceci, conseilla Williams en les accompagnant par un corridor dans un petit jardin où se trouvait la porte de derrière, si par malchance ces billets vous étaient pris, faites-le-moi savoir si possible. Vous dites que leurs numéros figurent dans le journal d'aujourd'hui ? Je garderai le journal, et si Kong reprend les billets et s'en sert d'une certaine façon que j'imagine, il peut être très important pour moi d'être en mesure de prouver qu'ils étaient en sa possession.

— Soyez certain que je m'efforcerai de vous aider à abattre la bête, déclara Cray.

— Eh bien ! alors, bonne chance ! dit Williams.

La ruelle où il venait de les conduire était bordée de murs élevés, par-dessus lesquels les sommets des arbres se balançaient au vent de la nuit, indiquant la présence de jardins. Déserte, elle serpentait à la façon des petites rues d'Arafoura, puis s'élargissait tout à coup avant d'aboutir à l'avenue d'Amsterdam.

Dans celle-ci la circulation avait presque cessé, à l'exception des tramways qui marchent jusqu'à minuit, mais la façade de l'hôtel était éclairée et la véranda d'en bas égayée par des lanternes vénitiennes.

Cray entra dans le bureau et demanda sa note sous prétexte qu'ils allaient s'embarquer sur un navire en partance le lendemain matin. Le comptable feuilleta un registre en bâillant, rédigea la note, la présenta, prit l'argent et signa le reçu presque sans jeter un regard à Cray ni sans se soucier de savoir s'il embarquait pour l'ancien continent ou l'autre monde.

Puis ils montèrent et s'empressèrent de faire leurs

paquets. L'opération ne dura guère, et les pousse-pousse se rangèrent devant la porte cinq minutes après avoir été commandés.

La rapidité de toute cette manœuvre en garantissait la réussite ; si quelqu'un les attendait devant le bungalow de Williams il y resterait bien une heure avant de s'apercevoir qu'ils s'étaient échappés par derrière, et un domestique de l'hôtel n'aurait pas le temps de communiquer la nouvelle de leur départ, à moins que le comptable ne fût indigne de confiance, ce qui paraissait bien invraisemblable. En tout cas, rien ne servait de s'alarmer : on verrait bien ce qui arriverait.

Les rapides pousse-pousse les menèrent à travers des rues à peu près désertes et d'autres pleines d'une affluence nocturne comme on en voit rarement ; ils passèrent devant des cinémas resplendissants, des temples, des cafés, des restaurants ouverts jusqu'à minuit et des jardins publics égayés de lanternes multicolores.

Puis sous le clair de lune, à l'approche des quais, les rues devinrent laides, sombres et sales.

Les quais proprement dits, où se trouvaient les magasins de grains, de café et de marchandises de toute sorte, étaient barrés par des grilles et surveillés par des gardiens, mais une bonne partie du front de mer restait accessible, et l'on trouvait là en général beaucoup d'embarcations amarrées, sampans de pêcheurs ou canots de vapeurs hollandais attendant les gens attardés.

Cray prit le bagage de la jeune fille en même temps que le sien, congédia les pousse-pousse et la conduisit à un endroit où, entre les élévateurs à grains et les hangars trapus du port, apparaissait une nappe d'argent liquide.

Williams lui avait décrit l'endroit en quelques mots, et arrivés au bord de l'eau ils aperçurent en effet de nombreux sampans amarrés au bas des marches et attachés les uns aux autres. Il n'y avait pas d'autres canots, et au delà des sampans l'eau du port s'étendait au clair de lune, pointillée par les fanaux d'arrière de quelques navires à l'ancre.

Navires de faible tonnage pour la plupart, mais parmi eux, près de la jetée, se détachait la masse du grand

vapeur de la Ligne Harlem qui devait partir le lendemain.

Cray se demanda, un moment, s'il lui serait possible, en dépit du fait qu'il n'avait pas de billets, de monter à bord de ce navire et d'obtenir des cabines en les payant directement au commissaire.

Mais il écarta immédiatement cette idée, connaissant assez les règlements des compagnies maritimes. Ils devaient aller à Tamar ou nulle part. Et ils en avaient les moyens sous la main, car un individu accroupi dans le dernier sampan de la file, un gros sampan de pêche, venait de le héler.

— Il croit que nous voulons nous faire conduire au vapeur, dit Maya. Attendez, je vais lui répondre.

Elle cria quelques mots, et l'homme les rejoignit en passant d'un sampan à l'autre.

Les petits bateaux rappelaient les taxis de Londres en stationnement. A une heure tardive comme celle-ci les rameurs étaient rentrés dans leurs huttes au delà du quai de Tanga, mais ils avaient l'habitude de laisser un d'entre eux sur le dernier sampan de la file pour garder les autres et profiter de l'aubaine si des clients se présentaient.

L'homme arriva au bas des marches, la figure épanouie au clair de lune. On distinguait les dessins de son *sarong* à carreaux ; en outre, la lune révélait le fait qu'il possédait cette gloire entre toutes celles des humbles Orientaux : une dent aurifiée.

— Il prétend que son bateau est trop petit pour nous conduire à Tamar, dit Maya, mais qu'il nous y mènera pour dix dollars.

— C'est trop cher, objecta Cray. Néanmoins nous ferons mieux de ne pas marchander avec lui.

— Il affirme, continua Maya, qu'il faut deux hommes pour pagayer et qu'il devra aller chercher son beau-frère Timan, ce qui coûtera encore quatre dollars. Et il demande quatre dollars de plus pour ramener le bateau.

Cray regarda le sampan en question. Il était plus grand que ceux qu'on rencontre d'habitude dans les ports orientaux : un mât et une voile étaient étendus

dedans. Cray prit une résolution et pria Maya de la lui transmettre.

— Dites-lui que je lui paierai quinze dollars en tout et que je n'ai pas besoin de son beau-frère. Je l'aiderai à pagayer. Il pourra revenir à la voile ou trouver un aide à Tamar. Mais quatre personnes seraient de trop, étant donné qu'il y a déjà notre bagage. Comment s'appelle-t-il ?

— Achmat, dit Maya.

Achmat réfléchit un moment, puis murmura quelques mots à Maya, monta les marches quatre à quatre et traversa le quai jusqu'à une borne d'amarrage derrière laquelle un jeune garçon dormait sur un tas de paille de riz.

Il le secoua, l'éveilla, le remit sur pied et l'envoya immédiatement faire une commission.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda Cray.

— Il envoie cet enfant chercher le patron de l'avant-dernier sampan pour garder les bateaux pendant son absence, dit Maya. C'est leur habitude, la nuit, de laisser un d'entre eux seulement pour veiller sur tous les bateaux amarrés à cet escalier.

Achmat revint en courant. Puis, prenant les bagages un à un, il les transporta à travers les autres bateaux et les arrima.

Enfin il maintint les autres bateaux pendant que ses clients les traversaient et s'installaient à leurs places.

Au même instant ils entendirent sonner minuit aux horloges de la ville.

Cray saisit la rame arrière et ils s'éloignèrent du bord. Ils virent le gamin revenir accompagné d'un autre batelier qui agita la main vers Achmat et prit son tour de garde.

CHAPITRE II.

UN RÊVE COLORÉ

Glissant sur l'eau, ils dépassèrent le gros vapeur hollandais dont la chaîne faisait clapoter l'eau à marée montante ; ils laissèrent derrière eux un transport de grains sombre et morne où veillait seul le fanal d'arrière, puis la jetée avec son feu rouge tournant, et entrèrent dans l'océan légèrement ondulé par la brise qui les poussait vers Tamar.

La veine semblait les accompagner dans cette évasion si bien réussie. Aucun espion ne les avait suivis, ils en étaient certains.

Achmat cessa de ramer, jeta sa pagaye à l'avant et dressa le mât. Puis il déploya la voile et en confia l'écoute à Maya, tandis que Cray gouvernait avec la rame arrière.

Cela fait, Achmat s'affaissa près du mât comme un accordéon, la tête à la hauteur du plat-bord.

— Je lui ai dit que vous saviez gouverner, déclara Maya, et il m'a donné les points de direction : gardez ce feu tournant blanc à tribord avant, jusqu'à ce que vous aperceviez l'éclat rouge de la Pointe Bérita. Tout s'est bien passé, hein ?

— Oui, dit Cray, et je crois que nous ne pouvions pas trouver un batelier plus aimable. Il n'a même pas demandé à voir notre argent.

— Il a confiance en nous parce que je parle sa langue, dit-elle, en outre parce que nous avons des bagages, enfin parce que nous n'avons pas marchandé avec lui.

La brise fraîchit un peu, puis se mit tout à coup à souffler de terre.

Ces sautes sont toujours dangereuses sur la côte, car les rafales peuvent descendre de la montagne, et il eût été judicieux d'avertir Achmat. Mais Achmat dor-

mait, rêvant sans doute à la façon dont il dépenserait ces quinze dollars, se pavanant en esprit parmi les mieux huppés de la cohue de la rue du Port, avec un *bajou* et un *sarong* flambants neufs, des *spatous* blancs aux pieds et un cigare hollandais à la bouche.

On peut s'acheter bien des choses avec quinze dollars dans les quartiers indigènes d'Arafoura, et Achmat se livrait sans doute à de folles dépenses, regardait les danseuses, se bourrait de poissons au curry, peut-être même de *goulach*... quand il faillit passer par-dessus bord.

Une rafale venait de s'abattre sur le sampan, qui aurait chaviré sans l'habileté de la manœuvre et la promptitude de Maya.

L'incident était sans importance ou paraissait tel pour le moment. Après cette petite fugue à terre, le vent reprit son cours précédent et Achmat ses rêves ; mais Cray, en tournant la tête, aurait pu apercevoir quelque chose comme un bâton flottant sur l'onde ; la rame d'avant, tombée à la mer, se payait un petit voyage à elle dans la direction de Banjermassan ou, à défaut, à Macassar. Le vent soufflait, tiède et faible, mais remplissait la voile assez pour soutenir le gazouillis de l'eau contre le bordage. Le feu tournant blanc se rapprochait à tribord, et bientôt l'éclat rouge de la pointe de Bérita apparut à grande distance.

A cette vue le vent commença de faiblir ; la voile se vida, claqua sur le mât, puis se regonfla et retomba.

— Le vent nous fausse compagnie, observa Cray.

La jeune fille leva la tête.

— Oui, dit-elle, peut-être, mais il nous a menés assez loin et nous avons les rames. Le revoilà, peut-être tiendra-t-il.

Le vent se raffermit et tint bon pendant une dizaine de minutes, puis s'affaissa tout à coup comme si une porte de cristal venait d'être fermée et verrouillée dans l'est.

Le chant de la proue cessa, la mer s'aplatit comme un miroir sous la carté de la lune.

Au milieu du silence mortel qui venait de s'établir, les clignotements des feux indiquant la côte semblaient

signaler dans leur langage de sourds-muets des avertissements peu rassurants.

— Aux rames ! cria Cray. Secouez le bonhomme. J'ignore la direction du courant, mais s'il est contre nous il n'y a pas de temps à perdre.

— Bien, dit Maya.

Elle toucha Achmat, qui s'éveilla, se frotta les yeux et vit la voile inerte. Instinctivement et d'un geste automatique il chercha inutilement la rame qu'il avait mise à l'avant.

Alors commença un beau vacarme, à faire croire qu'il venait de perdre sa fortune et sa femme. Ses cris aigus comme ceux d'une mégère couvraient la voix de Maya, tandis que Cray, qui n'avait pas encore saisi le caractère tragique de l'incident, écoutait, incapable de placer un mot.

— Il dit que nous sommes perdus, expliqua Maya, que le courant, bien que faible, nous est contraire, et que nous ne pouvons rien faire avec une seule rame, que le grain de tout à l'heure a dû l'emporter, que c'est ma faute autant que la vôtre... Cependant rien ne sert de se plaindre. Faisons notre possible avec une rame : essayons de résister au courant. Je vais me mettre à l'avant, où l'on peut pagayer des deux côtés l'un après l'autre

Elle prit la rame de gouverne, et enjambant le corps d'Achmat, prostré sous l'infortune, gagna l'avant.

Elle ne tarda pas à constater l'inutilité de son effort. Le sampan, lourdement chargé, aurait pu être maintenu de cette façon contre un courant négligeable : sinon il partirait en dérive. Impossible de gagner la côte dès lors qu'on ne pouvait gouverner.

Achmat le savait bien, sans quoi il ne se serait pas effondré de cette façon. Inutile de rechigner, ni même de penser, car ils ne possédaient ni eau, ni provisions et, en pareille situation, la réflexion ne tend guère à vous inspirer courage.

Penchée à l'avant, tout en manœuvrant sa rame, elle ne s'escrimait pas moins de la langue. Elle interpellait Achmat par-dessus l'épaule et ne lui parlait pas précisément comme une mère parle à son enfant.

Habituée à ce genre de controverse, elle lui prodiguait tous les noms d'animaux qui lui venaient à l'esprit. Achmat recevait le paquet avec stoïcisme, se contentant de murmurer qu'un malin esprit s'était embarqué avec eux et qu'il n'y avait rien à faire, vu qu'ils étaient déjà damnés et perdus.

Au bout de quelque temps Cray vint à l'avant relayer la jeune fille. Elle lui montra la façon de se servir de la rame, lui indiqua les feux de la côte en lui faisant remarquer que s'ils n'étaient guère plus près ils ne paraissaient pas beaucoup plus loin ; et Cray, abandonné à lui-même, s'escrima de son mieux.

Quiconque a essayé de manœuvrer un esquif de cette façon au moyen d'une seule rame, même à travers les eaux tranquilles d'un port, se rendra compte de la difficulté de souquer tantôt d'un bord, tantôt de l'autre, avec l'eau qui se déverse dans l'embarcation, et, à l'avant, l'absence de la moindre ride indiquant un mouvement.

Puis il entendit Maya lui crier qu'il était inutile de s'esquinter, qu'au fond la chose n'avait pas grande importance, qu'elle se demandait s'il ne valait pas mieux laisser le sampan s'en aller à la dérive, et s'abandonner au courant jusqu'à ce que la lumière du jour leur permît de voir la côte.

— Il y aura beaucoup de bateaux dans le voisinage, dit-elle, et il est inutile de gaspiller nos forces.

Au bout d'un certain temps, quand il eut dépensé le surplus de son énergie et se fut débarrassé du sentiment qu'il devait faire n'importe quoi plutôt que de rester tranquille, il suivit son conseil, et sur eux s'abattit un silence interrompu seulement de temps à autre par les lamentations de leur subrécargue et la voix de Maya expliquant à celui-ci les défauts personnels et les fissures de son arbre généalogique. D'après son intonation Cray devinait un peu le sens des paroles et surtout l'intention qui les lui inspirait : elle voulait empêcher l'homme jaune de s'abandonner à une crise de fanatisme qui pourrait le rendre dangereux.

Puis l'aurore approcha.

Les étoiles s'effacèrent ; la lune s'atténua en fantôme dans un grand vide bleu ; au-dessus de l'Orient, comme

une plume de flamant rose, un nuage se matérialisa soudain, puis jaunit et se dissipa en poussière de cuivre. Le soleil surgit d'un bain d'or en fusion et ses rayons pourchassèrent tous les brouillards de la côte.

A travers les brumes apparut un avant-poste de la terre, un cap d'un vert foncé, presque noir en contraste avec les vapeurs blanches, puis un autre se montra plus à l'est.

Tout cela paraissait très loin, comme si le sampan avait été emporté par le courant à grande distance en mer.

Un peu plus tard le brouillard se leva comme un rideau de théâtre, pâlit, se dissipa, et la ligne des montagnes se profila sur un ciel pur.

Mais dans quel recul, dans quel silence absolu, dans quels merveilleux coloris, dans quel déploiement de beauté, depuis l'azur de la mer occidentale jusqu'à l'insoutenable flamboiement de l'orient !

Et pas un navire en vue !

— Achmat, dit Maya, pouvez-vous voir de combien nous avons dérivé ? Je n'aperçois rien d'Arafoura, mais le rivage est si loin que la ville pourrait bien être là. Regardez !

Achmat se leva et, tenant le mât, examina la terre. Il paraissait avoir repris possession de lui-même. Puis il indiqua un point vers le nord-ouest.

— Arafoura est là-bas, dit-il à la jeune fille indigène. Le courant nous l'a fait dépasser, et nous sommes perdus.

Il parlait d'un ton presque indifférent, comme s'il eût consumé toute son énergie dans ses lamentations nocturnes. Il était entré dans la phase du fatalisme.

Puis il s'assit au fond du sampan près du mât et croisa ses main autour de ses genoux.

Maya traduisit ce qu'il venait de dire.

— En tout cas, prononça Cray, il a cessé de faire des singeries. Inutile, n'est-ce pas, d'essayer de se rapprocher de terre avec cette misérable pagaie ?

— Absolument. Le courant ne longe pas seulement la côte, il s'en éloigne ; notre unique chance est la rencontre d'un navire.

— Il en viendra un ?
— Peut-être, répondit Maya.
— Et puis le vent peut revenir.
— Oui.

Ce qui leur rongeait le cœur à tous deux, c'était le manque d'eau. La sinistre fatalité qui les avait privés de la rame passait au second rang. Il y avait autre chose. Achmat, pour les mener à Tamar, aurait dû prendre un sampan plus grand avec quatre rameurs. Il était même douteux qu'avec deux avirons ils eussent pu tenir tête à ce courant en l'absence du vent. Mais Achmat, tenté par l'idée de gagner quinze dollars à lui tout seul, avait couru le risque d'un calme plat. Tout cela semblait l'œuvre de la fatalité, de la fatalité sous sa forme la plus désagréable, Atropos... la mort !

Cray, les yeux fixés sur la ligne lointaine du rivage, essayait de combattre cette obsession, lorsqu'il sentit Maya lui toucher le bras.

Elle montrait l'est, au-dessus duquel le soleil était haut maintenant : et là, ses yeux ne la trompaient pas, apparaissait un navire.

Un vapeur surmonté d'un panache de fumée, un paquebot-poste. Mais de quel côté se dirigeait-il ?

Quelques minutes leur permirent de répondre à cette question.

Le navire venait vers eux.

CHAPITRE L

LE NAVIRE

Le navire venait vers eux et grandissait à vue d'œil.

Achmat, assis au pied du mât, n'en savait rien. Il dormait, et Maya devinait la cause de son sommeil : près de lui gisait une petite boîte de cuivre, où sans doute, comme beaucoup de Malais, il portait des pilules d'opium. Plongé en nirvâna, il se débarrassait de son far-

deau sur l'épaule des dieux, et pour le mieux sans doute, si le navire était destiné à ne pas les voir ou changer de route.

— Regardez, s'écria Maya, il s'approche ; il nous verra, à moins qu'il ne modifie sa route pour aller à Arafoura.

Les tourbillonnements du courant tendaient à faire virer le sampan, mais Maya, armée de la rame, corrigeait ce mouvement pour leur permettre de voir le nouvel arrivant sans se tordre le cou.

Ils apercevaient maintenant la toile blanche de la passerelle au-dessus de la coque sombre. Le navire paraissait grand, mais rien n'est plus trompeur que les appréciations à distance, et le bâtiment qui devait leur apporter la vie ne tarda pas à subir une métamorphose.

Il rapetissait en approchant : on distinguait maintenant la rouille de sa cheminée, la crasse d'écume sur son ringeau et la peinture au minium au-dessus de sa ligne de flottaison : il naviguait évidemment sur l'est.

De plus en plus près, de plus en plus sale, il allait passer à quelques encâblures à tribord du sampan, et pourtant rien n'indiquait qu'on les eût aperçus.

Ils pouvaient voir à la barre un homme en turban dont la tête et les épaules dépassaient la toile de la passerelle, et près du timonier un individu coiffé d'un casque blanc pour le soleil.

Cray grimpa au mât et agita sa veste blanche, mais aucune réponse ne parvint du navire.

Celui-ci se trouvait maintenant à leur hauteur et son nom, le *Mardyke*, se lisait distinctement sur les plaques d'avant. Cependant il restait muet.

Ils se mirent à crier. Rien ne leur répondit que le tambourinage de l'hélice.

L'homme au casque de liège venait de tourner la tête et les regardait, mais sans esquisser le moindre signe de reconnaissance, et déjà le navire les avait dépassés, montrant l'écume de son hélice et leur envoyant son sillage en guise de bon souvenir.

Ils le suivirent des yeux jusqu'à ce que la distance

l'agrandît de nouveau et le débarbouillât de sa crasse, et de sa rouille.

La perversité de cette façon d'agir défiait tout commentaire. Ces gens les avaient vus, devaient savoir à quoi s'en tenir, et les abandonnaient à leur triste sort. Cependant Maya, fidèle à elle-même et à l'esprit qui naguère lui faisait insulter Achmat pour l'empêcher de perdre courage, voyant Cray écrasé par le coup qu'ils venaient de recevoir, se mit à plaider en faveur du méchant navire.

— Je ne crois pas qu'ils aient compris la situation, dit-elle. Voyez-vous, ils ne pouvaient savoir que nous avons perdu une rame, et ils nous ont pris pour un sampan en train de pêcher. Un autre navire passera sûrement, et nous devons nous tenir prêts. Abattons la voile et attachons un mouchoir à mi-mât : le vent manque pour le déployer, néanmoins on le verra, et le vent viendra peut-être.

Ils firent comme elle disait, enjambèrent Achmat et le poussèrent de côté sans l'éveiller ; puis Maya prit à l'arrière la calebasse qui servait d'écope, et ils s'inondèrent d'eau de mer.

Au moment où elle déposait l'écope, l'eau s'entr'ouvrit à tribord et un poisson volant semblable à la pointe d'une flèche d'argent leur passa par-dessus tête et plongea à bâbord. Ils avaient pu distinguer ses yeux noirs fixes et l'éclat de ses écailles. A peine avait-il disparu qu'un autre en fit autant.

Ils semblaient lancés par une mitrailleuse : c'était un banc pourchassé par quelque monstre marin. L'un d'eux se heurta au mât et retomba presque à leurs pieds. La jeune fille le ramassa, le tua et demanda à Cray son couteau.

Puis, découpant la chair vive, elle lui en offrit une tranche.

C'était délicieux, nourrissant et rafraîchissant à la fois. Et dire que, dans la vie ordinaire, rien que l'idée lui eût soulevé le cœur !

CHAPITRE LI

COMMENT LES DIEUX ARRANGENT LES CHOSES

Une heure pouvait s'être écoulée quand Maya, dont les yeux parcouraient l'horizon, toucha Cray à l'épaule et tendit le doigt dans la direction où avait disparu le *Mardyke*.

Le ciel semblait teinté à cet endroit, et sous la tache un point piquait la mer.

— Un navire, annonça Maya.

Le point grandit et prit forme.

Aux yeux d'une égarée dans l'immensité, rien n'est plus miraculeux que cette reconstruction d'un navire dans le néant.

Où il n'y avait rien tout à l'heure, un point apparaît : puis, de même qu'un embryon de poulet prend forme avec des os, un bec et des griffes, ainsi le germe du navire développe ses mâts, sa coque et son gréement.

Autant qu'une chose puisse naître en ce monde, c'était bien du nouveau qui naissait dans leur vie.

Le *Mardyke*, né dans leur vie, avait pâli et était mort. En serait-il ainsi de ce nouveau navire qui grandisssait ?

C'était un vapeur qui venait droit sur eux, sans diverger vers Tamar ou Arafoura. Au moment même où s'implantait en eux cette certitude, une teinte violette se répandit sur la mer et le mouchoir attaché au mât se mit à voltiger.

Le vent était revenu.

Le navire ne pouvait se méprendre sur le sens de ce mouchoir en berne. Le *Mardyke*, les voyant en dérive sous une voile, s'était peut-être imaginé qu'ils attendaient le retour du vent sans se trouver en très mauvaise situation, mais maintenant il n'y avait pas à s'y tromper.

Pourtant, en ce moment même, ils n'avaient plus absolument besoin de secours. Le vent leur permettait

d'atteindre la côte qui apparaissait encore à travers l'azur lumineux de la mer ; une fois là, un des nombreux villages de pêcheurs les approvisionnerait suffisamment en eau et en vivres pour leur permettre de poursuivre leur voyage vers Tamar.

Voilà comment les dieux arrangent les choses : ils vous laissent mourir de faim ou vous comblent d'abondance.

Maintenant le navire était si près qu'ils distinguaient la tête et les épaules de l'officier de quart sur la passerelle. Un jet de vapeur jaillit du tuyau d'échappement et un coup de sifflet se propagea sur les flots bleus.

L'individu sur la passerelle connaissait son métier. Il fit renverser la vapeur puis arrêter la machine, la vitesse décrut jusqu'à zéro, et du petit sampan qui glissait le long du bord, Cray put lire le nom de son sauveteur, le *Harlem*.

Presque aussitôt il saisit le filin qu'on lui lançait : une minute après ils étaient à bord à l'exception d'Achmat toujours endormi, qui fut hissé avec le sampan même.

Puis le *Harlem* reprit sa route, tandis que Cray s'expliquait avec le capitaine, un nommé Van Beers.

Etrange trouvaille que celle-là ! Un sampan dépêché monté par un blanc, une jeune fille et un indigène abruti par l'opium, avec du bagage par-dessus le marché !

Cray expliqua l'histoire et l'assura qu'il pouvait payer leur passage jusqu'au prochain port où toucherait le *Harlem*. Van Beers l'écouta en silence sans manifester la moindre émotion ni surprise.

Il déclara qu'il pouvait les héberger convenablement, n'ayant pas de passagers pour cette traversée.

L'unique surprise apparente au cours de cette entrevue fut celle de Cray, lorsque, l'affaire réglée, il demanda au capitaine quel était son prochain port de relâche.

— Sandabar, répondit Van Beers.

Sandabar, point de départ de toute cette aventure, était-il donc destiné à en voir la conclusion ?

CHAPITRE LII

« L'ITANG »

Ce nom venait de produire sur Cray un effet extraordinaire. Dire qu'entre tant de ports à choisir dans les Indes Néerlandaises, c'est à Sandabar qu'il retournait !

Voilà bien les coups de la destinée !

Plus tard dans la journée il en causa avec la jeune fille, debout à l'arrière et regardant l'écume du sillage.

— Peut-être est-ce pour cela que le *Mardyke* ne s'est pas arrêté pour nous, dit-il. Nous devons aller à Sandabar bon gré, mal gré, apparemment, au centre même de cette toile d'araignée chinoise où Kong To Jen nous attend.

— Il ne nous attend pas, observa Maya. Même si les Chinois d'Arafoura savaient que nous sommes partis sur le sampan, ils ne pourraient deviner la suite.

— Possible ! Néanmoins nous voilà ramenés au clapier comme des lapins sous la menace du bâton.

Maya regarda son compagnon du coin de l'œil avec un demi-sourire. Malgré son origine orientale elle était moins superstitieuse que lui, et paraissait plus âgée en dépit du moindre nombre de ses années.

— Vous n'avez pas perdu votre conque de nacre ? demanda-t-elle à la façon d'une grande personne interrogeant un enfant.

— Que non ! répondit-il en portant la main à sa poche.

. . . . . .

Certain matin où le soleil levant dissipait les brouillards qui cachaient les montagnes de Soumatra, Cray, monté sur le pont avec la jeune fille, lui montra au loin un promontoire derrière lequel gisait Sandabar.

Une heure après ils arrivaient à la hauteur de ce cap et apercevaient la grande grève où les pêcheurs malais étendent leurs filets, et qui, saturée de silence, de soleil

et d'embruns, se déroule sur des milles et des milles jusqu'à Salong et au delà : les jumelles leur permettaient de distinguer les barques aux vives couleurs qui sortaient en mer, et, plus loin, le môle du port et le fort au sommet duquel le drapeau hollandais s'enroulait et se déroulait à la brise.

Le *Harlem*, modifiant sa direction, se rapprochait de la terre, laissant à bâbord les écueils de Tropaz : le son de la cloche de la bouée à la pointe nord du basfond leur parvenait dans une bouffée de vent aromatisé, et, sans le bruit des machines, ils auraient pu entendre le soupir des vagues s'épanchant sur les sables de cette grève où Carnahan se vantait d'être une épave et un ramasseur d'épaves, seul métier honnête et intéressant dans ce monde oriental où les ramasseurs de noix de coco ou les planteurs de caoutchouc sont toujours exposés à la ruine.

Eh bien ! Carnahan avait joué à sa guise ce jeu, le plus difficile du monde à entreprendre pour un coquin ou un honnête homme, car nul coquin n'a encore appris à tricher avec la chance, et l'honnête homme qui entreprend une partie ayant pour enjeu un trésor caché voit se dresser contre lui non seulement la chance, mais tous les coquins qui ne manqueront pas de surgir à ses côtés en qualité d'associés.

L'exemple de Cray le prouvait. Jouant en honnête homme, il semblait bien avoir perdu la partie avant même de l'avoir terminée.

Il avait combattu moins pour l'argent que pour s'arracher à cette terrible meule d'un monde où le travail est si difficile à trouver et si dangereux pour la liberté d'esprit quand on le trouve — combattu non seulement pour lui-même mais aussi pour la femme qu'il aimait.

Des coquins l'avaient contrecarré, essayant de le tuer et réussissant à le faire mat, si bien que l'argent honnêtement gagné par lui devenait aussi inutile entre ses mains que des chiffons de papier. A part cela il ne possédait au monde qu'un peu de monnaie courante, la jeune femme qui se tenait près de lui, son amour pour elle et la conque de nacre.

Si pourtant : il possédait un esprit droit et simple, le

plus grand don que Dieu puisse faire à un homme dans un monde où le bonheur constitue le plus grand prix.

En entrant dans le port ils le retrouvèrent tel qu'ils l'avaient quitté : la drague avait changé de place et aucun gros vapeur n'était en partance, mais les navires marchands chargeaient et déchargeaient comme naguère, remplissant l'air du bruit des treuils : et l'*Itang* se trouvait à l'ancrage où ils l'avaient laissé.

L'*Itang*, leur ami fidèle ! Ils l'avaient presque oublié au cours des événements, ne comptant plus en avoir besoin, puisqu'ils ne devaient jamais revenir à Sandabar, ce nœud du complexe chinois.

Revenus pourtant, ils retrouvaient l'*Itang*, petit, humble, presque pouilleux, la proue tournée vers la sortie du port où descendait la marée.

Il leur appartenait et leur épargnait la peine de trouver un hôtel. L'ayant abandonné aux mains des autorités du port, ils devraient payer des droits, mais cela représentait une petite somme. Leur absence n'avait duré que quelques semaines, qui leur paraissaient des années.

Au moment où le *Harlem* jetait l'ancre, les autorités arrivèrent dans une vedette tapageuse ; à l'arrière apparurent le médecin et l'aimable personnage qui connaissait Van Dyne. La première chose qu'il fit en montant à bord fut de venir saluer Maya.

Il avait lu la mort de Van Dyne dans les journaux de Sandakar : quelle fatalité pour un si brave homme! Lorsqu'il apprit leur retour par Bornéo — comment cacher le fait alors que le capitaine Van Beers les écoutait ? — et l'accident qui avait motivé leur voyage à la dérive dans un sampan, il leva les mains au ciel.

Ils montrèrent du doigt le sampan, envoyèrent chercher Achmat au gaillard d'avant.

Au cours du voyage, Achmat s'était comporté avec la philosophie habituelle chez ses coreligionnaires lorsqu'ils se trouvent en face de l'inévitable. Maya lui avait assuré qu'on lui rembourserait le prix de son sampan et qu'on le renverrait chez lui par le prochain vapeur en partance pour Bornéo, et cette déclaration avait paru le réconforter grandement : mais maintenant, s'aperce-

vant que l'exécution de cette clause devait nécessairement le séparer de ses passagers, il se révoltait.

Maya se l'était attaché ; en outre, il s'épouvantait devant le caractère étranger de l'endroit où il se trouvait.

Cray et la jeune fille faisaient en quelque sorte partie de son monde habituel : il les avait ramassés sur le quai d'Arafoura, et ils représentaient pour lui le dernier lien avec son pays.

Il refusa de les quitter, et quand ils prirent un canot pour aller régler les droits de port de l'*Itang*, il les accompagna.

Quand ils en eurent fini avec la douane et les autorités, ils se rembarquèrent pour gagner le ketch.

L'*Itang*, nous l'avons vu, pouvait se fermer à clef comme une malle. Après avoir assujetti le panneau à glissière sur le trou du timonier, il suffisait de sortir par l'écoutille du gaillard d'avant, de la couvrir de son panneau et de cadenasser la barre de fer.

Ils trouvèrent le petit navire sec et étanche : rien n'y était dérangé. Les images de Piroli restaient clouées à la cloison du gaillard d'avant. Les pots et casseroles de la cuisine attendaient, bien récurés, prêts à servir.

Quand ils eurent fait glisser le couvercle du trou du timonier et ouvert le châssis vitré de la grande cabine, Maya s'assit au bord d'une couchette, se croisa les mains et soupira d'aise.

Tel un oiseau revenant au perchoir après un vol prolongé au sein de la tempête, elle ne désirait rien autre que d'être là. Les hôtels les plus somptueux et toutes les richesses du monde n'étaient rien pour elle en comparaison de ce chez soi, le seul qu'elle eût jamais connu.

Cray, assis sur la couchette d'en face et en train d'allumer sa pipe, se sentait à peu près dans le même état d'esprit.

Ils entendaient Achmat remuer vaisselle et casseroles dans la petite cuisine. Ils avaient acheté des victuailles chez les fournisseurs du port, et le Malais s'était déclaré capable de les faire cuire, assertion qui restait à vérifier : en tout cas ils avaient trouvé un serviteur plein de

bonne volonté en même temps qu'un aide compétent pour la manœuvre. Le destin leur avait refusé les grandeurs mais semblait en train de leur construire un nid modeste : il leur avait sauvé la vie, rendu l'*Itang*, donné un bon serviteur pour remplacer Piroli. Néanmoins leur avenir demeurait nuageux. Il faut de l'argent même pour conduire un petit bateau. Avec deux ou trois cents livres par an ils se trouveraient riches, mais plus riches encore avec un millier de livres en réserve pour acheter un bateau neuf en cas d'accident. Cependant ils ne possédaient que la petite somme appartenant en propre à Cray, à part les vingt-cinq mille livres en billets qu'ils ne pouvaient changer à moins de recourir au procédé lent et dangereux suggéré par Maya.

CHAPITRE LIII

LA SALLE DE JEUX

La nuit tombait et les lampadaires s'allumèrent tout le long des quais lorsque Cray héla un sampan qui passait, y descendit et se fit conduire à terre.

Il venait d'élaborer un plan d'action très simple, consistant à quitter Sandabar sur l'*Itang* dès le lendemain, avant qu'aucune tracasserie pût être suscitée par Kong To Jen et sa séquelle, mais surtout à se procurer de l'argent si la chose était possible.

Parmi les coupures frappées d'opposition qu'il détenait dans son portefeuille se trouvaient des billets hollandais pour une valeur de deux cents livres. Il avait résolu de s'en servir, laissant le reste à bord entre les mains de Maya.

Par cette chaude soirée les rues fourmillaient de monde : au voisinage du port elles regorgeaient de lascars, de Malais, de Chinois et d'indigènes de Sumatra ; dans les beaux quartiers se pressait sous les globes électriques une foule particulière à Sandabar et telle qu'on

n'en rencontre nulle part ailleurs. On y croisait le gouverneur hollandais et les officiers, les princes du négoce et les fonctionnaires civils se promenant ou assis aux terrasses de cafés avec leurs femmes.

De même qu'on trouve à Batavia, dans le quartier de Tandjong Priok, une agglomération d'indigènes et de commerçants, et dans le faubourg de Weltvereden les gros négociants hollandais, les militaires, les hommes de loi et d'autres professions libérales, ainsi à Sandabar la société se répartit des deux côtés d'une ligne tracée au-dessous de la rue Hooft. Mais à Sandabar la démarcation est moins nette qu'à Batavia : certains endroits y semblent favoriser la camaraderie et d'autres la réserve. Peut-être faut-il en chercher la raison dans le climat, dans la nature du sol et des gens ou dans une simple tradition de laisser-aller, mais Sandabar détient la palme pour l'agrément, l'hospitalité, la bonne vie et l'insouciance morale.

Aussi cette ville est-elle le principal centre des jeux de hasard aux Indes Néerlandaises. On y tolère ou feint d'ignorer des choses qui feraient froncer les sourcils à Batavia, et à la salle de jeux de Van Tell des sommes énormes changent de mains au cours d'une année.

Cependant ces mains, à part celles de Van Tell, sont rarement hollandaises. Les gens des Pays-Bas sont prudents et ne se laissent pas facilement emballer par la manie du jeu. Van Tell attire à lui des Américains, des Anglais, des Français, des Chinois, des Indiens, des Japonais et quelques naturels de la Hollande, mais ces derniers ne risquent pas de fortes sommes. Les Américains sont les plus remarquables à ce point de vue, tel ce New-Yorkais qui l'an dernier gagna dix mille livres en une soirée pour en perdre quinze mille le lendemain.

Cray tourna au coin du magasin de cigares dans l'allée qui mène à la salle de jeux.

Il la trouva pleine. Cela se passait dans une période de prospérité ; la fièvre du jeu et de la spéculation qui préparait déjà la grande baisse des valeurs de Bourse en Amérique se manifestait dans l'atmosphère du tripot non moins que dans l'importance des enjeux.

Il n'existe qu'une table de roulette chez Van Tell :

on y joue au trente et quarante, mais dans une autre salle. Cray, après avoir jeté un regard sur la table, alla au comptoir du croupier échanger ses billets contre des jetons. L'opération se fit sans aucune difficulté, et il se trouva en possession de jetons pour une somme de deux cents livres environ.

Il se proposait de jouer un certain temps, de gagner ou de perdre quelques livres, puis d'échanger ses jetons contre des billets hollandais et de s'en aller.

Il attendit dix minutes environ avant de pouvoir s'asseoir à la table, puis trouva place à côté du croupier. Il laissa passer quelques tours de roue avant de miser, et tout à coup lui revint la vision de cette première nuit où il était entré ici pour essayer sa chance avec la conque de nacre dans sa poche.

Et maintenant tout comme alors, il sentit que la veine l'accompagnait. La conque de nacre lui parla. La superstition, tapie dans son esprit, jeta le masque, montra sa figure et l'exhorta.

Il porta la main à sa poche et tâta d'instinct les courbes de la conque.

Puis, rejetant soudain son plan initial, il misa le maximum sur le numéro 33.

Le numéro gagna.

Alors il joua. Il joua le jeu franc, résolu, intrépide du joueur qui se sent favorisé par la chance.

Pareil fait se produit à Monte-Carlo tous les ans et même plusieurs fois par an ; et quiconque a suivi la partie en cet endroit ou dans toute autre grande salle du monde ne peut s'empêcher de croire que l'esprit humain, accordé à un certain diapason, est indubitablement capable de prévoir une chose, après tout inévitable, le résultat du tournoiement d'une roue.

C'est moins de la chance qu'une divination d'ordre inférieur basée sur cette vérité que la chance n'existe pas.

Ce qui doit être est la progéniture de ce qui est, et la destination de la bille à chaque tour de roue est aussi bien prédéterminée que celle de l'express d'Ecosse, cette dernière pouvant être Edimbourg ou un accident sur la ligne.

Mais pour que l'esprit du joueur soit tendu au point de prévoir le résultat, une condition préalable s'impose : la croyance en ce pouvoir, la foi en sa propre veine. Voilà en quoi consiste la valeur d'un porte-bonheur : il fait croire

A certains moments Cray trébuchait : son pouvoir l'abandonnait, mais pour revenir ensuite.

Il ne pouvait faire le compte de ses gains : il savait seulement qu'ils étaient énormes, qu'ils augmentaient et qu'il ne pouvait perdre.

Plusieurs milliers de dollars lui appartenaient : il ne s'arrêta pas pour réfléchir.

Tel un homme rêvant qu'il peut voler ou flotter dans l'air, il vivait dans un monde en dehors du réel.

Soudain il tituba et retomba sur terre : cela lui était déjà arrivé plusieurs fois, mais il avait toujours pu remonter dans son atmosphère de veine : cette fois il se sentait incapable de rebondir.

Il se sentait fiévreux, fatigué, vieilli, et regardait sans émotion la grosse pile de jetons bleus à raie blanche qui constituait son gain, c'est-à-dire une petite fortune.

Ces jetons et quelques autres de couleur rouge et de moindre valeur représentaient un total de huit mille trois-cent-six livres, et le caissier lui paya cette somme en billets de banque hollandais sans manifester la moindre émotion. Son opinion, basée sur une longue expérience, était sans doute que le gagnant reviendrait la perdre le lendemain.

Heureusement le joueur fortuné qui sort de chez Van Tell ne court pas grand risque d'être dévalisé en retournant chez lui. La police hollandaise est très bien faite ; les gredins de Sandabar, quand ils ne se font pas tuer, mènent une vie soumise et se bornent généralement à des larcins sans importance.

Cray et sa fortune arrivèrent en sûreté au bord du quai, s'embarquèrent sans encombre dans un sampan, montèrent sains et saufs à bord de l'*Itang* et trouvèrent un asile définitif dans les bras de Maya, la conque de nacre ayant accompli son office jusqu'au bout.

CHAPITRE LIV

KONG TO JEN

La Banque d'Amsterdam, située dans la rue Hooft, à Sandabar, est un édifice de structure imposante. C'est le symbole matériel du crédit hollandais, et le crédit hollandais est aussi durable, aussi stable et résistant aux intempéries que la pierre dont est bâtie la Banque d'Amsterdam.

Le lendemain matin, à dix heures, Cray apparut au haut des marches de ce monument.

Il désirait voir le directeur, et au bout d'une demi-heure d'attente dans une salle digne de l'endroit, il fut conduit par un jeune Javanais en turban en présence de Mynheer Van Arend.

C'était un gros homme vêtu de tussor, un peu brusque, d'un caractère évidemment peu patient, bien que rassurant au bout de quelque temps.

Il parlait parfaitement anglais.

Cray, après avoir exposé son affaire, — il venait simplement déposer à la banque le montant de ses gains de la nuit dernière, sauf une centaine de livres qu'il gardait à sa disposition, — aurait pu s'en tenir là ; mais quelque chose chez Van Arend, tout en repoussant la familiarité, attirait la confiance.

Aussi ce nouveau déposant à la Banque d'Amsterdam, après avoir donné son argent contre reçu et carnet de chèques, se mit à causer de placements et parla de sa manière de vivre. La Banque ne payait que deux et demi pour cent d'intérêt : c'était bon provisoirement, mais pas pour continuer.

— Vous ne pouvez rien trouver de sûr au-dessus de cinq pour cent, dit le directeur. A ce taux-là, votre argent vous rapporterait en monnaie anglaise quatre cents livres par an ; vous dites que vous avez un bateau ici et que vous comptez vivre à bord ; vous êtes marin ?

Oui, eh bien, en réservant un peu de votre capital, vous pourriez trouver des entreprises assez sûres en matière de perles ou de nacre si vous saviez acheter vous-même sur le terrain de pêche ou quand la flotte perlière rentre avant la mousson ; et il y a diverses autres choses que peut faire un homme ayant à sa disposition un petit capital et un bateau, seulement méfiez-vous des Chinois.

Ces derniers mots firent tressaillir Cray ; pourtant le directeur les prononçait simplement dans l'intention amicale de donner un bon conseil à ce jeune homme dont la personnalité et les façons lui plaisaient. Cray le sentit et se mit à rire.

— Oui, dit-il. Je me méfierai des Chinois. J'ai eu affaire à eux, et je vais de ce pas régler mes comptes avec l'un d'eux ici à Sandabar ; après quoi j'espère bien ne jamais plus avoir affaire à aucun de la race.

Il sortit de la banque, remonta la rue Hooft et pénétra dans le bureau de Kong To Jen.

Au cours de son entretien avec Maya la veille au soir il avait pris la résolution de se débarrasser complètement de Kong et de ses associés en leur rendant leurs billets.

Opération pénible mais indispensable ; les billets ne pouvaient servir à personne autre, et il était dangereux de contrecarrer des gens si impitoyables, si ingénieux et si influents.

Du reste, il entretenait la conviction, fantastique peut-être, mais néanmoins profonde, que le trésor était maudit. Carnahan, Piroli, Jackman, Train, Van Dyne, en repassant cette liste funèbre et les événements accomplis, on pouvait dire du moins en toute sûreté que le trésor n'était pas une bénédiction.

En dernier lieu et tout au fond de sa cervelle, Cray se souvenait de ce que lui avait laissé entendre Williams, à savoir que les billets frappés d'opposition pourraient, une fois rendus aux Chinois, leur causer de sérieux ennuis.

Cray n'était pas rancunier, mais cette dernière considération pesait dans la balance.

On le fit monter dans la salle d'attente qu'il connais-

sait déjà et au bout de quelque temps il fut introduit dans le bureau de Kong To Jen.

Kong, assurant sur son nez ses lunettes d'écaille, se leva pour le recevoir, lui offrit un siège et lui demanda l'objet de sa visite.

— Je viens au sujet de certains billets de banque que j'ai reçus pour la vente de ces bijoux à Chang Lo Sen, de Canton, dit Cray.

— Ah, oui ! dit Kong, je me rappelle. Vous m'avez apporté certains bijoux à évaluer : vous étiez accompagné d'une dame et d'un monsieur...

— Oui, c'est cela, et vous avez émis l'opinion que nous pourrions les vendre à Chang Lo Sen, le marchand qui habite dans la rue de la Simple-Pagode, à Canton.

Kong fit oui de la tête.

— Les avez-vous vendus ? demanda-t-il.

— Oui, dit Cray, dégoûté de cette profonde impudence. Je les ai vendus, et il m'a payé vingt-cinq mille livres en billets de banque anglaise. Je désire lui rendre ces billets qui ne peuvent plus me servir à rien.

Kong s'inclina.

— Il en sera comme vous le jugerez à propos, dit-il. Je ne connais rien de cette affaire.

— Naturellement, dit Cray. Néanmoins vous consentirez sans doute à agir comme mon intermédiaire. Voici les billets...

Il tira la liasse de sa poche.

— Et si vous permettez je vais vous les remettre pour que vous puissiez les renvoyer à Chang Lo Sen.

Kong, assis à son bureau, croisa les mains et appuya ses pouces l'un contre l'autre.

— Serait-il possible, demanda-t-il, que ces billets fussent ceux que Chang Lo Sen a perdus et dont les numéros ont été publiés ?

— Oui, dit Cray, écœuré de toute l'affaire. Vous savez parfaitement à quoi vous en tenir. Laissons tomber tous ces faux-fuyants. Vous avez... je veux dire que Chang a rendu ces billets inutiles à qui que ce soit. Vous avez... il a gagné la partie. Je ne veux pas me faire de vous des ennemis en brûlant ces billets ou en les jetant dans le port. C'est pourquoi je vous les rapporte. Prenez-les.

Il posa les billets sur la table. Kong hocha tristement la tête.

— Je ne sais pas le moins du monde ce que vous voulez dire, déclara-t-il, mais ces billets sont ceux que Chang Lo Sen a perdus, je les lui rendrai naturellement selon votre désir.

— Merci.

— Il était question d'une récompense, je crois, dans l'annonce que j'ai lue.

— Peu importe, trancha Cray. Vous m'avez eu bel et bien dans ce petit jeu, voilà tout. Je ne veux pas une récompense pour avoir été battu.

De fait il n'aurait pas touché à la prime si l'autre l'avait mise sur la table, convaincu comme il l'était qu'une malédiction pesait sur le trésor et que tout ce qui en provenait amènerait sûrement du malheur à quiconque semblerait en profiter.

Il quitta l'endroit et, descendu dans la rue Hooft, poussa un profond soupir.

Enfin il se trouvait libre !

Depuis la découverte du trésor, il avait senti peser sur ses épaules un fardeau qui s'alourdissait à chaque pas. Maintenant il s'en trouvait soulagé.

L'argent gagné au tripot et actuellement déposé en banque lui paraissait propre, bien qu'il l'eût gagné avec un enjeu prélevé sur le prix du trésor ; mais l'argent remis à Kong était chargé de toutes sortes de puissances mauvaises, ou du moins il se l'imaginait.

En suivant le quai et passant devant le bâtiment de la douane il se rappela les bouteilles d'essence de roses qu'il y avait laissées et qu'il pouvait encore réclamer.

Non, il n'y toucherait pas. Elles faisaient partie d'une apparition entrevue dans les eaux du passé, quelque chose comme le légendaire *kraken*, ce poulpe gigantesque aux teintes enchanteresses, attirant les regards, invitant aux caresses, mais désastreux pour qui le touche.

On dira qu'il était sensible à l'excès et que le trésor dont l'essence de roses représentait la robe parfumée ne contenait rien de pire que les maux inhérents à toute richesse : c'est possible.

Debout au bord du quai, attendant qu'un sampan le menât à l'*Itang*, il porta machinalement la main à sa poche pour toucher la conque de nacre.

Le port, couvert de brouillard aux premières heures de la matinée, se montrait maintenant presque dégagé. De l'azur tranquille de la mer jusqu'au pavillon surmontant le fort, le paysage se déroulait comme une aquarelle aux couleurs délicates, car l'éclat du soleil se tempérait d'un restant de brume.

Les yeux de Cray demeuraient fixés sur l'*Itang*, qui se balançait près du môle aux légères oscillations de la marée descendante.

Or et bijoux, banquiers et Chinois, il oubliait tout cela en regardant le petit bateau et la minuscule personne vêtue de colonnade bleue qui venait de monter sur le pont et, en l'apercevant, de lever le bras.

EPILOGUE

En mai 19.. se produisit la débâcle du vaste syndicat chinois qui, depuis de nombreuses années, gouvernait le commerce oriental des stupéfiants (et pire).

Cette débâcle fut provoquée par le fait que trois grandes firmes, établies l'une à Sandabar, l'autre à Canton et la troisième à Arafoura, n'en constituaient qu'une seule en réalité.

Le fait fut prouvé par le témoignage d'un agent consulaire anglais démontrant que ces trois firmes avaient manipulé et fait passer de l'une à l'autre un certain nombre de gros billets de banque.

FIN

IMPRIMERIE CHARAIRE, A SCEAUX 16.691-7-38

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

LE MASQUE

I. — ROMANS D'ACTION

1. LE CAPITAINE ARDANT.	PIERRE NORD
2. LA MARCHANDE DE MORT.	M. CONSTANTIN-WEYER
3. LES PORTES DU DESTIN.	JEAN D'ESME
4. L'OR DU PACIFIQUE.	H. DE VERE STACPOOLE
5. HÉLÈNE ET LE POISSON CHINOIS	JEAN BOMMART
6. LE CYGNE NOIR	RAFAËL SABATINI

Pour paraître le 10 Octobre :

LA BOULE ROUGE

par FRANK L. PACKARD

II. — ROMANS POLICIERS

1. **LE MEURTRE DE ROGER ACKROYD.**	A. CHRISTIE
2. **LE TROIS DE TRÈFLE.**	Valentin WILLIAMS
3. **LA MAISON HANTÉE.**	P. WENTWORTH
4. **LES MILLE MAINS.**	B. NORMAN
5. **L'HOMME AU PIED BOT.**	Valentin WILLIAMS
6. **LE BOURREAU FANTOME.**	Léon GROC
7. **QUI?**	J.-S. FLETCHER
8. **LA CHASSE AU PAPIER.**	HEARNDEN et BALFOUR
9. **UN AN ET UN JOUR**	Guy THORN
10. **LE RETOUR DU PIED BOT.**	Valentin WILLIAMS
11. **LE MYSTÈRE DU ZOO D'ANVERS.**	SINTAIR et STEEMAN
12. **LES TROIS MENSONGES.**	BOYSIVON
13. **LE LOUP SOLITAIRE.**	L.-J. VANCE
14. **C'EST FAIT.**	J. CHANCELLOR
15. **LES VENGEANCES DU PIED BOT.**	Valentin WILLIAMS
16. **PRENDS GARDE.**	André CHARPENTIER
17. **LA FASCINANTE LUEUR VERTE**	Vincent FULLER
18. **LA CABINE 19.**	John IRONSIDE
19. **LA MAISON SUR LA FALAISE.**	Valentin WILLIAMS
20. **LE TREIZIÈME COUP DE MINUIT.**	SINTAIR et STEEMAN
21. **LE DRAME DE RAVENSDENE**	J. FLETCHER
22. **DANS L'OMBRE.**	Herbert FLOWERDEW
23. **L'ÉCHELLE DE CARTES.**	John CHANCELLOR
24. **LE CHEVALIER DE BATAVIA.**	Horace VAN OFFEL
25. **142 QUEEN'S GATE**	Herbert ADAMS
26. **L'AFFAIRE WALTON.**	Edgard WALLACE

27. **S. O. S.** — René PUJOL
28. **LE CLUB DES MASQUES.** — Alen UPWARD
29. **LA SPHÈRE D'OR.** — Erle COK
30. **MORT OU VIF.** — Laurence GASTINE
31. **LA VALLÉE DE LA PEUR** (Une aventure de Sherlock Holmes). — A. CONAN DOYLE
32. **LE MANOIR DE TAPLING.** — Marten CUMBERLAND
33. **LE MEURTRE DE DALE HOUSE.** — Francis EVERTON
34. **LA MAIN DANS L'OMBRE.** — Edgar WALLACE
35. **LE DIPLOMATE ASSASSINÉ.** — Peter OLFELD
36. **FAUX VISAGES.** (Une aventure du Loup Solitaire) — Louis-Joseph VANCE
37. **LA BÊTE RAMPANTE** (Une aventure du Pied Bot). — Valentin WILLIAMS
38. **LE TALISMAN DES VAIL.** — E.-F. BENSON
39. **L'ARRESTATION DE JACK YEMMEURDE.** — Herbert FLOWERDEW
40. **LE DIVAN ORANGE.** — Valentin WILLIAMS
41. **LE CRIME D'ANN.** — R.-T.-M. SCOTT
42. **LA NOUVELLE CHRONIQUE DE SHERLOCK HOLMÈS.** — A. CONAN DOYLE
43. **L'HOMME CHAUVE.** — SIDNEY HORLER
44. **LES SEPT CADRANS.** — A. CHRISTIE
45. **SAMUEL BOYD DE CATCHPOLE SQUARE.** — B.-L. FARJEON
46. **LE MYSTÉRIEUX MONSIEUR RAMOSI.** — V. WILLIAMS
47. **L'ÉCOLE DU CRIME.** — Marten CUMBERLAND
48. **LE POIGNARD DE CRISTAL.** — Rodolphe BRINGER
49. **L'ÉNIGME DE BAGSCHOTT.** — Oscar GRAY
50. **LA VEINE JAUNE.** — Valentin WILLIAMS
51. **LA CHANCE MERVEILLEUSE.** — Patricia WENTWORTH
52. **DEUX CRIS DANS LE BROUILLARD.** — Fergus HUME
53. **L'ÉTRANGE MORT DE BILSITER.** — John LAURENCE
54. **LE COFFRE DE CYPRÈS.** — Gérald CUMBERLAND
55. **LE DIABLE AU COLLÈGE.** — SINTAIR et STEEMAN
56. **L'INSPECTEUR MANDERTON.** — Valentin WILLIAMS

57. **LE MYSTÈRE DE CLOOMBER.** — CONAN DOYLE
58. **LA TOUR NOIRE.** — PATRICK WYNNTON
59. **L'HOMME SANS TÊTE.** — H. DE VERE STACPOOLE
60. **LE TESTAMENT DE BASIL CROKES.** — PIERRE VERY
(Grand Prix du roman d'aventures **1930**.)
61. **LE TROISIÈME MESSAGER.** — P. WYNNTON
62. **SERVICE SECRET.** — VALENTIN WILLIAMS
63. **LA CHAINE FERMÉE.** — FRANK ARNAU
64. **STOP (U CONTRE U).** — ALEX COUTET
65. **LE MARTEAU FATAL.** — FRANCIS EVERTON
66. **LE DOIGT VOLÉ.** — STEEMAN
67. **L'AGENDA DE M. LANSON.** — WALLING
68. **LE CRIME DE LA MADELEINE.** — DOU
69. **L'HOMME AU COMPLET MARRON.** — A. CHRISTIE
70. **LA DAME AUX RUBANS MAUVES.** — ERNEST FOX
71. **JANE SMITH.** — PATRICIA WENTWORTH
72. **LA ROSE VERTE.** — ROY VICKERS
73. **LE CRIME DE MINUIT.** — SAX ROHMER
74. **LA FILLE DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
75. **LE FINANCIER BARDOLPH.** — R.-A.-J. WALLING
76. **L'HOMME DANS LA NUIT.** — JOHN FERGUSON
77. **CHASSÉ-CROISÉ.** — DOUGLAS NEWTON
78. **LE FAUSSAIRE.** — EDGAR WALLACE
79. **L'OMBRE MYSTÉRIEUSE.** — FERGUS HUME
80. **L'ÉTUI DE LAQUE ROUGE.** — PATRICIA WENTWORTH
81. **RUPTURE D'ANÉVRISME.** — HENRY WADE
82. **L'AUBERGE DE LA DOUBLE CROIX.** — J. LAURENCE
83. **SANS MERCI.** — MARTEN CUMBERLAND
84. **SIX HOMMES MORTS.** — STANISLAS-ANDRÉ STEEMAN
(Grand Prix du roman d'aventures **1931**).
85. **LE CERCLE NOIR.** — MANSFIELD SCOTT
86. **CICATRICES BLANCHES.** — MURIEL SHARP BUCHANAN
87. **LA MENACE.** — JOHN FERGUSON
88. **LE DOCTEUR FRÉGALLE.** — OSWALD DALLAS
89. **LA MAISON DU MYSTÈRE.** — HERMAN LANDON

90. **LE CASSE-TÊTE MALAIS.** — Horace VAN OFFEL
91. **ANGEL ESQUIRE.** — Edgar WALLACE
92. **BOB BANTAM.** — Paul ROSENHAYN
93. **LE PUZZLE DE L'INSPECTEUR FROST.** — H. Maynard SMITH
94. **LE DOCTEUR FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
95. **LA NUIT DU 12 AU 13.** — S.-A. STEEMAN
96. **LE SINGE D'OR.** — Herbert ADAMS
97. **LE SCEAU DE LA PIEUVRE.** — Sydney HORLER
98. **VENGEANCE.** — J.-S. FLETCHER
99. **LA PUPILLE SANGLANTE.** — Anthony WYNNE
100. **M. BROWN.** — Agatha CHRISTIE
101. **LE MANNEQUIN ASSASSINÉ.** — Stanislas-André STEEMAN
102. **PILE OU FACE.** — Victor BRIDGES
103. **ARSENIC.** — Austin FREEMAN
104. **LES FAISEURS D'OR.** — Georges HOFFMANN
105. **LA MÉLODIE DE LA MORT.** — Edgar WALLACE
106. **LA MYSTÉRIEUSE AFFAIRE DE STYLES.** — Agatha CHRISTIE
107. **LE DIABOLIQUE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
108. **L'HORRIBLE MORT DE MISS GILDCHRIST.** — Jean-Toussaint SAMAT

(Grand Prix du roman d'aventures 1932).

109. **RENDEZ-VOUS DE CHASSE.** — M.-G. EBERHART
110. **LE DÉTECTIVE DANS LA CITÉ.** — Maynard SMITH
111. **LE RETOUR DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
112. **VILLA MARGUERITE.** — Dudly LAMBERT
113. **UN DANS TROIS.** — S.-A. STEEMAN
114. **L'AFFAIRE PROTHÉRO.** — Agatha CHRISTIE
115. **LA MESSE ROUGE.** — Valentin WILLIAMS
116. **OBSESSION.** — Herman LANDON
117. **UN MEURTRE DANS L'AQUARIUM.** — Stuart PALMER
118. **LE CRIME DU GOLF.** — Agatha CHRISTIE
119. **LE MAITRE DU MYSTÈRE.** — SEAMARK
120. **LE JARDIN HOLLANDAIS.** — Herbert ADAMS
121. **LES ATOUTS DE M. WENS.** — S.-A. STEEMAN

122. **LE TRAIN BLEU.** — Agatha CHRISTIE
123. **L'INCENDIE DE WAVERDALE.** — L. MAYNARD
124. **MONSIEUR SHERLOCK HOLMES (UNE ÉTUDE EN ROUGE)** — CONAN DOYLE
125. **L'HOMME AUX ROMANS POLICIERS.** — Juliette PARY
126. **LE SECRET DE CHIMNEYS.** — Agatha CHRISTIE
127. **LE VISITEUR NOCTURNE.** — André BERGE
128. **LE COFFRE D'ARGENT.** — Herman LANDON
129. **L'ASSASSINÉ ASSASSINÉ.** — S.-A. STEEMAN
130. **LA TRAGÉDIE DU RAIL.** — John RHODE
131. **PRINCE DU CRIME.** — Phillips OPPENHEIM
132. **L'ÉTRANGE VOLONTÉ DU PROFESSEUR LORRAIN.** — Simone d'HERIGNY

(Grand Prix du roman d'aventures **1933**).

133. **LE CRIME DE MONTE-CARLO.** — Henry HOLT
134. **LES QUATRE.** — Agatha CHRISTIE
135. **MONSIEUR FAUX-PAS.** — Mr. et Mrs. Dudly LAMBERT
136. **LE DÉTECTIVE EN VACANCES.** — Charles BARRY
137. **RYNOX.** — Philip MACDONALD
138. **LA PREMIÈRE MORT DE H.-W. CRAGGS.** — Gérard Y. MAC ARY
139. **LE MASQUE DE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
140. **LE CRIME DANS L'AUTOBUS.** — Cecil F. GREGG
141. **LE YO-YO DE VERRE.** — S.-A. STEEMAN
142. **SOIR D'ORAGE.** — Philip MACDONALD
143. **L'OISEAU DE MER.** — Jack HURST
144. **ÉNIGMES.** — N.-S. LINCOLN
145. **LE MAGICIEN NOIR.** — R.-T.-M. SCOTT
146. **« Z ».** — Jefferson FARJEON
147. **JUSTICE SAUVAGE.** — A. BIRMINGHAM
148. **L'OREILLE COUPÉE.** — J.-S. FLETCHER
149. **LE PAQUEBOT TRAGIQUE.** — F.-H. SHAW
150. **NOUVELLE AVENTURE DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
151. **« AUX TROIS CORBEAUX ».** — Henry HOLT

152. **UN PASSAGER POUR FOLKESTONE.** J.-S. FLETCHER
153. **L'ARBRE DE LA MORT.** L. MACFARLANE
154. **LA DISPARITION DE LORD BYGRAVE.** R. FORSYTHE
155. **LA MAISON DE L'HORREUR.** Carolyne WELLS
156. **LE POISSON CHINOIS.** Jean BOMMART
(Grand prix du roman d'aventures **1934**).
157. **LA MAISON DU PÉRIL.** Agatha CHRISTIE
158. **LA FORMULE DU PROFESSEUR MATHESON.** J.-S. FLETCHER
159. **REX.** Martin PORLOCK
160. **LE LÉVRIER BLEU.** S.-A. STEEMAN
161. **CIRCUIT-FERMÉ.** J.-T. SAMAT
162. **DOUCHE ÉCOSSAISE.** Robert MASON
163. **UNE PREUVE ACCABLANTE.** Fergus HUME
164. **LA MOUCHE.** Edgar WALLACE
165. **LA MARQUE INFAMANTE.** Seldon TRUSS
166. **UN MEURTRE A L'UNIVERSITÉ.** P. PATRICK
167. **CALIBRE 22.** Aubrey TYSON
168. **HISTOIRE SANS ISSUE.** Thomas COBB
169. **LE CRIME DE L'ORIENT-EXPRESS.** Agatha CHRISTIE
170. **LE TRÉSOR DE LA VILLA ROSE.** A.-E.-W. MASON
171. **LA PREMIÈRE AFFAIRE DE RICHARDSON.** Sir Basil THOMSON
172. **LE CHIEN DE MARKENMORE.** J.-S. FLETCHER
173. **LE MYSTÉRIEUX N° 1.** Anthony ARMSTRONG
174. **LORD PETER ET L'AUTRE.** Dorothy SAYERS
175. **LA LÈVRE TORDUE.** Herbert ADAMS
176. **LE MYSTÈRE DU MASQUE.** Maurice RENARD
177. **L'ADORABLE SPECTRE.** S.-A. STEEMAN
178. **LA PORTE AUX SEPT SERRURES.** Edgar WALLACE
179. **LA POLICE S'ÉNERVE.** Werner SCHELLE
180. **LA BÊTE AUX SEPT MANTEAUX.** P.-A. FERNIC
(Grand Prix du roman d'aventures **1935**).
181. **LA MORT VERTE.** Elaine HAMILTON
182. **LE GRAND MYSTÈRE DE BRIGHTON.** J.-S. FLETCHER

183. LA MAISON VIDE. — Francis-D. GRIERSON
184. LA BÊTE DORÉE. — Phillips OPPENHEIM
185. LA FILLE DE FU-MANCHU. — Sax ROHMER
186. LE RUBIS DE PATRICK HENLEY. — Francis OCAMPO
187. LE JUGEMENT DE LAROSE. — A. CASK
188. LA MALLE DE BOMBAY. — L.-G. BLOCHMAN
189. LES TROIS JUSTICIERS. — E. WALLACE
190. 5 H. 25. — Agatha CHRISTIE
191. LORD PETER ET LE BELLONA CLUB. — Dorothy SAYERS
192. LE PRINCE MAIYO. — Phillips OPPENHEIM
193. LE MESSAGE ROUGE. — Henry HOLT
194. L'ÉPAVE TRAGIQUE. — Jefferson FARJEON
195. LE STUDIO D'EN-HAUT. — Elaine HAMILTON
196. LA PREUVE EST AU FOND. — Rufus KING
197. LE COUTEAU SUR LA NUQUE. — Agatha CHRISTIE
198. LA MAUDITE FAMILLE WILLETT. — Rufus KING
199. L'INSPECTEUR DICKINS PREND SA RETRAITE. — Phillips OPPENHEIM
200. LE TÉMOIGNAGE DU SINGE. — Bruce HARRISON
201. JERRY FRISH, DÉTECTIVE. — Nellise CHILD
202. LE CHATEAU DES ARAIGNÉES. — J.-S. FLETCHER
203. LE POT DE CONFITURE. — Henry HOLT
204. WEEK-END AU TOUQUET. — Yves DARTOIS
(Grand prix du roman d'aventures 1936).
205. TERREUR DANS LA VALLÉE. — G. PATRICK
206. LA CROIX NOIRE. — J.-M. WALSH
207. LA CLOCHE SILENCIEUSE. — Elaine HAMILTON
208. DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT. — Pierre NORD
209. L'HOMME AUX CENT MASQUES. — Edgar WALLACE
210. LA MORT EN BLOUSE BLANCHE. — Etienne ALERET
211. LE CARNAVAL DES LOUPS. — Philips OPPENHEIM
212. L'INSAISISSABLE Mr. DEATH. — Carlton WALLACE
213. L'AS DE PIQUE. — Henry HOLT

214. DERRIÈRE LA PORTE JAUNE — Valentin WILLIAMS
215. KIDNAPPERS. — Hughe CLEVELY
216. LE DÉTECTIVE PARESSEUX — George DILNOT
217. LA SORCIÈRE. — Olga HARTLEY
218. LA MORT DANS LES NUAGES — Agatha CHRISTIE
219. LE MEURTRE DU CHAMOIS — Cécil M. WILLS
220. L'HOMME DE SCOTLAND YARD — Valentin WILLIAMS
221. 17 CARTES — E.-C. VIVIAN
222. LE MAITRE DE L'OR — Phillips OPPENHEIM
223. MEURTRE EN NOIR — F.-D. GRIERSON
224. SINISTRE ALIBI — Carlton WALLACE
225. LE VIEUX TOM — Miles BURTON
226. NOUVELLE ENQUÊTE DE RICHARDSON — Sir Basil THOMSON
227. LA PRISON EST OUVERTE — David HUME
228. TERRE D'ANGOISSE — Pierre NORD
(Grand prix du roman d'aventures 1937.)
229. LE SECRET DE BOGEY HOUSE — Herbert ADAMS
230. ON A TUÉ LE JUGE ROBINSON — R.-L. GOLDMAN
231. L'INCONNU DE LA GRANGE — Henry HOLT
232. L'HOROSCOPE DU MORT — Yves DARTOIS
233. DÉBUT DANS LA POLICE — M.-A. HYCHX
234. LE CARNET VERT — Anthony ARMSTRONG
235. LA LOI DU GANG — Hugh CLEVELY
236. LA TOILE D'ARAIGNÉE — Valentin WILLIAMS
237. LA MORT D'UN ÉDITEUR — Norman FORREST
238. LE NUMÉRO GAGNANT — Francis BEEDING
239. RIEN N'EST IMPOSSIBLE — Hearnden BALFOUR
240. LE DÉPUTÉ RANDALL. — C. F. GREGG
241. POURQUOI PAS EVANS?. — A. CHRISTIÉ
242. MADAME. — Ph. OPPENHEIM
243. CI-GIT. — Seldon TRUSS
244. DANS LA SALLE DE BAINS. — Sir Basil THOMSON
245. SOUS LE TUNNEL. — Miles BURTON
246. L'HEURE INEXORABLE. — Valentin WILLIAMS
247. MONSIEUR X... — Henry HOLT

248. UNE MISSION DÉLICATE.	DAVID HUME
249. DRAME EN ÉCOSSE.	VALENTIN WILLIAMS
250. APPEL DU BUREAU CENTRAL...	LÉONARD R. GRIBBLE
251. L'ASSASSIN EST A BORD.	Q. PATRICK
252. LE REPOS DE BACCHUS.	PIERRE BOILEAU
(Grand Prix du roman d'aventures **1938**).	
253. L'INFAILLIBLE SILAS LORD.	S. A. STEEMAN
254. LE CRI DE LA CHOUETTE.	ARTHUR J. REES
255. LA CHAMBRE NOIRE.	CECIL M. WILLS
256. L'ARAIGNÉE DE FER	BAYNARD H. KENDRICK
257. QUATRE GRIFFES	HENRI HOLT
258. LE MORT AUX DEUX VISAGES.	RAYMOND SILVA

PARIS

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

2 bis, RUE DE MARIGNAN, 2 bis

SERIE EMERAUDE

H. DE VERE STACPOOLE

LA CONQUE DE NACRE

ROMANS D'ACTION

H. DE VERE STACPOOLE

LA CONQUE DE NACRE

LIBRAIRIE DES CHAMPS ÉLYSÉES

7

PROCHAIN VOLUME
A PARAITRE DANS LA

"SÉRIE ÉMERAUDE"

LA BOULE ROUGE

PAR

FRANK-L. PACKARD

LE VOLUME : **7** FRANCS

LIBRAIRIE
DES CHAMPS-ÉLYSÉES
2 bis, RUE DE MARIGNAN
PARIS

DERNIERS VOLUMES PARUS DANS
LA COLLECTION

" LE MASQUE "

SÉRIE ÉMERAUDE :

L'OR DU PACIFIQUE

par H. DE VERE STACPOOLE.

HÉLÈNE ET LE POISSON CHINOIS

par JEAN BOMMART.

LE CYGNE NOIR

par RAFAËL SABATINI.

SÉRIE ROMANS POLICIERS :

L'ARAIGNÉE DE FER

par B.-C. KENDRICK.

QUATRE GRIFFES

par HENRY HOLT.

LE MORT AUX DEUX VISAGES

par RAYMOND SILVA.

CHAQUE VOLUME : 7 FRANCS.

16.773. — Imprimerie Charaire, à Sceaux. — 6-38.